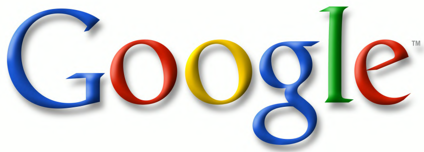
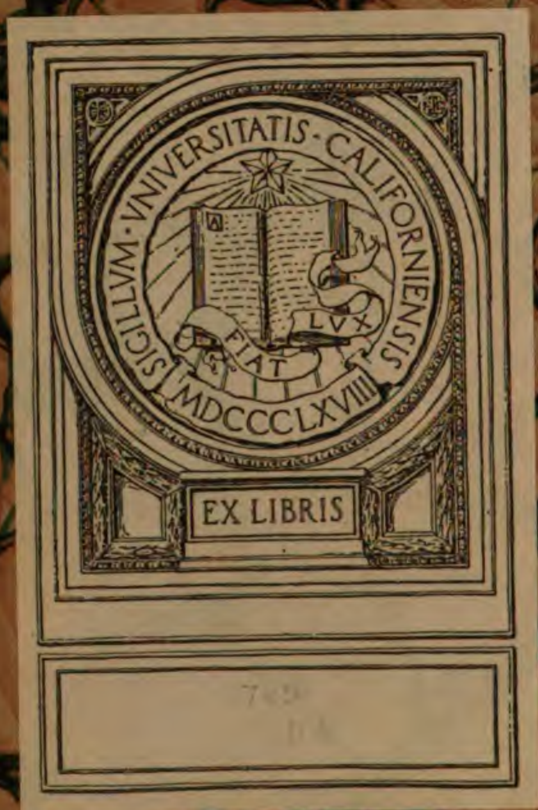
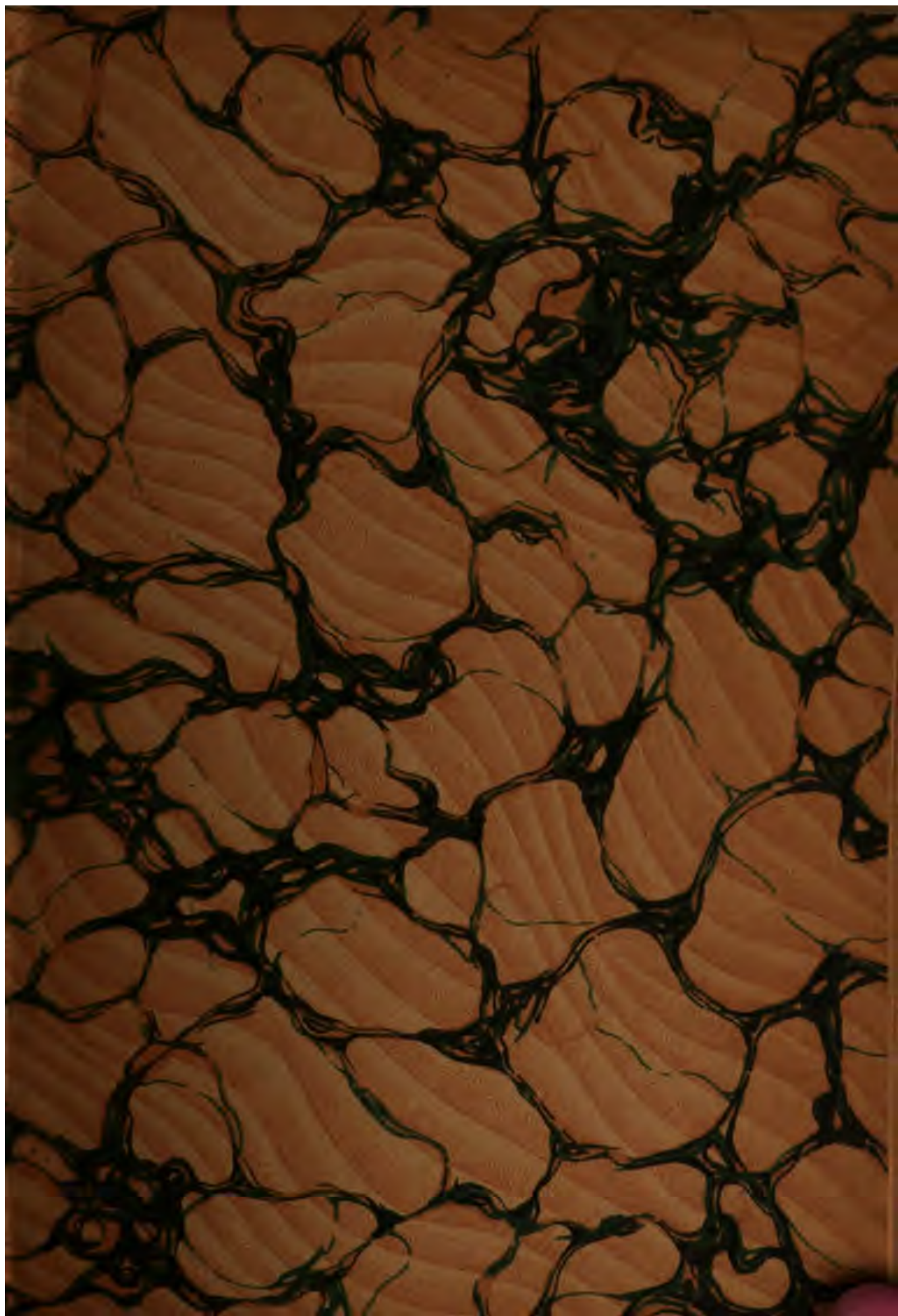



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





LES POÈTES CHRÉTIENS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez Alphonse Lemerre, Paris.

Avila des Saints (couronné par l'Académie française).
1 vol. in-18 jésus. 3 50

Le Pervers sentimental, roman 3 50

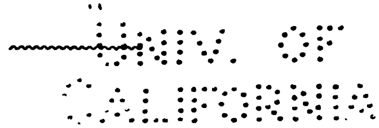
EN PRÉPARATION

L'Epopée franciscaine.

Chevalerie mystique.

Le Chemin de Béthanie.

ALFRED POIZAT



LES

POÈTES CHRÉTIENS

Scènes de la vie littéraire

DU IVe AU VIIe SIÈCLE



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON — *3, place Bellecour, 3.*

PARIS — *14, rue de l'Abbaye (VIe).*

1902

A

GABRIEL HANOTAUX

en témoignage d'affection et d'admiration.

INTRODUCTION

I

Ayant surtout vécu avec les poètes, gens avisés et pleins de sens, plus naïvement, plus abondamment, plus subtilement hommes que les autres, une curiosité fraternelle m'a induit à chercher comment ils se comportèrent, au temps des grandes catastrophes et des grandes aventures, lorsque s'écroula, avec l'Empire romain, l'édifice de la civilisation antique. Nul ne pouvait être plus frappé qu'eux, puisque cette révolution leur ôtait ce qui fait la douceur d'exister et ce qui est proprement leur atmosphère respirable et nul ne devait offrir des émotions universelles une image plus vive que ces êtres légers, profonds et fins, prompts aussi aux métamorphoses. Le poète a vite fait de se changer en un autre homme; il n'a qu'à passer dans le magasin qu'est son âme et à se revêtir de ses rêves; il n'a qu'à prendre

l'âme d'un de ses héros, elles sont toutes à sa mesure. Ce serait l'aventurier né, si, dans sa hâte de voir le bout de ses aventures, il ne préférait les inventer à les vivre. En temps de révolutions, il les vit, avec cette particularité cependant qu'il se dédouble et se suit, à travers ses propres errements, compagnon sagace de lui-même.

Le poète est tout l'homme, parce que tout homme est poète. C'est donc d'êtres semblables à nous que je me suis proposé de reconstituer l'existence et la physionomie lointaines. Et comme ils ont employé leur imagination et leur industrie à vivre, leur existence a souvent affecté les formes plus palpitantes du roman.

J'ai d'abord rendu visite à Ausone, en sa villa, et je l'y ai trouvé recevant des confrères, comme font aujourd'hui les Heredia, les Coppée, les France, les Sully-Prudhomme, les Musurus. Seulement, comme c'était à la campagne et que les communications étaient moins aisées, il gardait à déjeuner ses invités. Je peux presque dire que je reconnaissais des figures d'habitués et il n'était pas difficile de reconstituer les propos échan-

gés. J'entendais jusqu'à la voix sonore et un peu gouailleuse du maître.

La plupart des épigrammes que nous lisons dans son livre durent être aiguisées, au cours de ces libres causeries, et dites sur ce ton de nonchalance solennelle que leur allure commande. Et elles donnent certainement la mesure de son souffle, car les littérateurs déclament mentalement avant d'écrire.

Je me suis dit qu'on m'eût rencontré chez Ausone, que je me serais rangé derrière Sidoine Apollinaire, parmi les défenseurs de Clermont, que j'eusse bataillé avec Avit, Ennodius et Boèce pour le catholicisme et grandement envié Fortunatus d'avoir assisté aux noces de Brunehaut et de Sigebert, hanté des reines douairières et fini ses jours près de la plus aimable de toutes, la royale poétesse, sainte Radegonde.

J'ai conclu d'autant plus librement des poètes d'aujourd'hui aux poètes de ce temps-là, qu'il y a entre eux analogie fatale de préoccupations. Les uns et les autres sont des poètes de « *l'art pour l'art* ». Venus à des époques où les grands thèmes sont épuisés, ils font consister tout le talent dans les dé-

LES POÈTES CHRÉTIENS

saint Félix ont, avec un sentiment plus vif de la nature, un peu les grâces lentes et spirituelles des contes sentimentaux d'Andrieux.

Chez lui, comme chez saint Avit, et chez Dracontius et saint Prosper d'Aquitaine, la préoccupation dominante est moins de charmer que d'être utile. Ils veulent une poésie qui enseigne quelque chose, une poésie qui réchauffe et qui moralise. Prudence entreprend dans ce but sa *Psychomachie*, la première en date des épopées allégoriques; c'est un peu déjà le *Roman de la Rose*. Saint Prosper inaugure aussi le genre didactique pur, avec ses livres sur *la Grâce*, qui devaient être imités par Louis Racine.

Saint Avit se dit qu'il y a dans les récits de la Genèse une belle matière épique, et, tout nourri d'Ovide et de Virgile, il aborde, d'une grande allure classique, ses *Origines du Monde*. Sa description de la Création, et surtout celle du Déluge sont d'un visionnaire puissant. M. Guizot a vu dans cette œuvre une sorte d'ébauche du *Paradis Perdu* de Milton. Il est fort possible que le poète anglais ait puisé là l'idée de son épopée. Mais il ne serait pas juste de pousser trop la com-

paraison. On ne doit demander compte à un poète que de ce qu'il a voulu faire. Or, saint Avit n'avait pas tant d'ambition; au moins ne songeait-il pas du tout à dresser un Satan d'une psychologie extraordinaire. Il ne voulait, je le répète, que lutter avec Ovide, que donner un pendant chrétien aux *Métamorphoses*. Et je crois qu'il y a souvent réussi.

Quelqu'un qu'on aurait pu rapprocher de Milton, c'est Dracontius. Celui-ci n'est pas un classique, composant avec méthode; il vagabonde au gré de sa fantaisie, mais brosse, par instants, de petites peintures d'une fraîcheur et d'un coloris tout modernes. En quelques traits son esquisse est faite et vaut un tableau. Adam et Eve y passent, jeunes et purs divinement.

Quant à Fortunat, tout le monde connaît les admirables élégies qui lui ont été attribuées et que M. Charles Nisard a cru devoir restituer à sainte Radegonde. Il est certain qu'avant sa rencontre avec cette reine, il n'avait rien donné qui fît prévoir des pièces d'un pareil essor. Mais le poème de *Galesuinthe* que nous citons dans notre seconde partie, et qui est de la même qualité litté-

raire, est bien de lui, puisqu'il s'y nomme. Il a réussi à absorber et à s'assimiler le génie de son amie.

II

Quoi qu'il en soit de leur valeur littéraire, que j'aurais plaisir cependant à mieux faire connaître, ce n'est pas d'elle que je me suis surtout préoccupé, mais d'aventures et de caractères. Je me suis inquiété de ces poètes, comme j'eusse fait d'amis ou de proches, perdus dans une affreuse tourmente. Et c'est la raison pour laquelle je me suis étendu sur certaines existences moins littérairement importantes, comme celle d'Ennodius, et qui m'a fait écarter de mes récits, dont elle eût embarrassé la marche, la vie de poètes beaucoup plus grands ou plus célèbres, — tels Dracontius ou Prudence.

En effet, je n'ai pas été maître de mon plan. Il m'a pris, il s'est imposé à moi, comme les événements qu'il relie ont emporté les hommes dont je vais parler. C'est l'immense drame de la chute de l'Empire et de la consti-

tution de la monarchie mérovingienne qui domine tout, qui s'approprie tout et qui appelle tout le monde en scène.

Voyez plutôt. La prévision qu'il en a jette sa mélancolie sur les réceptions intimes d'Ausone. Son disciple, Paulin de Nole reçoit, en Italie, le choc des premières invasions; il est emmené deux fois en captivité; Prosper d'Aquitaine suit aussi, la chaîne au cou, son peuple traîné par les Goths.

Le premier effroi calmé, chacun essaie de s'organiser pour endiguer l'inondation. A la tête des patriotes, nous trouvons le poète Sidoine Apollinaire et son beau-frère Ecdicius qui défendent désespérément dans Clermont assiégé par les Goths,le dernier boulevard de l'indépendance. Ils sont trahis par l'Empereur; leur ville et leurs espérances sont livrées.

Ecdicius a pu s'échapper chez les Burgondes; il devient évêque de Vienne, et son fils, le grand poète saint Avit lui succède. Tout semble perdu. Il n'y a plus d'Empire, il n'y a plus que des royautés barbares. Alors commence le travail séculaire des peuples pour reconquérir leur liberté. Les Ecdicius,

les Avit, les Ennodius, les Cassiodore, les Boèce se mettent silencieusement à l'ouvrage. Il s'agit d'assimiler ou d'éliminer les Barbares. Ceux-ci ont peine à garder ce qu'ils ont conquis si facilement. Ils sont à la merci d'une nouvelle invasion, et obligés de compter avec les peuples qui, s'ils n'ont pas le moyen de s'émanciper tout à fait, gardent au moins le pouvoir de changer de maîtres. Dès lors s'ébauche, chez les évêques gallo-romains l'obscur projet d'une restauration possible de l'Empire, à la tête de laquelle seraient les rois francs. De leur côté, l'Italie et l'Afrique regardent vers Byzance.

Enfin les Francs devenus catholiques, un peu latinisés par conséquent, réalisent une partie des espérances fondées sur eux; une grande monarchie moitié latine, moitié barbare s'étend sur la Gaule et c'est le spectacle de cette nouvelle civilisation hybride et bizarre, qui attirera et retiendra sur notre sol, le dernier des poètes latins, et, par certains côtés, le premier en date des poètes modernes Venantius Fortunatus.

Telle est la marche générale des faits, mais pour la bien comprendre, deux ordres de

questions sont à élucider brièvement : celui du caractère vrai des invasions, celui de la portée des luttes religieuses entre l'arianisme et le catholicisme.

III

Les Invasions furent un phénomène historique fort complexe, pour l'explication duquel on se contente d'ordinaire de causes trop simples.

Fustel de Coulanges a même soutenu cette thèse qu'il n'y en aurait pas eu, à proprement parler. Bornons-nous à constater qu'elles furent amenées par une révolution presque fatale et constitutionnelle à l'essence même du régime de l'Empire.

Rome, pour les besoins de sa défense, recourait depuis longtemps et de plus en plus, aux armées auxiliaires. Elle employait des Goths, par exemple, comme infanterie pesante, des Huns comme cavalerie légère. Bientôt, il lui arriva de louer des peuplades presque entières, avec leurs cadres indigènes, et dont les rois devenaient en quelque sorte généraux romains.

D'autre part, le défaut de loi précise pour régler l'élection à l'Empire, mit vite cette élection aux mains des soldats. Souvent même les armées se partagèrent et s'habituèrent à régler, par des batailles, le sort des compétiteurs. Il n'y avait pas d'autorité centrale assez fixe, contre laquelle on ne pût s'insurger, avec quelque apparence légale, ni qui pût définir irrévocablement la situation de ces troupes auxiliaires dans l'Empire. Les Barbares se firent peu à peu cette idée qu'ils étaient plus ou moins tous à la solde de Rome et qu'ils avaient à ce titre sur son gouvernement des droits indéterminés.

Plusieurs d'entre eux résidèrent dans la capitale, comme chefs de la milice : tels le Vandale Stilicon ou le Suève Ricimer.

La fortune extraordinaire de ceux-là devait tenter l'ambition de leurs rivaux. Un jour vint où chacun d'eux crut pouvoir prétendre aux mêmes honneurs, au même rang dans l'Empire, et comme il était impossible de les leur accorder à tous, ils tentèrent de se les approprier de vive force.

Telle fut la cause principale des invasions. Ce ne fut pas la seule, évidemment. Dans la

confusion universelle des idées, il y eut place pour toutes sortes d'aventures et de projets et personne ne se fit une représentation bien nette de ce qu'il accomplissait. Une fureur divine présida à ces grands mouvements. Malgré les ruines que ces sauvages armées firent sur leur passage et où elles s'acharnèrent pendant dix ans (1), il ne semble pas que l'objectif des chefs eût été jamais de détruire l'Empire. En lui prenant ses territoires, c'étaient de simples garanties qu'ils s'assuraient. Quant aux soldats, ils savaient que Rome donnait des terres à coloniser; cette fois, ils avaient choisi eux-mêmes leurs lots, voilà tout. Les chefs continuaient à se considérer comme de grands fonctionnaires impériaux, les soldats comme des demi-sujets. Les uns et les autres furent certainement tout surpris et tout perplexes, qu'il n'y eût après cela plus d'Empire, au moins en Occident. Ils se sentaient moins sûrs de leurs droits et craignaient vaguement d'être dépossédés. Aussi les rois demandaient-ils l'investiture à Constantinople. La cour byzantine s'empres-

(1) Voir dans notre IIme partie, la poésie où saint Prosper d'Aquitaine fait allusion à ces ravages.

sait de leur envoyer le pallium, car en l'acceptant, ils reconnaissaient sa suprématie et confessaient en quelque sorte qu'ils étaient révocables.

IV

En fait, c'était tout de même bien une conquête, dont les populations avaient à porter le poids. D'abord, les Barbares s'étaient approprié presque partout la moitié des terres, et quoiqu'ils n'eussent presque rien changé à l'administration romaine, la vue de ces étrangers insolents et brutaux était intolérable aux Latins. La haine qu'on éprouva pour eux, quel que fût leur nom, refit l'unité morale de l'Empire. A défaut des cadres administratifs brisés, il restait pour en tenir la place, la hiérarchie de l'Eglise catholique, calquée jadis sur la hiérarchie civile. C'était une sorte d'Empire indestructible celui-là et partout obéi.

Or, les Barbares était ariens. Cette religion devint, aux yeux des Latins, la marque de l'étranger, tandis que le catholicisme forma le lien fédéral de tout ce qui avait été romain.

Tout Barbare qui passait au catholicisme renonçait en quelque sorte à sa race, entrait dans la civilisation latine et en peu de temps devenait à peu près romain. En effet, de tous temps, la *latinisation* avait été une affaire de culture et une adhésion du cœur et de l'esprit à la civilisation. Nul ne pourrait prétendre qu'il n'y eût eu qu'une race dans l'Empire.

D'autre part, les conquérants étaient jaloux de se conserver distincts des vaincus, au dessus desquels ils prétendaient former une caste militaire privilégiée. Ils avaient donc peu de penchant à se faire catholiques, ils devaient en avoir d'autant moins qu'ils professaient un christianisme plus simple et plus nu et qu'il est plus naturel de rejeter des croyances que d'en acquérir. La beauté supérieure du catholicisme n'était sensible qu'aux âmes délicates. Il est vrai que l'infériorité de culture des évêques ariens sur les autres était propre à discréditer la foi qu'ils défendaient. Leur instruction, leur éducation, leurs idées, tout se ressentait chez eux de la nuit de leurs forêts.

Les rois barbares, en particulier ceux de la seconde génération qui presque tous furent

des hommes remarquables, des politiques énergiques et subtils, comprirent vite les difficultés de la situation. Pour transformer leur conquête en établissement durable, ils sentirent que la dualité de religion leur était un obstacle et qu'ils ne pourraient pas longtemps se passer de l'assentiment des populations latines. Une armée peut facilement soumettre un pays, mais, pour le garder, il lui faut s'émietter en petites garnisons et s'il arrive là-dessus un autre envahisseur, elle ne peut plus se grouper contre lui.

Les uns donc, comme Euric, roi des Wisigoths, comme Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, songèrent à exterminer la religion catholique et à convertir de force les Latins à l'arianisme, sachant bien que faire changer de religion à un peuple, c'est lui faire changer d'âme. L'apostasie est une trahison qui prépare l'homme à toutes les faiblesses et à toutes les infamies. Mais leur effort échoua et ne fit qu'augmenter l'odieux de leur domination.

Cet échec fut une leçon pour les autres.

Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, essaya du système de l'Etat neutre, arien

avec les Goths, catholique avec les Romains. Il se mit impartialement à la disposition de ces derniers, au point de vue desquels il se plaça strict pour tout ce qui les regardait. Cela n'empêcha pas les catholiques d'aspirer à mieux. Et lui aussi dut reconnaître que sa bonne volonté était impuissante.

Le plus adroit de tous, incomparablement, fut Gondebaud, roi des Burgondes. Celui-ci comprit vite que l'empire de l'ancienne Gaule appartiendrait au peuple qui se ferait le premier catholique. Partant de cette idée il se fût converti, s'il n'eût craint de n'être pas suivi et d'être abandonné par les siens. Il louvoya, favorisa le plus secrètement qu'il put les conversions de ses farons, donna asile aux catholiques persécutés ailleurs, laissa son fils et futur héritier, Sigismond, abjurer l'arianisme, mais la conversion en masse des Francs leur donna le rôle qu'il avait rêvé de prendre. Toute l'habileté de Gondebaud n'aboutit qu'à retarder l'invasion de ses Etats. L'irrévocable était accompli. Un vaste royaume catholique était créé qui, à bref délai, ne pouvait manquer de dévorer la petite monarchie burgonde.

Voilà de quoi souffrirent, rêvèrent et s'entretinrent les personnages dont nous contons l'histoire; voilà quelle fut en somme l'œuvre de ces petits poètes : ils ont sauvé le catholicisme et inventé la France; leur amour aussi touchant que têtu pour les lettres les a soutenus, consolés en ces heures cruelles; de main en main, ils se sont transmis le flambeau, et s'il a paru s'éteindre à la fin, du moins ont-ils légué au monde de quoi renaître un jour, plus varié et plus épanoui.

Quant à l'Empire romain, il était utile qu'il se brisât. Ce n'était plus qu'un organisme stérile et impuissant. La pensée latine avait produit toutes ses fleurs et tous ses fruits; elle était épuisée. L'art, sauf en architecture, ne donnait plus que des œuvres grossières. La poésie promettait peu de chose. Il fallait le long sommeil du Moyen Age, pour que chaque peuple ait le temps de se former une individualité, une langue, une littérature et pour que soient multipliées ainsi les formes et les énergies du vieux monde.

V

Les savants trouveront peut-être hardies de telles considérations, en un livre d'aussi simple appareil et conçu, de mon propre aveu, avec des tendances romanesques. Ces tendances, des novateurs glorieux, les frères Amédée et Augustin Thierry, les ont eues avant moi et les ont appliquées aux mêmes époques. Je sais quels reproches de fantaisie on leur a adressés. Ils ne m'ont pas troublé. Les méthodes d'une certaine critique aboutiraient au travail des Danaïdes.

En dehors de ces considérations, qui touchent à des événements très généraux et qui ne sont qu'une vue d'ensemble ou si l'on veut un système, je me suis moins appliqué à contrôler des dates ou des faits qu'à mettre en ordre des confidences, à composer quelque chose qui soit comme les Mémoires de ces poètes. Et en réalité, ce sont bien de petits mémoires des gens de lettres du IVe au VIIe siècle, dont j'ai cousu ensemble les morceaux, les rapiéçant de mon mieux les uns par les

autres. Ce mot de mémoires limite exactement la portée de mon livre et la place à laquelle il peut prétendre parmi les ouvrages d'histoire.

C'est dire que je me suis complu au récit d'anecdotes que les grands historiens comme les frères Thierry, Guizot, Ozanam, Gaston Boissier ont dû écarter et que je me suis cru tenu à moins de rigueur et plus de complaisance pour ce qui ne fut peut-être que des potins du temps.

Dans ces conditions, on comprendra que j'aie surtout puisé aux sources originales et lu les œuvres d'Ausone, de saint Jérôme, d'Ammien Marcellin, de Sulpice Sévère, de saint Paulin de Nole, de Sidoine Apollinaire, de Prudence, de Faust de Riez, de saint Prosper d'Aquitaine, d'Ennodius, de Boèce, de Cassiodore, de saint Grégoire le Grand, de saint Avit, de Fortunat, de Grégoire de Tours, etc. J'ai mis à profit les excellentes notes des Sirmond et des Migne, tiré grand parti des introductions de la collection Nisard, consulté les histoires ecclésiastiques de Fleury, de Rohrbacher, de Darras, les Vies des Saints de France de Ch. Barthélémy,

lu Villemain, Ozanam, Montalembert, et dévoré Augustin, Amédée Thierry, Gaston Boissier.

Il ne m'a pas paru nécessaire de charger de notes un aussi petit ouvrage. On retrouvera sans peine les traces des emprunts que j'ai pu faire.

Je n'ai plus maintenant qu'à m'expliquer sur certaines audaces. Peut-être me suis-je rendu coupable d'un peu de fantaisie dans le premier récit sur Ausone et ai-je abusé là des procédés de la nouvelle.

En ce qui concerne Ennodius, j'ai adopté l'opinion du savant allemand qui a préfacé ses œuvres dans les *Monumenta antiqua Germaniæ* et raconté d'après lui le mariage du poète et de Speciosa.

Dans l'avant-dernier récit : *la Famille de Sidoine Apollinaire*, j'ai identifié le personnage d'Ecdicius Avitus et celui de l'évêque de Vienne Hesychius.

Voici mes raisons : 1° Les rapprochements des noms. Saint Avit, fils de l'évêque Hesychius, s'appelait Alcimus ECDICIUS AVITUS. Ces deux derniers noms lui sont communs avec le patrice Ecdicius. Celui d'Alcima, féminin

du prénom Alcimus, fut porté par une fille de Sidoine Apollinaire. Le frère de saint Avit avait reçu celui d'Apollinaire.

2° Dans une lettre à Apollinaire, fils de Sidoine, saint Avit parle de sa très proche parenté avec son correspondant; il désigne son propre père sous le nom d'Arcadius, qui fut aussi porté par le fils d'Apollinaire, petit-fils de Sidoine. Il laisse entendre qu'il est lui-même filleul de Sidoine et qu'Apollinaire est filleul d'Hesychius. Il ajoute que ce dernier a rempli de hautes fonctions militaires.

Cet échange de noms entre les deux familles fait supposer une étroite amitié, une quasi-fraternité, telle qu'elle avait existé entre Ecdicius et Sidoine. L'allusion aux trophées militaires de son père s'applique on ne peut mieux à Ecdicius.

3° Ecdicius avait un frère appelé Agricola. Si ce dernier était le père de saint Avit, il se serait appelé Hesychius Agricola Avitus. Où placer, dans ce cas, le prénom d'Arcadius, puisque, dans les familles d'Avitus et de Sidoine, on ne portait que trois noms, selon l'usage généralement adopté dans les grandes familles gallo-romaines?

N'est-il pas plus naturel de conclure qu'Hésychius n'est qu'une corruption populaire d'Ecdicius, qui se serait appelé Arcadius Ecdicius Avitus ?

Il est vrai que Grégoire de Tours ne dit pas qu'Ecdicius ait été promu à l'évêché de Vienne, mais il ne fait pas davantage mention d'Hesychius.

Enfin, on pourra m'adresser encore le reproche d'avoir trop *modernisé* mes sujets. J'ai en effet évité cette facile érudition qui consiste à nommer les objets de noms latins, et, voulant peindre surtout des âmes et des caractères, j'ai négligé, de parti pris, ce qui n'était que de vaines et apparentes différences.

ALFRED POIZAT.

Les Poètes Chrétiens

PETITES SCÈNES

DE LA

VIE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE EN OCCIDENT

DU IVe AU VIIe SIÈCLE

PREMIER RÉCIT

AUSONE

Pour M. l'abbé Armand.

Les réceptions d'un homme de lettres, à la fin de l'Empire.

Cet homme exquis vécut dans les dernières années de l'empire romain, les plus douces peut-être que le monde ait connues, et qui furent pour le génie antique comme une fin d'automne incomparable. Et chacun sentant que toute cette beauté allait mourir, l'admiration du siècle remonta vers Ausone comme une très mélancolique offrande.

A côté de l'Auguste et des Césars militaires, il y eut un empereur de la poésie. La pourpre orna ses épaules consulaires; les douze faisceaux de la république marchèrent devant lui et il porta la toge dorée.

Les œuvres d'Ausone sont de bien petites

choses pour tant de bruit et de gloire, mais ces petites choses qui s'emportaient dans un sourire couraient les continents et les mers, allaient plus vite que les navigateurs, joie légère, étonnement délicat, pour ces races chargées de sensations et de souvenirs, que du choc frivole des mots et des idées pût jaillir encore un peu de charme.

Le plus beau poème d'Ausone, c'était Ausone causant et vivant, indolent et célèbre, au milieu de ses spirituels amis, sous les colonnades de ses villas, si artistement combinées avec les horizons de ses collines ornées de bois et de vignes, avec la lumière de son ciel et les lointains méandres des fleuves de Gascogne :

« Mon champ est de deux fois cent arpents labourables, cent sont en vignes, la moitié en prairies ; le reste, qui représente un peu plus du double de tout cela, est en bois. J'ai, tout près de la maison, une fontaine, un petit puits et aussi un clair étang navigable, dont le flot me mène et me ramène.

« C'est le royaume de mes ancêtres. Là ont vécu mon bisaïeul, mon grand-père et mon père. Hélas ! je n'avais pas souhaité d'en jouir sitôt. Je sais bien qu'il est naturel de succéder à son père, je sais bien que le mien s'est fait très vieux. N'importe ! Etre maîtres tous deux ensemble

serait pour des enfants pieux un ordre de choses plus aimable.

« Il n'est pas grand, mon héritage. Mais est-il rien de petit aux yeux du sage dont l'âme est égale et unie? Il faut savoir borner ses désirs, sans quoi on ne s'arrêterait jamais de posséder.

« J'écris cela afin que vous me connaissiez mieux, » ajoute le poète avec son fin sourire qu'on devine au travers de ce petit poème fort soigné dont il est très content.

Ausone écrivait cette idylle au lendemain de ses grandeurs et de sa chute, quand déjà, sur le penchant de l'âge, il entrait dans la retraite et ne songeait plus à vivre que pour la poésie et pour l'amitié. Il peignait sa maison de la couleur de ses pensées, et, après les orages grandioses de la vie publique, un besoin de tranquille bonheur et d'apaisement, une indulgence mélancolique aux choses faisaient simple le salut qu'il adressait au toit natal. Il avait tant envie de sagesse, qu'il se disait sage.

Ce fut l'affaire de quelques jours. Son poème achevé, il n'y pensa plus. En revanche, son souvenir se reporta souvent sur son vieux père, le petit médecin de Bazas : « Il m'aura vu consul, se disait-il, et lui-même aura connu des grandeurs où son humble métier ne lui permettait guère d'aspirer. J'en ai fait un gouverneur de province ».

L'ombre charmante de son épouse Sabine, la belle fileuse de lin, dut revenir aussi plus d'une fois s'asseoir à l'invisible rouet, emmêlant dans la chère toile funèbre les vers et les tristes fils d'une mémoire à laquelle il fut, dit-on, fidèle plus de quarante années.

Ausone passa ses derniers hivers à Bordeaux, dont il vante la douceur du climat, l'aspect monumental, avec son enceinte carrée, d'où montaient des tours si hautes qu'elles se perdaient dans les nues, la commodité des rues, la belle ordonnance des maisons, la largeur des places, les portes qui aboutissaient à des carrefours bien alignés. Au centre, en détournant les eaux de la Garonne, on avait creusé un vaste bassin, où, à certains moments de reflux, on eût dit que l'Océan entrait tout entier avec les vaisseaux.

Le poète cite encore une fontaine en marbre de Paros qui y faisait l'admiration des étrangers et probablement la joie des badauds de la ville.

Le salon d'Ausone devait être le rendez-vous de tous les beaux esprits, nombreux dans cette cité de professeurs et d'opulents patriciens. Les étrangers de marque tenaient à honneur de s'y faire présenter. Rien de plus cosmopolite qu'un tel milieu : Arméniens, Egyptiens, Byzantins, Juifs, Italiens, Espagnols, Africains, Asiatiques, tout ce noble monde nomade, déguisé en lettrés latins,

plein d'aventuriers de haut vol, devait être attiré irrésistiblement par une telle gloire, et, pour tous, la facile amitié de ce poète indolent et léger devait équivaloir à la grande naturalisation.

On y lisait des vers, on y badinait, on y médisait, on y faisait des mots qui ensuite couraient l'univers. A certains jours, c'était littéralement une débauche d'esprit. On y disait le plus spirituellement du monde les plus effroyables polissonneries. C'était un salon d'hommes. Malheur à qui excitait la verve du maître du lieu, comme cet infortuné Rufus, rhéteur à Poitiers, sur qui les épigrammes volaient inépuisables.

Rufus avait fait faire sa statue. Ausone soutenait que, dans ces conditions, Rufus devenait inutile, et que, comme il n'avait ni langue, ni cervelle, comme il était rigide, sourd et sans regard, il existait très suffisamment à l'état de marbre ; qu'en continuant à vivre il n'ajoutait rien qu'une ombre importune et égarée, qu'une représentation superflue de lui-même.

On devine toutes les variations qu'un virtuose de l'esprit comme Ausone savait tirer d'un tel thème.

Le poète quittait Bordeaux, chaque année, un peu après Pâques, à l'époque où s'ouvrait la grande foire, dont il nous a décrit fort pittoresquement la confusion et les clameurs, les carre-

fours crapuleux où l'on se bat, les petites rues où l'on étouffe, les troupeaux humains qui déshonorent les places, et ces cris que l'écho répète : « Tiens, apporte, amène, donne, prends garde ». Puis c'est une truie boueuse qui s'échappe, c'est un chien enragé qui passe, c'est une charrette mal attelée qui s'ébranle. Le tableau n'est-il pas d'aujourd'hui !

Le poète habitait ensuite tour à tour, selon son humeur un peu changeante et les saisons, ses trois maisons de campagne, dont l'une, Lucaniac, passe pour être aujourd'hui Saint-Emilion; une autre était en Saintonge. On y venait, soit par le bateau, soit par une voiture publique, sorte de diligence attelée de mulets. Mais Ausone goûtait peu les charmes de ce dernier véhicule. « Procurez-vous plutôt un bon cheval, écrivait-il à ses amis. Vous arriverez plus vite et vous serez mieux. »

Il avait presque tous les jours quatre ou cinq invités à sa table : « Six convives, en y comptant le maître de maison, forment une partie complète. Plus, cela tourne à la cohue », disait-il.

Chacun lui faisait de menus cadeaux. On lui envoyait des huîtres, des moules, de savantes saumures, car on le savait gourmet et fort délicat en cuisine. Lui-même, tout personnage consulaire qu'il fût, ne dédaignait pas d'aller montrer

au maître-coq l'art de tremper la langue dans les sauces et d'en faire jouer les papilles, pour ne rien perdre de leur saveur.

Ses greniers étaient constamment approvisionnés de fruits pour deux ans à l'avance, « car, disait-il en souriant, il ne faut pas se laisser surprendre par la famine ».

C'était Philon qui était préposé à la charge de pourvoir de vivres Lucaniac. Et il le faisait avec toute une escadre de navires, de barques, de chaloupes, de couraux et de radeaux avec lesquels il montait et descendait tous les fleuves de Gascogne, affairé et important. Ce petit Grec chenu, chevelu, bourru, farouche, bègue, tout à fait le Phormion de Térence — avait commencé par être fermier d'Ausone, *épitropos*, comme il aimait à dire, mais c'était un fermier amateur, qui ne se gouvernait pas selon les saisons, mais faisait ses semailles quand la fantaisie lui en venait avec une spirituelle négligence. Naturellement, les récoltes manquèrent; deux ou trois ans de suite, il recommença l'expérience, et enfin, découragé, il alla trouver son maître, à qui il exposa que décidément la terre étant ingrate et improductive, il voulait essayer des affaires pour lesquelles il se sentait du génie.

Ausone ne faisait pas grand fond sur sa probité; il était même persuadé qu'il serait particu-

lièrement volé et rançonné, et que le coquin réaliserait sur lui ses meilleurs bénéfices. Mais la virtuosité dans le vice l'amusait. Il avait une vraie tendresse philosophique pour les fripons. Il accorda tout ce qu'on voulut.

Du reste, il vivait entouré de parasites, d'emprunteurs, de poltrons, de paresseux. Tant pis, s'il lui en coûtait de l'argent. Il se dédommageait par les trouvailles satiriques que ces gens lui inspiraient et dont il émaillait sa conversation. C'était, en effet, un étincelant causeur ; il parlait un peu à la façon de notre Théophile Gautier, en enveloppant les plus folles plaisanteries dans des phrases drapées à l'antique, toutes chatoyantes des purs diamants de l'élocution la plus rare.

Demandait-il sa chemise, le matin, à son valet de chambre, le flegmatique Parménon, voici comme, du milieu de son lit, il s'y prenait :

« Déjà le clair matin bleuit les fenêtres, déjà l'hirondelle vigilante gazouille dans son nid, et vous, comme la première et la seconde veille, Parménon, vous dormez la dernière.

« Les loirs dorment tout l'hiver, mais ils se passent de nourriture : vous ne dormez tant que parce que vous buvez trop et que vous tendez votre intestin de trop de viande.

« Aussi le son ne pénètre-t-il plus vos oreilles

infléchies, et, sur le siège de votre intelligence, pèse un sommeil de pierre, l'éclat d'une brillante lumière n'éveille pas vos yeux.

« Ainsi dormit autrefois, le jour et la nuit, pendant toute une année, disent les fables, un jeune homme qu'avait influencé la lune.

« Debout ! paresseux, qui devriez être déchiré de verges, debout ! afin qu'un trop long sommeil ne vous vienne pas d'où vous ne l'attendez pas. Arrachez, Parménon, vos membres à cette molle couche.

« Peut-être cette cantilène modulée sur le rythme saphique, vous induit-elle au sommeil. Acre ïambe, mets fin à ce repos par trop lesbien ! »

Parménon ne remuait pas davantage, mais le poète, satisfait de sa tirade, se disait : « il faudra que je mette ceci en vers ! »

Ecartons maintenant l'épais rideau des siècles, et, avec des documents épars, essayons de reconstituer la physionomie intime d'une réunion, à Lucaniac, des amis les plus assidus.

Voici d'abord, arrivé des premiers, le vieux professeur bordelais Axius Paulus. L'âge l'a fait indifférent à tout, excepté aux livres. Il se coule sans bruit vers l'armoire où sont rangés les précieux rouleaux, de ce pas furtif et un peu humilié des gens qui voudraient rentrer dans

l'ombre qu'ils projettent, puis il se replie en quatre sur sa chaise et tourne avec ferveur les feuillets.

— Surtout, remettez tout bien en place, Paulus, lui dit Ausone. Et si vous m'emportez quelques volumes, ne les gardez pas !

Et ensuite, débraillé, essoufflé, chauve probablement, obséquieux, inquiet et craintif, éteignant par un effort intérieur la ruse qui brille dans ses yeux, le gros Théon, moitié paysan, moitié lettré, mais qui fait la joie du maître par son nom d'abord qui peut se traduire par *divin* ou par *celui qui court* — deux sens qu'il aurait de la peine à justifier — par son manque absolu de talent et l'aplomb imperturbable avec lequel il débite comme siens des vers connus pour être d'un autre ; enfin, par toute une existence de travaux bizarres, d'industries obscures, d'expédients peu délicats. Ausone lui prêta en une fois quinze philippes d'or qui ne lui seront jamais rendus et dont il fait gaiement son deuil.

— Eh bien ! Théon, lui crie le poète tout éclairé de rire, aède habitant des sables, laboureur du rivage de l'Océan, quelle existence menez-vous sur les confins de votre Médoc ? Brocantez-vous ? Achetant à bas prix ce que vous revendez tout de suite fort cher : des boulettes de suif, des paquets de cire, de la poix, des mor-

ceaux de papyrus, de ces puantes torches qu'on allume chez les paysans? Ou bien, vous élevant à de plus grandes entreprises, donnez-vous la chasse aux voleurs qui rôdent par tout le pays, et qui, effrayés, vous offrent ensuite de partager avec vous le butin, pendant que vous, clément et ayant en horreur l'effusion du sang, leur pardonnez, moyennant finance, et passant de votre rôle de justicier à celui de compère? »

Mais des chevaux ont piaffé dans la cour; Ausone a reconnu le pas de son cher disciple? il se lève de sa chaise dorée, il s'élance au cou du jeune homme.

— Mon Paulin, mon fils, gloire du vieux maître Ausone, vous voici donc revenu? C'est faux, n'est-ce pas, le bruit que les méchants répandent, que mon Paulin se sépare de la poésie, qu'il renie son passé, qu'il nous quitte? Paulin renier la poésie, autant demander au fleuve de remonter vers sa source; à Théon de devenir honnête homme, ou à Paulus de faire le stratège!

Le jeune homme se dégage avec embarras et demande à Ausone la permission de lui présenter son ami Sévère, avocat déjà applaudi, écrivain presque célèbre, et dont on vante l'élégante précision. Le front du vieux poète se rembrunit. Une méfiance le pénètre. Il a comme un obscur soupçon qu'une nouvelle génération d'hommes

s'est levée, plus sérieuse, plus noble que la sienne. Les têtes sont plus méditatives, les physionomies moins mobiles, les gestes plus réservés, le vêtement plus simple, le rire plus rare, la parole plus lente, le regard plus égal. Et il lui semble que tout cela condamne sa vieillesse frivole, et il s'entrevoit, avec sa grâce trop admirée, puéril et un peu simiesque.

Paulin était ce jeune sénateur romain, déjà consulaire et fameux par sa noblesse et ses immenses richesses territoriales. Rien qu'en Gaule, ses possessions étaient si étendues, qu'en d'autres temps elles eussent passé pour de petits royaumes. Il était beau; ses manières avaient cette grandeur aisée et ce charme prévenant qui séduisent tout d'abord; sa conversation était abondante, enjouée et facile; il avait cette sorte de génie heureux à qui l'effort est inutile et inconnu, et il écrivait en vers, comme il parlait, avec élévation et naturel, et tel qu'un Lamartine antérieur, brillant et diffus.

Les deux familles de Paulin et d'Ausone étaient liées d'une amitié ancienne. L'humble médecin de Bazas et son fils, même avant l'extraordinaire fortune de celui-ci, à une époque, par conséquent, où leur condition sociale était encore bien inférieure, avaient été accueillis par ces hauts seigneurs aquitains avec cette cordialité délicate

qui confond doucement les rangs et ajoute à l'agrément de l'affection une délicieuse flatterie. Aussi le poète Ausone en garda-t-il toute sa vie le souvenir comme une ivresse. Ni les dignités, ni la familiarité des Césars, ni la renommée universelle, ni la puissance, rien n'effaça en lui ces premières empreintes. Cette amitié lui donnait le sentiment de participer à quelque chose où aucun avancement ne le pouvait porter, le prestige de l'aristocratie de naissance. C'est dire combien elle lui devait être chère.

Mais, depuis quelque temps, il sentait avec un vif chagrin l'âme de son disciple lui échapper. Il ne serait plus pour Paulin le maître unique. Des admirations rivales montaient dans le cœur généreux du jeune homme.

Il s'était élevé en Gaule un homme extraordinaire, comme il en sort parfois tout à coup de la solitude, portant sur leur visage et dans toute leur contenance la marque visible d'un mandement divin. Une sourde fermentation des âmes a précédé leur approche ; d'angéliques figures ont paru, un peu lointaines, et comme des étoiles du matin ; puis le grand ouvrier arrive, inculte et puissant. Il vient tel qu'un pâtre qui n'a gardé jusque-là que des troupeaux dans les montagnes, mais il jette son manteau sur les fleuves et passe, mais les morts ressuscités par

lui l'accompagnent, mais des champs déserts sortent des clameurs contre lui. Dédaigneux, il va bénissant et sauvant.

Celui-là était un barbare de Pannonie, qui avait servi dans les légions. C'était le bon soldat qui avait partagé jadis avec un pauvre son manteau et qui l'avait retrouvé sur les épaules de Jésus-Christ : « Voyez comme Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a vêtu. »

Ce fut l'apôtre de nos campagnes, où il entra comme un bûcheron, avec la hache et la cognée; sa prédication ne fut qu'un continuel dialogue avec ces prêtres-paysans dont nos sorciers représentent l'occulte postérité; il fit sa besogne en démolisseur un peu rude qui ne regarde pas aux délicatesses de l'art.

Par un tacite accord, chacun, autour d'Ausone, feignait de traiter comme inexistant et importun le nom du terrible plébéien qui portait de si durs coups de pioche au temple lézardé de la vieille poésie.

Le premier, Paulin osa parler, devant son maître, de son admiration pour le grand révolutionnaire évangélique, qu'il venait de rencontrer à Vienne.

Ausone, le front penché sur sa main droite, écouta, sans l'interrompre, mais avec des larmes au fond des yeux, le jeune enthousiaste, puis,

s'étant levé et passant son bras nu autour du cou de son disciple, il murmura non sans mélancolie la touchante plainte de Libanius :

— La campagne privée de temples est sans yeux ; elle est ruinée, détruite, morte ; les temples, ô empereur, sont la vie des champs, les premiers édifices qu'on y ait vus, les premiers monuments qui soient parvenus jusqu'à nous à travers les âges ; c'est aux temples que le laboureur confie sa femme, ses enfants, ses bœufs, ses moissons... Ah ! Paulin, ajouta-t-il, quand nous nous fîmes chrétiens, nous rêvions autre chose que cette destruction totale du passé ; nous pensions adorer dans le Dieu de l'Evangile le dieu de Platon. N'est-ce donc pas le même ?

— Maître, répondit le jeune homme, s'il était vrai que nous eussions à choisir entre la poésie de Virgile et l'avènement du royaume de Dieu, quoiqu'il nous puisse sembler que ce serait mutiler notre âme même, nous n'hésiterions pas à crier : « Périssent les lettres humaines et que votre règne arrive !..... » Il ne s'agit pas en ce moment que la poésie périsse, mais qu'en des âmes neuves sonnent des voix nouvelles.

« La poésie n'est plus qu'un amusement de lettrés, qu'un vain jeu d'esprit, depuis que les poètes ne croient plus à ce qu'ils disent, depuis que leurs dieux ont été chassés par la raison de

l'horizon familier, depuis qu'il y a discordance en somme entre ce que nous sentons comme hommes et ce que nous exprimons comme poètes. Hâtons-nous donc de détruire tout ce qui nous retarde d'être nous-mêmes. Pressons le moment où l'empire battra d'un seul cœur chrétien, et complétons cette unanimité par la conquête des Barbares... »

Il s'arrêta, stupéfait et attristé de la dure condamnation dont il venait de frapper son maître. Il essaya de se reprendre :

« Quant à vous, vous serez le dernier et le plus exquis représentant de cet âge qui finit. Vous aurez dit les dernières choses qui restaient à dire. A nous d'être les initiateurs balbutiants du monde qui commence.

— Il est vrai, dit Ausone, que la nuit approche sur les intelligences comme la mienne. Il n'est pas invraisemblable non plus, comme vous le dites, que le songe ancien finisse avec un vieillard tel que moi, car les plus grandes choses se terminent petites comme elles ont commencé. Et je sens assez tristement, pour ma part, que le feu va s'éteignant en moi plutôt qu'il ne s'allume. Je ne puis vous suivre, ami, jusque dans un monde où seront mortes des pensées qu'à leur jeunesse immémoriale je tenais pour immortelles, et où je serais comme un étranger... »

Il s'arrêta pour soupirer, puis il reprit avec son joli sourire :

« Quand vous le mettrez dans la terre bénite, posez néanmoins sur la tombe d'Ausone une amphore d'un joli travail, commémorative de son vain amour pour ce qui ne renaîtra plus jamais. Qu'un lierre y monte, comme pour attester sa solitude; et qu'il y ait des fleurs, pour qu'il dorme au murmure des abeilles. Puis que le Dieu puissant auquel il se confie, d'une âme encore païenne, lui ouvre, sur les confins de son ciel, quelque chimère élyséenne, où fréquente l'ombre attristée du grand Virgile, et traînant avec elle les jeunes illusions d'un monde jadis évanoui, celles d'Homère et d'Hésiode. C'est tout ce que je demande à sa bonté avec le pardon de mes offenses et l'amitié de Paulin (1). »

Ausone et Paulin ne se revirent sans doute plus. Des raisons politiques obligèrent celui-ci à se retirer en Espagne. Il s'y maria. Y oublia-t-il un peu son ami? C'est possible. L'incurable légèreté du vieux maître bordelais dut finir par

(1) Je n'ai pas besoin de faire remarquer que cet essai de reconstitution d'une réception d'Ausone est en partie artificiel. Je dois avouer du reste, que ce n'est qu'à partir de Sidoine Apollinaire que je me suis placé résolument et exclusivement sur le terrain historique.

(*Note de l'auteur.*)

fatiguer cette intelligence sérieuse, Au moins se déroba-t-il tout à fait à son influence qui gardait comme le goût du péché.

Le vide se forma autour d'Ausone, lent, mais sûr et inévitable, comme les choses auxquelles le temps travaille. Il connut la douleur de survivre à l'ombre qu'il avait faite et d'épuiser, avant la mort, les joies que la vie peut donner à un homme.

Il refusa longtemps de croire à cette mort des affections qui précèdent la mort totale. Il écrivit lettres sur lettres à Paulin, qui ne les reçut pas. Ce fut alors qu'il composa celle-ci, où il mit toute la mélancolie de son cœur charmant :

« Nous secouons, Paulin, un joug qu'une certaine parité d'humeur maintenait entre nous. Il n'était pas bien pesant. Une douce entente de nos cœurs réglés par les mêmes guides bien unies rendait la marche à deux supportable. Au cours d'une si longue série d'années, jamais fable malveillante, jamais plainte ne la troubla ; nulle méprise, aucun de ces crédules soupçons, mauvais conseillers, qui, dénaturant les choses, rendent vraisemblables les torts imputés à l'ami ; rien n'avait pu déraciner nos sentiments, ni déplacer ce joug si paisible et si doux, que nos parents, avant nous, ont porté depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse et qu'ils nous ont imposé

pieusement, souhaitant qu'il restât jusqu'à ce que l'âge vînt dissoudre nos deux existences. Et il est resté, tant que notre foi joyeuse et insouciante ne nous a pas fait une fatigue de l'amitié, tant que ces choses du cœur ont gardé entre nous leur cours spontané et imprévoyant.

« Nous le secouons pourtant, Paulin, et ce n'est pas la faute de tous les deux, c'est la faute d'un seul, la vôtre. Car, pour moi, je continuerai à le porter toujours d'un cœur content. Privé de mon compagnon de peines, je n'en traînerai pas moins le fardeau commun à moi tout seul. Ce ne sera pas facile, non que le cœur ou que les forces me manquent, mais c'est une condition inique que tout le poids retombe sur l'abandonné et que s'ajoute à sa propre charge la charge d'autrui. »

Ce ne fut que des années après que Paulin, ayant eu connaissance, coup sur coup, de ces lettres, entreprit d'y répondre. Il le fit, en exposant les hautes raisons qui l'avaient entraîné à changer de vie. Quant à son affection, il la lui jurait intacte :

« Moi, pendant tout le cours de ma vie mortelle, écrivait-il, et tant que je serai contenu dans la clôture de mon corps, je vous garderai incrusté au plus profond de moi. Toujours et partout présent, je vous verrai des yeux du

cœur, je vous embrasserai de tout l'élan de mon âme pieuse. Et lorsque, délivré de ma charnelle prison, hors de la terre je m'envolerai, en quelque lieu que me place notre Père commun, là aussi mon âme vous emportera. La mort qui me séparera de mon corps, de votre amour ne me séparera pas. Car l'âme qui survit aux membres détachés, et dure, en vertu de sa céleste origine, retient nécessairement ses sentiments et ses affections, au même titre que sa vie, et ne peut pas plus mourir qu'oublier, éternellement vivace et pleine de ses souvenirs. »

Les magnifiques vers que je traduis ici durent faire tressaillir le vieux rhéteur poète, qui y discerna le son nouveau dont Paulin lui avait parlé, mais ils le ravirent sans le persuader. Le christianisme avait glissé sur cette âme superficielle, brillante et dure. Il n'y avait vu qu'un beau décor pour une pensée philosophique : la substance en avait échappé à son cœur épicurien.

Il resta seul, hôte désenchanté de ses belles villas, symbole lui-même de ce vieux monde exquis et puéril, qui s'amusait de ses chansons, au pas des lourds Barbares.

DEUXIÈME RÉCIT

PAULIN A NOLE

La première invasion.

« Allons, compagne irrévocable de mes destinées, il est temps : cette vie vacillante et courte, dédions-la à Dieu, notre Maître. Vois-tu pas rouler le volant rapide où s'échappent nos jours et comme les membres de ce monde fragile diminuent, périssent, s'en vont ? Tout glisse de nos mains, et ces flots écoulés n'ont pas de reflux ; cupides et vagabondes, nos pensées y voient fuir leur vain reflet. Où est maintenant l'image des choses, où les richesses des puissants, par lesquelles se laissaient prendre nos âmes ? »

La mystique Espagnole à qui cet appel était adressé y avait déjà répondu. Paulin parle, agit et prie : elle, au fond du tableau, semble une statue qui regarde et qui pense.

« Or, dit Paulin, nous quittâmes, mon épouse

et moi, nos biens que nous regardions comme un manteau trop pesant. Nous ne les avions pas apportés avec nous, en venant au monde, nous ne devions pas les emporter en mourant ; nous les avons rendus à Dieu comme une chose qu'il nous avait prêtée, nous nous en sommes défait avec la même facilité qu'on quitte ses habits. »

Paulin et Thérèse n'avaient longtemps tenu encore au monde que par le désir d'avoir un enfant. Leur vœu parut s'accomplir. Il leur en vint un, mais ils eurent presque aussitôt le chagrin de le perdre. Il ne vécut pas plus de huit jours.

« Il s'appelait Celsus, dit Paulin. Nous l'avions attendu longtemps, mais nous n'étions pas dignes de le conserver. Nous l'avons inhumé à Complutum, près du tombeau de deux martyrs, pour que ce voisinage lui communiquant quelque chose de la vertu des saints, il pût nous obtenir la purification de nos âmes. Et maintenant, il joue dans le Paradis, avec les petits enfants de Bethléem, que frappa la cruelle jalousie d'Hérode, et, sous les bois odorants, il tresse des couronnes pour les martyrs. »

Après la mort de Celsus, Thérèse et Paulin échangèrent les noms d'époux et d'épouse contre ceux de frère et de sœur.

Ils vendirent donc leurs terres immenses, pour

en distribuer le prix aux indigents. Le sénateur romain, l'homme consulaire dépouilla la toge, et les époux revêtirent le costume et l'humanité de deux pèlerins pauvres. Ils en avaient délibéré longtemps. Il leur parut qu'ayant changé d'âme, ils n'avaient plus rien à faire en Espagne et qu'ils se devaient choisir une retraite appropriée. Or, Paulin était persuadé que tout ce qui lui était arrivé d'heureux était venu par saint Félix, martyr de Nole, dont le tombeau était sur une terre de sa famille. C'était là-bas qu'une secrète nostalgie l'appelait. Ayant donc fait des adieux éternels à l'Espagne et aux parents de Thérèse, le patricien illustre et la grande dame s'acheminèrent en tout petit équipage, et comme un groupe d'ouvriers émigrants, vers la terre qu'ils avaient choisie. Mais la paix éclairait leurs visages et les anges gardiens les accompagnaient.

Ce ne fut qu'un cri de réprobation dans toute la haute société romaine, qui fit éclater sur leurs pas son mépris. Parents, amis, tout s'écarta d'eux. On affecta de ne plus les connaître. Les proches retirèrent leurs mains de l'étreinte de Paulin.

En revanche, le bruit merveilleux retentit jusqu'aux îles les plus lointaines, jusqu'aux terres les plus reculées de la chrétienté, et l'immense fraternité des saints de l'Église vivante — vierges, anachorètes, moines, évêques — ouvrirent tout

grands leurs cœurs aux nouveaux venus, qui eurent pour parenté tout ce que le monde comptait de hauts génies, de cœurs aimants et héroïques : Ambroise, à Milan ; Augustin, Alype, Licentius et Romanien, en Afrique ; Jérôme à Bethléem ; Mélanie, Ruffin, à Jérusalem ; Pammachius et Publicola, à Rome ; Delphin et Armand, à Bordeaux ; Victricius, à Rouen, et le cher Sévère, en Gaule.

Sévère, en effet, après avoir jeté un grand éclat au barreau, étant subitement devenu veuf, avait renoncé, lui aussi, aux honneurs et aux charges, pour se préparer à la vie monastique.

Cette similitude de destinées, ininterrompue depuis les jours de leur jeune camaraderie, les fit répandre l'un sur l'autre, à mesure que la vie grandissante étouffait en eux les autres souvenirs, une tendresse enrichie tous les jours de ce que les autres abandonnaient.

— Vous m'avez été donné de Dieu, en la place de mes parents, de mes frères et de mes amis, lui écrivait Paulin.

Sévère, parce qu'il n'avait pas vendu ses biens comme Paulin, pensait être allé moins vite dans la voie du renoncement. Sa retraite du monde paraissait à cette âme pure un acte tout naturel et presque égoïste. Aussi disait-il avec une mélancolie ingénue :

— Nous étions deux dans un champ; un a été appelé.

— Pourquoi dites-vous, reprenait Paulin, que nous étions deux et qu'un a été appelé, puisque, par le choix que Dieu a fait de nous, vous et moi nous ne faisons plus qu'un.

Une seule chose attrista ces parfaits amis, c'est qu'ils vieillirent et moururent sans doute avant de s'être revus. Les premiers temps Paulin était plein d'espérances : Nole n'était pas tellement éloigné de Rome et il y avait tant de motifs pour un prêtre de venir jusqu'à la ville des Apôtres. Les routes de Gaule et d'Italie étaient pleines de voyageurs et de courriers. Tant de gens avaient fait vingt fois ce trajet dans leur vie! Pourquoi différer une entreprise qui satisferait à la fois le religieux, le savant, l'artiste et l'ami? Ils auraient tant de choses utiles et douces à se dire! Ils remonteraient ensemble la route du souvenir et feraient le compte de leurs anciens espoirs déçus ou réalisés. Ils avaient été parmi les gagnants en somme!

Et puis, Paulin avait hâte de lui montrer combien il était devenu pauvre.

— Mais, mon ami, lui écrivait Sévère, si je vous vais voir, aurez-vous seulement de quoi me donner à manger?

— Il est vrai que nous ne possédons plus que Jésus-Christ ! répondait naïvement Paulin.

L'ancien palais du sénateur était devenu un monastère, où maîtres, hôtes, amis, esclaves vivaient en communauté, sous la protection du Christ et de saint Félix. Des parcs d'autrefois, on n'avait gardé que le tout petit jardin au fond duquel avait été érigé le tombeau du martyr. Et c'était Paulin lui-même qui se donnait le soin de le travailler et d'y faire venir des légumes. Des ruches, rangées le long des murs, fournissaient le miel de la maison ; les abeilles y bourdonnaient, diligentes, comme les pensées même du bon jardinier. Il trouvait une grande douceur à cette occupation, conseillère de paix, d'attention et de minutieux efforts, parfaite image de la culture qu'exige une âme pour donner les fruits convenables.

Il se confina de plus en plus dans son rôle de petit chapelain du sanctuaire de Saint-Félix, s'effaçant derrière le nom du martyr, ne faisant plus qu'une chose de sa gloire vivante et du tombeau sacré. On y venait en pèlerinage non seulement de la Campanie, mais de la Lucanie, de la Calabre, de l'Afrique, du Latium, de Rome même. Et si Paulin y avait attiré quelques patriciens, ceux-là n'en étaient pas moins perdus dans l'immense foule villageoise. Félix était de

ces saints, vers qui se rue le populaire, soulevé subitement par quelque merveilleux instinct, par une de ces lois inconnues qui président aux grandes migrations. Les miracles s'y mutipliaient sous des formes touchantes et naïves, toutes découpées déjà pour l'enluminure et le fabliau, en avance sur le moyen âge, avec des animaux et des paysans pour personnages. Et Paulin, avec la précision et la bonhomie d'un rédacteur d'almanachs, les relatait, chaque année, dans le poème anniversaire qu'il composait en l'honneur de son mystique héros, auquel, concurremment, il élevait une des plus somptueuses basiliques du temps. La basilique est restée à peu près debout, mais le poème n'est plus guère qu'une jolie ruine, derrière laquelle on entrevoit des coins de campagne italienne et où circulent des ombres de la vie antique.

La principale et la plus douce distraction des ermites de Nole était l'arrivée des courriers de Gaule. Il y a de plaisantes silhouettes à tracer de ces originaux, que leur humeur aventureuse tenait comme indécis entre le siècle et l'Eglise.

Cardamas, par exemple, qui était l'envoyé du clergé de Bordeaux, avait commencé par être comédien, puis, soit qu'il eût été planté là par sa troupe et qu'il se fût trouvé sans emploi; soit, comme il est probable, que, las des coups

que son métier l'obligeait à recevoir et portant dans un corps grimaçant de bouffon une âme secrètement mélancolique et naïvement belle, il eût cherché des affections où les malheureux de ce monde ont la seule sécurité d'en trouver — dans la religion — un beau jour, le pauvre diable était resté comme par hasard mêlé au personnel ecclésiastique, sans qu'on pût savoir comment il s'y était introduit et sans qu'on eût le courage de le renvoyer. Agile, infatigable, inventif, *débrouillard*, comme nous dirions, il s'était vite fait sa place dans ce monde où il tranchait si pittoresquement. En un tour de main, en homme habitué à changer de costume et de rôle, il s'était donné un intérieur à peu près chrétien, et, sauf qu'il s'oubliait encore parfois à boire plus que de nécessité, il était assez décent. Surtout il était le plus fidèle et le plus exact des commissionnaires, et, quand il eut compris qu'on pouvait aussi bien faire son salut avec ses jambes, il préféra à toutes une profession qui lui assurait de la liberté, des aventures et du grand air. Il avait des jarrets de fer, l'estomac seul, au commencement, gardait quelque indiscipline.

Justement il arriva à Nole en plein Carême. On y pratiquait l'abstinence la plus rigoureuse. Si dur que cela pût lui paraître, il n'en réussit

pas moins à faire assez bonne contenance. Mais, le jour de Pâques, il était à bout.

« Cette fête n'eut pas plutôt rendu aux chrétiens la permission de dîner, qu'environ l'heure de midi on entendait le pauvre Cardamas dire chaque jour en murmurant : « Ma vigueur est « desséchée comme *de l'argile cuite au feu. Ma « langue est attachée à mon palais, mon âme « tombe en défaillance, et ma chair est tellement « épuisée par la faim et la soif que j'ai la peau « collée sur les os.* »

« Il est vrai qu'on lui répondait : « Mon fils, « ayez un peu de patience et ne vous laissez pas « abattre par l'avidité de votre ventre. Consi- « dérez que *l'homme ne vit pas seulement de pain, « mais aussi de la parole de Dieu.* » Toutes ces remontrances ne le touchaient pas, et *il bouchait ses oreilles,* pour ne point entendre, *comme fait l'aspic pour ne point ouïr la voix de l'enchanteur* ».

Le bon Cardamas passe et repasse à travers les lettres de saint Paulin. Nous l'y voyons vieillir. Mais chaque année le ramène plus sage. La seconde fois, il reparaît comme exorciste ; il se sent du clergé maintenant, et il étonne ses hôtes par sa sobriété. Il revient encore comme cet « Azaël, frère de Joab, qui marchait si vite qu'il semblait avoir des ailes aux pieds et qu'il égalait en sa course les cerfs et les chevreuils »,

et Paulin ajoute cette fois : « Il nous a paru si charmant que nous l'avons regardé comme un clerc, qui mérite d'être respecté des hommes, et comme un exorciste qui doit être la terreur des démons. »

En revanche, il vint un jour, de la part de Sévère, un certain Marachin qui fit scandale. Il arriva pompeux et brillant, un bouclier à la ceinture tout hérissé de fer et portant sur sa tête émérillonnée une énorme perruque. Quand l'étrange commissionnaire eut vu à quelles gens il avait à faire, à ces ascètes pâles, les joues creusées par le jeûne, la tête rasée, la barbe mal faite, vêtus de manteaux en forme de sac, les reins ceints de corde, cadavres éclairés par des yeux comme des lampes, il fut tout interdit, ne put se dépêtrer de son message et s'enfuit presque, avec une moue d'insultante pitié.

Paulin fut indigné et fit les plus vifs reproches à Sévère qui, pour l'apaiser, lui envoya son fidèle Victor :

« On me dit, mon cher Paulin, lui écrivait-il, que tous vos cuisiniers s'en vont. Eh bien ! en voici un merveilleux ; je vous assure qu'il sait très bien faire cuire la pâle fève et relever par une sauce et du vinaigre la bette insipide et faire un mauvais potage ; quant au poivre et autres condiments, ce n'est pas son affaire ; il y supplée

par le cumin et autres herbes odoriférantes qu'il pile à grand bruit dans un mortier. Il a pourtant un défaut : c'est d'être le plus grand ravageur de jardins que je connaisse, et, s'il entre dans le vôtre, il immolera tout ce qui lui tombera sous la main et perpétrera un carnage de mauves effrayant. Au reste, vous n'avez pas à vous tourmenter pour le fournir de bois ; tout ce qu'il trouve, il le brûle, même les vieilles planches du logis. »

Ce Victor appartenait à la forte et simple race des saints plébéiens, qu'avait enrôlés pour le ciel le grand recruteur d'âmes, saint Martin de Tours. Comme son maître, il était ancien soldat et il en avait les vertus qui n'avaient fait que se spiritualiser dans son changement d'état. A peine arrivé, il voulut laver les pieds à son hôte. Puis, prenant au sérieux son rôle de réformateur des cuisines, il commença par enseigner le moyen de faire un bon repas à peu de frais, en infusant un peu d'huile dans la bouillie qu'il faisait avec beaucoup d'eau et qu'il assaisonnait avec le sel d'une humeur agréable. A la farine de froment, il substitua celle de seigle et de millet, après quoi, broyant des fèves avec de la mie, il en prépara quelque chose qui imitait, dit saint Paulin, ces *pains d'affliction* dont il est parlé dans le prophète Ezéchiel.

Mais Victor apporta quelque chose de plus précieux encore — le réconfort de sa personne, cette santé de l'esprit et du cœur, cette belle humeur communicative et entraînante, cette joie toute martiale, et qui le faisait aller à Dieu comme à l'assaut — encourageant les traînards, relevant les faibles, et chantant dans les moments difficiles.

On l'aima comme un annonciateur de bonnes nouvelles, pour lui-même et pour les lettres qu'il apportait et auxquelles sa présence mêlait je ne sais quel robuste parfum de bois et de terre où revivait le souvenir de la patrie.

D'autres passèrent à Nole, où leur présence ranimait le nom de Sévère. Ainsi l'image de l'ami de jeunesse, maintenant à cheveux blancs, qui avait choisi de vivre et de vieillir autour de l'autel de saint Martin, dont il écrivait les chroniques, errait par les terres et les mers dans le cœur de ses amis. Et les veillées à Nole s'égayaient des récits de ces voyageurs. Posthumien, revenu des Thébaïdes, y conta les merveilles du désert et la vie de ces anachorètes singuliers, au pays des ibis et des gazelles ; les tombeaux des Pharaons repeuplés et les blanches villes ascétiques sous les palmiers.

Cependant, on touchait aux derniers beaux jours du vieux monde, et les soirs des derniers

épouvantements approchaient, tels qu'on n'en verra plus sans doute jusqu'au jugement : l'empire craqua tout à coup sinistrement. On vit revenir dans les villes des gens qui étaient presque des morts. Mélanie et Ruffin reparurent après quarante ans d'exil volontaire. Les Alpes s'ouvrirent, laissant passer l'avant-garde des Barbares. Radagaise descendait sur Rome, éclairé dans sa marche par les cités en feu : c'étaient les cavaliers huns, difformes et sans barbe sous leurs bonnets rabattus, serrant entre leur jambes enveloppées de peau de bouc leurs petits chevaux si terribles et si laids sur lesquels ils semblaient cloués.

« On les voyait arriver de toutes parts, à l'heure qu'on y pensait le moins, dit saint Jérôme, et allant plus vite que le bruit de leur venue ; ils ne pardonnaient ni à la piété, ni à la qualité, ni à l'âge. »

Mélanie et Ruffin, qui avaient quitté la Palestine pour les fuir, les retrouvèrent en Italie.

Les aventures de Mélanie sont célèbres. Elle était la petite-fille du consul Marcellin et l'héritière d'un grand nom et d'immenses richesses. Mariée très jeune, elle perdit, la même année, son mari et deux de ses enfants, Dieu ne lui en ayant conservé qu'un tout petit, plutôt pour lui faire souvenir de sa douleur que pour la soulager.

Elle vint à Rome, vêtue de deuil et tout accablée de tristesse, pour suivre cette pompe funèbre. Elle était veuve et n'était presque plus mère.

Elle prit alors une extraordinaire résolution ; elle fit le plus stupéfiant acte de foi qu'on ait peut-être jamais vu accomplir à une femme ; elle abandonna littéralement dans la rue son petit enfant qu'elle confia à Jésus-Christ, et ayant quitté sa maison et ses richesses, elle se dirigea toute seule vers le port de Rome avec l'intention de s'embarquer pour Jérusalem. Et devant tous ses parents, les premiers de l'empire, accourus pour la retenir et désespérés de ne le pouvoir, elle entra dans le vaisseau et partit.

Bien des années après, quand déjà ce fils qu'elle avait ainsi délaissé avait de grands enfants et des petits-enfants, un vaisseau ramena à Naples la fugitive vieillie et illustre. Et Nole se trouvant sur sa route, elle s'y arrêta pour visiter Paulin qui était son parent.

« J'ai vu, s'écrie celui-ci, j'ai vu la gloire du Seigneur dans la mère et dans les enfants. Ils tenaient le même chemin, mais dans un état et avec un équipage bien différents. Elle avait pour monture un petit âne maigre ; plusieurs sénateurs la suivaient, les uns dans de superbes carrosses, d'autres montés sur des chevaux de

grand prix et richement parés, quelques-uns dans des litières dorées et toute leur suite dans des chariots couverts de riches tapis. De sorte que la voie paraissait toute brillante par l'éclat de ce grand cortège.

« Et elle, considérant la victoire qu'elle avait remportée sur le siècle, elle voyait avec plaisir les uns et les autres vêtus de soie et ornés d'habits précieux se presser pour toucher et baiser son manteau et la rude étamine de sa robe, s'estimant heureux s'ils pouvaient avoir un peu de la poussière des pieds d'une si sainte femme. »

Paulin avait été d'abord un peu effrayé de l'invasion de son pauvre couvent par cette nombreuse et d'ordinaire si bruyante compagnie, mais ses hôtes furent d'une correction qui l'étonna et le charma. Le tact exquis de ces derniers patriciens les plia en silence à tout ce qu'exigeait l'harmonie sévère de la maison. Et Paulin, qui semble s'être fait un malin plaisir de les assujettir au jeûne commun, constate que si la faim, qui les inquiétait, les empêchait de mêler leurs voix à celles du chœur, du moins leur bonne volonté était comme un cantique tacite.

Du reste, il y avait là des personnages dignes de l'affection de leur hôte. Outre Mélanie, l'aïeule, et Ruffin, le savant exégète, on y voyait

Publicola, fils de Mélanie, avec sa femme, la noble Albine, leur fille Mélanie et leur gendre Pinien; Avita, sœur de Mélanie l'ancienne, et Turcius Apronianus, avec leurs enfants Asterius et la vierge Eunomia, tous inscrits au livre d'or de la Beauté et de l'Héroïsme chrétiens.

La victoire de Stilicon, en débarrassant les chemins de Radagaise, ramena tout ce monde à Rome.

A partir de ce moment, les événements se multiplient, sur tous les coins de l'Empire, avec une rapidité et une grandeur si tragiques, que la parole des hommes cesse d'être entendue, et qu'on n'entrevoit plus que de temps en temps leurs silhouettes se profiler sur les horizons sanglants de l'histoire. Ce ne sont que hordes en marche, villes en feu, peuples conduits en esclavage, comme de grands troupeaux plaintifs. Hâtons-nous parmi ces décombres, et franchissons quelques années.

Thérèse est sortie de la vie comme pour une visite, et elle n'est plus rentrée. Où sont maintenant Victor et Cardamas, les fidèles courriers? Où est même la figure des villes les plus connues? Où sont les pays célèbres qu'on nommait il y a si peu de temps l'Italie et la Gaule?

Nous voici sur la terre d'Afrique, loin du Vésuve qui fume au-dessus de la mer. Si vous en

voulez savoir davantage, interrogez le vieillard qui bêche ce jardin potager, au service d'un maître vandale. Ne le reconnaissez-vous pas ? Il fut jadis sénateur de Rome, et, dans les derniers temps, évêque à Nole. C'est lui-même, c'est le poète Paulin. Etrange rencontre ! Il pourrait vous répondre : « Voilà jusqu'où l'amour du Christ et des hommes m'a conduit ! J'avais tout donné depuis longtemps ; il ne me restait plus que moi. Je me suis donné aussi. »

Saint Grégoire le Grand raconte, en effet, qu'une pauvre veuve étant venue trouver l'évêque, pour le supplier de lui racheter son fils que le roi des Vandales avait emmené, plutôt que de la renvoyer les mains vides, il s'était donné lui-même, afin qu'elle l'allât vendre en échange du captif, qui autrefois la faisait vivre.

Là-bas donc ce grand homme cultivait des légumes qu'il portait chaque jour à la table de son maître, et comme il ne se pouvait pas qu'il ne mît à son service je ne sais quoi de grand et de serein qui attirait l'affection, le Barbare, sans trop se rendre compte de la nature du plaisir qu'il prenait à la conversation de son esclave, descendait volontiers dans son jardin pour écouter les propos du vieux sage. Et celui-ci, tout en arrosant ses plantes ou en redressant un espalier, le pied sur la bêche ou la serpe à la main,

l'entretenait des harmonies immortelles, parlant avec une tranquillité triste de la chute de Rome, et ouvrant sur les destinées futures du monde ces échappées prophétiques que les hauts esprits chrétiens commençaient à entrevoir. Tout simplement, du ton d'un bon vieillard que les événements d'une longue existence ont mis à même de réfléchir sur beaucoup de choses et qui les déroule avec lenteur et charme devant le disciple attentif. Au reste, rien d'abord ne laissait supposer qu'il n'eût pas été jardinier toujours, car les grandes pensées ont quelque chose de si calme qu'elles évoquent d'elles-mêmes une âme retirée du monde et une existence unie.

Pourtant, l'impression que ce vieillard faisait dans ce jardin devenait plus extraordinaire tous les jours. Il y avait des moments furtifs où le Vandale se demandait en frissonnant si c'était bien un homme qu'il avait devant lui. Certains avertissements mystérieux qu'il en avait reçus et qui s'étaient précisés en se réalisant l'avaient peu à peu pénétré de cette opinion que son prétendu esclave avait le don de prophétie. Aussi, le jour où Paulin vint lui dire qu'il fallait prendre ses précautions, car le roi des Vandales, son beau-père, allait mourir prochainement, il se hâta de courir chez celui-ci et de lui faire confidence de la terrible prédiction.

— Ce qui t'a été dit est parfaitement vrai, répondit le roi. (Ici nous suivons le texte de saint Grégoire.) Cette nuit même j'ai vu des juges assis sur leur tribunal pour me juger : parmi eux était ton jardinier. Ils m'ont arraché le fouet qui m'avait été donné autrefois, mais demande-lui qui il est ; je ne puis croire qu'il soit réellement un homme vulgaire, comme il paraît.

Alors le gendre du roi fit venir secrètement Paulin et lui demanda qui il était. L'homme de Dieu lui répondit :

— Je suis ton serviteur, celui que tu as accepté à la place du fils de la veuve.

Le maître lui disant qu'il voulait savoir, non pas ce qu'il était actuellement, mais ce qu'il avait été autrefois dans le monde, et le pressant de questions à ce sujet, l'homme de Dieu, forcé par ces instantes prières, ne put résister plus longtemps, et répondit qu'il était évêque. Alors son maître, grandement effrayé, lui dit humblement :

— Demande-moi tout ce qu'il te plaira, afin que tu puisses retourner dans ton pays, chargé de mes présents.

L'homme de Dieu lui répondit :

— Il n'y a qu'une chose qui puisse m'être agréable, c'est que tu rendes tous les prisonniers de ma ville épiscopale.

Le maître les fit chercher dans toute la province ; il leur donna la liberté et les fit partir sur des vaisseaux chargés de blé, avec Paulin, auquel il avait voulu être agréable.

Au bout de quelques jours, le roi des Vandales mourut, Dieu lui enlevant le fouet qu'il lui avait donné quelque temps pour châtier les fidèles. Ainsi se réalisa la prédiction de l'illustre serviteur de Dieu. »

Il rentra donc à Nole, mais spiritualisé et pareil à un ange, rapportant de l'exil du pain à ce qui restait de son pauvre peuple, accouru à sa rencontre sur le rivage, ce pendant que les cloches, son invention sublime, sonnant à grand branle pour la première fois peut-être, annonçaient, par les campagnes désolées, l'avènement des temps nouveaux dont le cortège se déroulait mystérieusement derrière le grand évêque.

Paulin ne survécut sans doute pas longtemps à ce beau triomphe. Sa mort fut simple et d'une merveilleuse grandeur. Ce fut la fin d'un poème. Trois jours avant, et comme il sentait que son heure approchait, voici qu'arrivèrent chez lui, tous deux à la fois, et parce qu'ils s'étaient senti, chacun de leur côté, le cœur remué de sollicitude à son endroit, les évêques saint Symmachus et Acyndinus. Et ce temps de la maladie fut en partie consommé en ces entretiens subli-

mes mais sereins, d'où l'on voit le ciel comme d'un balcon. La veille, Paulin rendit sa communion à tous ceux qu'il en avait privés pour leurs déportements, afin de clore son existence par le pardon, puis il assista aux saints Mystères et reçut l'Eucharistie. Une clarté grandissait de son âme dans ses yeux. Tout à coup, on l'entendit demander :

— Où sont mes frères ?

On crut qu'il voulait parler des évêques qui l'assistaient, et on lui dit :

— Ils sont près de vous.

Il reprit :

— Non, je parle de mes frères Janvier et Martin, qui viennent de converser avec moi et qui m'ont promis de revenir bientôt.

A ce moment, le prêtre Posthumien lui vint dire qu'il redevait encore quarante sous pour des vêtements qu'il avait commandés pour les pauvres. Le Saint sourit, plein de tranquille espérance. Presque aussitôt, on vit arriver un prêtre envoyé de la Lucanie par l'évêque Exsuperius ou par son frère Ursacius, et qui était porteur d'un présent de cinquante sous d'or.

— Je vous rends grâce, ô Dieu, dit-il, de ce que vous n'avez pas abandonné celui qui se confiait en vous.

Et, ayant donné deux sous au prêtre qui les

avait apportés, il fit donner le reste aux marchands qui avaient fourni les vêtements.

Vers le soir, il parut sortir d'un profond sommeil ; il étendit les bras, et, lentement, il prononça ces mots : « *Paravi lucernam Christo meo.* J'ai tenu prête ma lampe pour mon Sauveur, le Christ. » Puis il se tut.

Tous voulurent rester à ses côtés. A minuit, la chambre fut subitement et violemment ébranlée. Ceux qui étaient présents, saisis de frayeur, se jetèrent aussitôt contre terre pour prier : mais, au dehors, on ne remarqua rien.

Au même instant, il expira. On le vit sur son lit, qui reposait en une blancheur de neige, dont il était enveloppé comme d'un vêtement d'apparition. Et alors commença, spontanée, universelle, mêlant toutes les races et les religions, jusqu'aux juifs et aux païens, la grande lamentation des pauvres.

TROISIÈME RÉCIT

SIDOINE APOLLINAIRE

Pour le R. P. Bailly.

La lutte contre les Barbares.

Il semble que ce nom soit parvenu jusqu'à nous dans les sons d'une complainte populaire, et que celui qui le porta ait été le héros d'anciens deuils de la patrie, d'une triste et naïve épopée, restée chère aux pauvres gens, qui en auraient gardé le souvenir attendri, familier, un peu narquois même, sans aller toutefois jusqu'à l'irrévérence dont la chanson a revêtu le roi Dagobert et son ministre saint Eloi. Sidoine Apollinaire garde une figure plus mystérieusement aimable et distinguée. On le verrait volontiers à cheval, et caracolant, non sans quelque allure, seulement un peu démodé, comme ayant vécu, en un temps trop passé, sur l'extrême limite du conte et de l'histoire.

Il est vrai de dire qu'il fut le contemporain et l'ami de saint Loup, de saint Aignan, de saint Mamert, presque de saint Médard, grands personnages dont le peuple s'est approprié sans façon l'amitié, pour leur attribuer la garde de la pluie et du vent, au travers desquels il voit flotter leur robe apostolique, par-dessus ses blés et ses moissons, vieux patrons épiscopaux de la terre nourricière, chefs familiers des confréries et des paroisses.

Et sans doute, ces grands hommes, qui furent tous gens d'esprit et hauts seigneurs gallo-romains, doivent sourire du ciel à cette popularité persistante, et donner de temps en temps raison à la foi des ruraux, en intervenant dans les choses agricoles, jusqu'au jour où une science pédante aura remplacé par de sottes abstractions leurs grands bras merveilleux. Quoi qu'il en soit, Sidoine Apollinaire fut bien le héros charmant et bon des lointaines catastrophes et des luttes douloureuses que son nom évoque. Et même l'espèce de compassion, moitié railleuse, moitié attendrie, qui accompagne sa mémoire, convient aussi aux quelques misères de ce bel esprit trop raffiné et incorrigiblement chimérique, rachetées, il est vrai, par tant de noblesse de cœur et une si magnifique infortune.

C'est pourquoi je voudrais, après d'autres,

réesquisser le roman de cet homme, qui, par une amplification extraordinaire de sa personnalité, arriva à porter dans son âme tout le poids d'un monde, à faire son malheur privé de la catastrophe qui engloutit, avec la civilisation, le plus grand des empires.

Je ne sais pas de plus émouvante histoire que celle de ce jeune rhéteur de l'école de Vienne que nous voyons partir d'un pied si confiant à la conquête de la gloire, de la fortune et des honneurs, et que nous retrouvons vingt ans plus tard, sans patrie, déraciné, errant et proscrit dans sa propre terre, douloureuse cariatide qui soutient sur sa tête solitaire la majesté des lois et tout le fardeau de la civilisation. Captif parmi les verts Hérules, il est le symbole misérable et grandiose du peuple romain, dont son cerveau d'évêque patricien garde tous les souvenirs, toute la sagesse, toute la science, si bien que, tant qu'un rayon de vie subsiste en ses yeux, les barbares y peuvent voir, comme sur un haut sommet, luire la splendeur de l'état antique.

Sidoine Apollinaire, d'une des plus considérables familles gallo-romaines, naquit à Lyon, en 432. Enfant, il put voir manœuvrer, dans la campagne et jusqu'aux portes de sa ville, ces lourds Burgondes, hauts comme des machines de guerre, grandes bêtes humaines féroces et

stupides, qui pommadaient leurs cheveux avec du vieux beurre, et on dut lui montrer des Wisigoths, aux casaques de peaux, métis d'Asiatiques et de Germains, routiers immémoriaux des vagues et inconsistantes contrées de la Barbarie, aujourd'hui maîtres de l'Aquitaine et de l'Espagne.

Une moue de mépris et de dégoût, c'est tout ce que le petit patricien accorda à leur voisinage grossier ; ce fut le repoussoir qui lui rendit plus chère l'élégance romaine ; il entendit avec complaisance louer la noblesse des siens, et ne se lassait pas de se faire dénombrer les préfectures et les hautes charges remplies par ses aïeux. Porter avec majesté la toge et la pourpre, s'asseoir avec une aisance hautaine dans les chaises d'or, être partout, dans les palais, sur les terrasses, au prétoire, sur les marches du Capitole ou les gradins de l'amphithéâtre, devant la foule ou dans le cercle des amis, l'homme égal à la beauté des choses, le Romain prototype de Rome, tel fut sans doute dès lors l'idéal de Sidoine.

On le mit étudier à Vienne, qui était alors la plus célèbre école des Gaules, depuis que Bordeaux et Autun étaient tombées au pouvoir, l'une des Burgondes, l'autre des Goths. On y recevait encore une culture philosophique élevée, ce qui tenait au grand rajeunissement platoni-

cien qu'avaient provoqué les Pères de l'Eglise catholique, mais la littérature n'y était plus qu'une chose d'école, une amusette de salon, dépourvue de sérieux et de dignité.

Sidoine eut là pour condisciples à peu près tous les hommes qui jouèrent un rôle de son temps ; il s'y lia avec Claudien Mamert le philosophe et son frère l'évêque ; avec Léon, futur premier ministre d'Euric, roi des Goths ; avec Pétrus, qui eut une brillante et courte fortune auprès de l'empereur Majorien. Il les dépassa tous par sa facilité prodigieuse : ses succès scolaires furent retentissants. Il fut le grand lauréat national de poésie et d'éloquence. A vingt ans, il fit, à l'Athénée de Lyon, des lectures où courut toute la province.

Il n'inspira pas de jalousie à ses amis, qui virent en lui le prince de leur jeunesse et lui vouèrent une affection à la fois admirative et pleine de sollicitude. Il était l'orateur le plus écouté de leur petit cercle, où, de temps en temps, Pétrus risquait une boutade, où Mamert montait pensivement les degrés de sa vision métaphysique ; où Léon, taciturne et précis, insinuait une objection. Il les quitta, connu d'eux, mais trop superficiel et trop distrait pour les avoir jugés autrement que comme des amis très éprouvés.

Quant à lui, correct, sûr de ses dons, portant avec un joli sourire modeste sa tête avenante, spirituelle et glorieuse, il s'apprêtait, d'un pas sage et posé de travailleur heureux, à marcher vers le vaste avenir qui lui semblait promis. Ce vaste avenir, ce pouvait être une chaise curule au Sénat de Rome, ou la gloire de donner, comme consul son nom à l'année; cela suffisait pour qu'on se figurât devenir, pour l'histoire, le collègue de Cicéron ou de Thraséas. Remplir une de ces magistratures pompeuses et vides, mais dont les noms, illustrés par l'éloquence des orateurs et des poètes, forment à l'oreille des sons si flatteurs, voilà, pour un cœur bien né, et dans un Empire à son déclin, la suprême ambition. Sidoine avait hâte de faire entendre sa belle voix au Forum et de provoquer les applaudissements de l'antique amphithéâtre.

En garçon pratique, toutefois, il commença, à vingt ans, par faire un beau mariage. Il épousa Papianilla, fille d'Avitus, maître général de l'infanterie et de la cavalerie, l'homme le plus considérable de la province.

Avitus avait eu son heure ; c'était lui qui était allé chercher, et qui, par sa diplomatie, avait groupé contre Attila et mené au combat sous l'étendard romain, toutes les armées barbares. Aétius lui devait donc en grande partie cette vic-

toire des *Champs Catalauniques*, qui sauva le monde de la dévastation totale, au moins si l'on en croit le sentiment d'horreur que soulevèrent sur leur passage les hordes innommables que conduisait le *Fléau de Dieu.*

Immobile maintenant et silencieux, Avitus fixait tous les regards. L'histoire n'a pas descellé ses lèvres ; sa statue s'est brisée. Ce dut être pourtant quelqu'un, ce Gallo-Romain énigmatique, dont le caractère eut tant de prise sur les rois goths qu'il en fit des amis et des alliés de Rome. Le plus curieux, c'est la circonstance qui le mit en rapport avec eux.

Jeune encore, il était allé à Toulouse, pour essayer de voir un ami que les Goths avaient fait prisonnier. Le roi, qui était alors Théodoric, le rencontra on ne sait comment, sans doute à l'occasion des démarches qu'il lui fallut faire pour obtenir de visiter cet ami. On causa ; Avitus s'appliqua à plaire et réussit. Ces rois barbares, si impénétrables souvent et aux ruses si cruelles, avaient aussi parfois des attachements magnanimes et soudains d'êtres neufs. Théodoric se lia avec Avitus d'une de ces amitiés toutes germaniques qui faisaient des frères de ceux qu'elles unissaient. Le subtil Gallo-Romain pressentit aussitôt quel rôle la fortune lui offrait. Il rentra chez lui, non plus comme il en était

parti, obscur petit officier, mais cette fois comme un homme qui dispose de la plus puissante des armées barbares. Un tel événement, si inattendu, pouvait changer du tout au tout le destin de l'Empire. L'heureux Avitus devint du même coup l'arbitre et l'un des grands moteurs de la politique.

D'année en année grandi, Avitus ne négligea pas son royal ami, aux chasses duquel il fut assidu. La vie chez Théodoric était à peu près celle qu'on peut mener aujourd'hui chez un grand seigneur russe; il fallait être moins beau causeur qu'agile, robuste, adroit et plein de cette belle humeur qui est de la santé. La mort du roi aux *Champs Catalauniques* ne changea rien aux rapports d'Avitus avec la cour de Toulouse. Le jeune Théodoric accueillit comme un tuteur et comme un parent très cher celui qui avait été l'ami de son père. Avitus présenta son gendre au jeune souverain et Sidoine devint à son tour un des familiers de Théodoric II. Il nous a laissé de ce prince un portrait un peu flatté peut-être, mais fort intéressant. C'était un bel homme, au regard perçant et sourcilleux, sobre de paroles et de gestes, et dont tous les détails de l'existence étaient réglés par une volonté méthodique et minutieuse, simple comme un soldat et précis comme un administrateur.

Un jour, le souverain goth dit à Avitus :

— L'Empire est dans l'anarchie. Pourquoi ne prends-tu pas la pourpre, toi que tes services désignent ? Nous te soutiendrons.

Les Gaulois pensaient comme Théodoric. Outre qu'ils étaient las d'un gouvernement humilié et traître qui avait livré Rome aux Vandales de Genséric, ils souhaitaient de voir un des leurs, le plus grand et le plus populaire, à la tête de l'Empire. Ils s'assemblèrent tumultueusement à Ugernum et proclamèrent leur compatriote Empereur Auguste.

Mais les mêmes causes fatales qui rendent profitables jusqu'aux fautes des hommes dans la période où les Etats grandissent, paralysent, dissolvent et font tourner à mal les talents et les bonnes volontés, dans celle où ils penchent vers leur ruine.

Il y avait alors en Italie un homme plus fort qu'Avitus, un maître taciturne, une sorte de figure du Destin, tenant dans sa main toutes les forces mauvaises qui concouraient à la perte de Rome.

Le Suève Ricimer, parvenu de grade en grade au commandement de ces troupes mercenaires que Rome employait à sa défense, était, sous le titre de patrice, le chef occulte de l'armée, dans le sein de laquelle il provoquait à son gré des

révoltes et des soulèvements, que leur rapidité terrible pouvait faire croire spontanées, mais que, en réalité, un signe de ses paupières déchaînait ou apaisait. Il pouvait être expédient à l'Etat qu'Avitus fût empereur, mais il ne l'était point à lui; et, comme il ne s'occupait que de sa propre fortune, il était toujours prêt à perdre l'Empire dès que son intérêt personnel l'exigeait. Il y mettait même une espèce de plaisir satanique et semblait placé là pour en hâter la destruction et pour l'étouffer au bon moment.

Dans l'élection d'Avitus, il parut d'abord céder au courant et laisser faire, affectant de s'enfermer dans son rôle strict de police. Mais déjà, de son geste flegmatique d'Allemand, il se préparait à trancher la vie du nouvel Auguste comme il avait fait de celle de ses prédécesseurs. Trois mois après son avènement, Avitus fut pris par les soldats de son ancien collègue Majorien. On le fit ironiquement évêque de Plaisance. Peu après, il mourut d'une façon mystérieuse.

Le pauvre Sidoine avait eu juste le temps d'achever le panégyrique de son beau-père ; un peu plus, et il perdait l'occasion de le lire. Ce fut pour lui un réveil terrible. La veille, il était sur le trône, le lendemain, il n'était plus qu'un proscrit. Il s'enferma en hâte dans Lyon qui résistait.

Majorien suivait à la tête de ses cohortes furieuses. Il donna l'assaut; Lyon tomba sous le bélier; ce fut un écroulement horrible; le sang noya la métropole gauloise, l'incendie la dévora, la pioche la coucha par terre.

Devant un ennemi si prompt et si farouche, où fuir? que résoudre? que faire? Dans cette extrémité, voici que Sidoine vit venir à lui, mains et cœur tendus, vif, magique, irradiant, tout brillant de sourires, tout chamarré de distinctions, secrétaire et grand favori du nouvel empereur, qui?..... Petrus, le spirituel Petrus, l'excellent Petrus, son joyeux camarade de l'école de Vienne.

Eh! oui, c'étaient là les coups ordinaires de la fortune, mais on n'avait pas pour rien adonné son âme à la philosophie. Sidoine était vaincu, certes, mais de ces vaincus avec qui un empereur même victorieux ne dédaigne pas de traiter. Tel qu'il était, tenant en mains le sceptre de la poésie et ayant le droit de parler au nom de la Gaule, il restait dans sa disgrâce une espèce de roi.

— Viens chez Majorien. C'est un grand homme, Je me fais fort, continuait l'irrésistible rhéteur, qu'il ne croira pas payer trop cher ton adhésion en te rétablissant plus haut encore, si c'est possible, qu'on ne te vit sous ton propre beau-père. Les morts sont morts, crois-moi. Mais l'Empire

belles années pour Sidoine. Il était né pour la vie de cour, étant d'un naturel à la fois cérémonieux et souple, fort adroit à s'insinuer, habile à tourner un compliment, prompt à démonter un adversaire, et si beau parleur, un peu sonore, un peu diffus, un peu vain sans doute, mais tenant de sa naissance et de ses talents ces airs assurés et ces grandes allures familières qui en imposent toujours. Malheureusement, il vécut à une époque peu propice à son génie, et souvent les événements, tranchants comme la hache, durent l'interrompre, imprévoyant, au beau milieu de ses périodes.

Soit que Majorien fût plus populaire dans l'armée, soit que Ricimer le redoutât moins qu'Avitus, il lui accorda de régner trois ans, après quoi le patrice fit un signe, et, comme tous ses prédécesseurs, l'empereur tomba égorgé.

Pour la seconde fois Sidoine redescendit, sans y rien comprendre, dans la vie privée. Dans l'intervalle, de très graves événements s'étaient accomplis : Lyon, sa ville natale, était tombée au pouvoir des Burgondes. Une autre nouvelle dut le remplir de pressentiments bien douloureux : Théodoric, l'ami de sa famille et le sien, venait d'être assassiné par son frère, Euric, dont il n'était pas, si superficiel qu'il fût, sans avoir soupçonné le sombre génie et les sournoises am-

ment faux et conventionnel. Spacieuse avec ses vastes salles de bain et son gynécée, la villa réunissait pour le plaisir des yeux, ramassé dans un paysage à la mesure du regard, à peu près tout ce que les livres des poètes bucoliques, pouvaient faire rêver de nature à de beaux patriciens, délicats et fatigués. Le soleil se couchait tout auprès, sur une grosse montagne gazonnée, que l'œil pouvait s'amuser à gravir, sauf à descendre ensuite les pentes plus molles de deux collines, qui s'en détachaient pour venir mourir, sous bois, au pied de la maison, dont un lac réfléchissait la blancheur immobile. Aux chapiteaux des colonnes et sous les corniches, les hirondelles étaient invitées à suspendre leur nid; des cygnes au col fin erraient sur les eaux tièdes jusqu'au clair de lune ; le jour bruissait de cigales, sur les arbustes secs auxquels elles donnaient un cri vivant. Le côté Varron et Columelle voulait qu'il y eût aussi des oies et des coqs. Ils y étaient, faisant leur partie rauque à ce concert. Ajoutez, pour le charme des nuits, les lointaines flûtes des bergers virgiliens, qui soupirent et que les brises apportent avec des bruits perdus de sonnettes et de longs beuglements.

Dans ce calme séjour, on dort, on boit, on mange, on cause, on va au bain, on canote, on pêche, on joue à la paume et aux dés. Tous ces

il voit le Lambro, l'Adda, l'Adige, le Mincio. A chacun de ces affluents du Pô, il accole l'épithète de rigueur, un mot pour les collines boisées entre lesquelles glisse le fleuve au chant des oiseaux. Il ne voit guère que lui-même, mais, par convenance professionnelle, il ne laisse pas que de décrire un peu. Enfin le fleuve se divise en deux branches, dont l'une entre dans Ravenne.

Voici donc cette Ravenne, où a fui la majesté de l'Empire. C'est une capitale dans un marais; on y est dévoré par les cousins, assailli par les grenouilles. « Là, dans un renversement de toutes les lois naturelles, les murs croulent, les eaux ne bougent pas; les tours voguent, les vaisseaux sont immobiles; les malades se promènent, les médecins gardent le lit; les bains sont gelés, les maisons brûlantes; les vivants ont soif, les morts nagent; les voleurs veillent, la police dort; les clercs font l'usure, les Syriens chantent des psaumes; les négociants guerroient, les soldats négocient; les vieillards jouent à la paume, les jeunes gens aux dés; les eunuques portent les armes, et les alliés cultivent les lettres. »

Sous l'exagération plaisante de ce badinage à la Voiture, on sent le dégoût réel de l'Occidental pour la pourriture asiatique, apportée là par Byzance. Et justement, le caprice de Ricimer

sa tournée de visites. Il trouve là-bas un ami, Paulus, ancien préfet du prétoire, qui le renseigne sur la marche à suivre et les gens à voir. Deux hommes détiennent en ce moment l'influence : Gennadius Avienus et Cœcina Basilius. Tous deux sont également courus, mais Avienus fait bon sourire à tout venant, promet tout ce qu'on veut, et ne s'occupe de personne que de ses frères, de ses fils et de ses neveux. Basilius, au contraire, qui est bien moins démonstratif, est un protecteur autrement sérieux.

— Tâchez de vous gagner Basilius ! dit l'ancien préfet à Sidoine.

Il se fit présenter à tous les deux. Même chez quelqu'un qui ne sert pas, il est bon d'aller, ne fût-ce que pour y être vu. Sidoine fut vite dans le ton ; il émerveilla Basilius. L'indulgent patricien, intéressé, lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Mon cher Sollius, si vous voulez m'en croire, il se présente pour vous une occasion unique de vous produire. L'empereur va recevoir le consulat ; réveillez votre muse et nous tournez un beau panégyrique. Je prends sur moi de le faire agréer.

Sidoine se mit à l'ouvrage. En quelques jours, en quelques heures peut-être, les cinq ou six cents hexamètres furent abattus, à grands renforts de mythologie, d'histoire et de rhétorique.

des affaires et les cruels lendemains que le destin, autre Denys, suspend à un fil ironique comme une large épée sur la tête de tous les Damoclès.

Cette expérience le corrigea. Il n'attendit pas même, cette fois, la chute d'Anthémius, pour déposer le lourd manteau de pourpre, objet jusque-là de ses convoitises. Son âme de rhéteur frivole et de bel esprit un peu provincial s'emplit par degrés de pensées plus graves. Le sentiment religieux y monta, remplaçant la fantasmagorie classique d'une Rome de convention, à l'état de décor maintenant suranné. Et instruit par les réalités du pouvoir, il commença à compter les jours que la patrie avait encore à vivre.

Jusque-là, ce que nous avons vu de la vie de Sidoine n'est que le roman de ce que nous appellerions aujourd'hui un *arriviste* au v[e] siècle. Et c'est par là qu'il a été intéressant, car il éclaire singulièrement l'état d'âme des jeunes ambitieux de ces temps reculés. On voit que l'art de se pousser aux honneurs n'a pas fort progressé depuis. D'un autre côté, la suite des déceptions de Sidoine nous a fait toucher aux causes multiples qui condamnèrent alors à l'impuissance toute espèce d'efforts aussi bien des peuples que des individus. Ainsi les aventures de cet homme se confondent avec les éléments de la plus grande

plus triste, c'est qu'ils furent accusés par d'autres Gallo-Romains, ralliés, qui exerçaient en secret le métier de délateurs. Comment ne fallait-il pas désespérer d'un peuple si dégradé que la trahison y était devenue une industrie, pis qu'une industrie, un besoin morbide ?

A peine fut-il venu à bout de cette dangereuse affaire par ses influences, qu'il put voir, dans cette même ville, d'autres choses propres à éveiller ses réflexions. Lui-même ne pouvait se dissimuler qu'il était atteint, dans son âme, de la maladie des décadences. Déjà, à Rome, il s'était entremis pour arracher au supplice un traître qui était son ami. A Lyon, des considérations mondaines le poussèrent, plus d'une fois, à employer son talent de poète à des usages que le patriote en lui devait réprouver. Evodius lui demanda de composer des vers pour graver autour d'une coupe destinée à Ragnahilde, épouse d'Euric, roi des Goths. Sans rechercher si ce présent ne cachait pas quelque intrigue suspecte, il composa le petit poème, en l'accompagnant seulement de souhaits d'une ironie un peu triste, et en priant Evodius de ne pas révéler le nom de l'auteur.

De même, nous le voyons si bien habitué aux Barbares, qu'il en arrive à noter, comme un événement mondain, le mariage à Lyon d'un

reolus et Apollinaire. Tous deux avaient été aussi, autrefois, des hommes publics : le premier même avait contribué puissamment à la défaite d'Attila. Mais découragés, ils avaient pris le parti de ne plus vivre que pour eux-mêmes et pour l'amitié. Leurs maisons de campagne, assez voisines pour qu'on pût aller de l'une à l'autre plusieurs fois le jour, à pied, sans fatigue, étaient bâties sur des collines de vignes et d'oliviers, ainsi que l'antique Nysa et l'antique Aracynthe. Leur rencontre avec Sidoine vaincu dut être d'une tendre beauté. Dans l'écroulement progressif de toutes choses, l'entrée du grand homme sous leurs toits fraternels leur apparut, sans doute, d'une signification grandiose et bien émouvante. Le temps que Sidoine passa près d'eux fut le dernier qu'il donna à cet épicurisme supérieur, où les joies les plus délicates de l'amitié s'avivent d'être goûtées parmi la splendeur des choses, sous le tamis à la fois fragile et incorruptible qu'y ont jeté les poètes. Ce fut comme l'adieu du rhéteur à lui-même. Il sortit de là pour être un autre homme, l'homme des temps nouveaux. Les indolents amis restèrent pour finir, sans doute, anonymes, avec la civilisation qui allait disparaître.

Depuis quelque temps, Sidoine semblait avoir compris que, dans la désagrégation irrémédiable

morales qu'ils contractent, de leurs fausses idées, de leur égoïsme et de leur hypocrisie : ceux qui marchent selon les lois de leur histoire foisonnent de génie.

Quoi qu'il en soit, Sidoine, qui était un noble cœur et une belle intelligence déviés vers de puériles préoccupations, commençait à s'intéresser aux choses de l'Eglise, et, quoique laïque, on le vit apporter plus d'une fois au clergé l'appui de sa grande influence. Mais il était bien éloigné de désirer des fonctions dont il se jugeait sincèrement indigne, lorsque, tout à coup, le siège de Clermont étant venu à vaquer, il apprit qu'il en était élu évêque. Une immense acclamation partit de tous les points de la Gaule, à cette nouvelle qui prenait Sidoine au dépourvu et le laissait consterné. Le vieux Loup, de Troyes, gronda, du fond de sa retraite, son salut de vétéran de la sainteté à son jeune et glorieux frère. La joie de l'Eglise fut grande : le gendre d'un empereur, l'ancien préfet de Rome, le premier poète et le plus célèbre écrivain du temps, le chef incontesté de l'aristocratie gallo-romaine, entrait dans ses rangs et lui apportait le prestige de son universelle réputation.

Il ne trompa pas l'attente qu'on avait faite de lui. Dès le premier jour, l'ancien rhéteur comprit ses devoirs en grand évêque, c'est-à-dire avec

jeter sur l'Auvergne, enjeu de la lutte et dernier obstacle à leur domination. Le siège de Clermont devenait imminent; déjà les avenues en étaient gardées par les troupes d'Euric.

Sidoine, qui n'espérait rien de Ravenne et qui voyait dans sa ville épiscopale le boulevard de la liberté et de l'Empire, résolut, à lui seul, de tenter de sauver la patrie. Ayant mandé en hâte son beau-frère Ecdicius, ensemble ils firent le tour des remparts. Le résultat de leur inspection fut peu encourageant. Clermont avait déjà subi plusieurs attaques réglées, et maintenant que l'assaut définitif approchait, les malheureux Arvernes contemplaient avec une tristesse désolée leurs murailles encore noircies par la flamme, leurs palissades pourries, leurs pauvres retranchements usés par la poitrine des sentinelles. L'évêque comprit qu'ils avaient besoin, pour réaliser l'effort nécessaire, de quelque chose qui les persuadât qu'ils avaient avec eux des auxiliaires surnaturels.

Les ayant donc rassemblés, il leur parla ainsi :

— Mes frères, ce que je vais vous conter est récent et fort connu. Vienne, où réside le saint évêque Mamert, il n'y a pas très longtemps, devint presque déserte, à la suite d'effrayants prodiges. Tantôt les remparts en étaient secoués

Après ce préambule, Sidoine annonça à son peuple son projet d'instituer à Clermont les cérémonies des Rogations. L'évêque Mamert et les Viennois lui avaient promis de s'unir aux intentions des Arvernes et d'assister leur misère d'une intercession qui avait été si puissante.

Ainsi, par un joli et triste printemps, enfants et vieillards, hommes et femmes s'assemblèrent, frileux à l'aube, et firent, en chantant des cantiques et des litanies, le tour des murs de Clermont, respirant le fort parfum matinal des aubépines, contemplant leurs seigles, qu'ils ne devaient pas récolter cette fois, étonnés de la jeunesse éternelle de l'année parmi le vieillissement universel des choses de l'âme, en cette procession demi-triomphale des Rameaux, avant le Calvaire, où allait monter tout un peuple. Pauvres pères antiques, aujourd'hui poussière éparse sous le soc de nos laboureurs, et qui preniez ainsi, à l'avant des siècles, la tête du cortège où toutes les générations de la patrie, une à une, allaient se lever pour vous suivre, votre deuil ne savait pas qu'il était gros du destin de la France!

Après ce grand appel au ciel, les braves gens de Clermont s'enfermèrent pour mourir, avec l'espoir cependant que Dieu enverrait quelque archange à leur secours. Il leur délégua Judas

désordre, se jetait de nouveau sur eux. Harcelés, affolés, les malheureux vidaient dans les chaumières qu'ils pouvaient rencontrer, leur funèbre fardeau et y mettaient le feu.

Chaque jour, c'étaient dans la plaine, des charges homériques. A le voir ainsi presque partout à la fois, au milieu des cris des blessés, et dans un cercle de flammes, les Goths le considéraient comme un personnage surnaturel et fuyaient au seul bruit de son nom. La panique qu'il déterminait accroissait son audace. On le vit une fois, comme par bravade, partir, ventre à terre, avec dix-huit cavaliers seulement, faire un carnage de l'ennemi et rentrer paisiblement une heure après dans la ville.

La foule des assiégés l'accueillit, ce jour-là, dans un délire d'enthousiasme. On l'étouffait de baisers. Chacun s'empressait, qui à défaire la bride de son cheval, rouge de sang mêlé à l'écume ; qui à décrocher la selle ; les uns déliaient ses jambières, d'autres détachaient sa jugulaire. On comptait les brèches de son épée, les trous de sa cuirasse. Immobile et sanglant, il restait debout, captif de l'amour de son peuple.

Pendant ce temps, Sidoine lançait des courriers dans toutes les directions, soit pour appeler du secours, soit pour négocier la paix. Les évêques formaient alors entre eux une société

tout le long que fondrières, rivières gelées, collines et montagnes dures à gravir et glissantes, sans compter l'effroyable solitude que la stérilité des lieux et la guerre avaient faite. Rien ne le rebuta. Sidoine le promena à travers les ruines émouvantes de la ville. Une foule, mêlée de gens de tout rang, de tout sexe et de tout âge, se pressait autour de lui, car la souffrance avait donné à tous le même cœur besogneux. Le bon prêtre avait des mots caressants, et les regardant individuellement tour à tour de ses beaux yeux paternels, il donnait à chacun le sentiment qu'il avait été visité par un ange consolateur. Quand il rencontrait des maisons détruites, il tirait de sa mémoire et de son cœur de mystérieux versets de l'Ecriture, prometteurs de moissons et de vendanges pour tous ceux qui n'auraient pas désespéré. Et derrière lui, chacun, rempli d'une nouvelle foi, retournait relever sa maison.

Les Goths, jugeant la ville décidément inexpugnable, avaient fini par abandonner le siège. Et Clermont commençait à respirer et à se relever, comptant sur la paix prochaine, qu'on négociait et dont on attendait impatiemment les messagers. Ils vinrent, hélas ! mais porteurs d'affreuses nouvelles. Ils disaient, ces messagers, au nom de l'Empire et des évêques négociateurs, qu'il n'y avait plus d'espérance et qu'il

« Vous vous préoccupez bien de l'intérêt commun, vous autres ! Quand vous vous réunissez, vous songez bien plus à vos fortunes particulières qu'aux malheurs publics. Jusqu'à quand pensez-vous que va durer votre prestige ? Pour rester les plus grands, il faudrait que vous ayez des inférieurs, mais du train dont vous allez, vous n'en aurez bientôt plus.

« C'est pourquoi, pendant que la chose est en votre pouvoir, rompez cette honteuse paix. Et nous, s'il nous faut encore subir un siège, encore combattre, encore avoir faim, nous acceptons ce sort avec joie. Mais si nous sommes livrés, nous, que la force n'a pu réduire, sachez que jamais la lâcheté n'aura inventé d'expédient plus barbare.

« Pardonnez ces dures vérités à des malheureux que le chagrin accable. Pour tout autre pays, un tel abandon n'amènerait que la servitude ; pour l'Auvergne, c'est la destruction. Que si ce qui a été accompli est sans remède, pourvoyez au moins à la vie de ceux dont la liberté va périr. Préparez des terres pour les exilés, des rançons pour les captifs, des secours de route pour ceux qui vont partir. Si nos murs sont ouverts aux ennemis ne nous fermez pas les vôtres. »

Il était trop tard. Les Goths prirent possession

Sidoine lui-même fut arrêté peu après et jeté dans la prison de Livia, près de Carcassonne ; il y passa deux ans de dure captivité ; le jour et la nuit, ses travaux ou son sommeil y étaient interrompus par le bruit que faisaient deux vieilles Wisigothes ivrognesses et querelleuses, les plus dégoûtantes qu'on pût voir. Il y aurait été tué, comme tant d'autres, sans la protection adroite et puissante de son ancien condisciple Léon, dont les hautes capacités politiques et les grands talents d'administrateur étaient trop précieux à Euric, qui en avait fait son premier ministre, pour que le souverain goth songeât à le mécontenter. Sidoine fut même tiré de sa prison et amené à Bordeaux sous couleur d'y présenter sa justification. Mais Euric se souciait peu de l'entendre, encore moins de le renvoyer en son diocèse. Il le gardait donc à Bordeaux étroitement surveillé, quoique jouissant d'une apparente liberté. Le pauvre évêque, dont la comparution était sans cesse ajournée, se consumait dans l'ennui et l'impuissance d'un exil qu'il pressentait ne pas devoir finir.

« Tu me demandes des vers, écrivait-il de là-bas à Lampride. Le chagrin ne me permet pas d'en écrire de joyeux, quand mon âme est si triste. Ne compare donc pas, tu serais injuste, mes poèmes aux tiens. Tu es heureux, je suis dans la

nous vivons en cette allégorique Egypte, que Pharaon marche avec le diadème et l'Israélite avec son panier. C'est pour le plus grand bien de l'homme intérieur, j'en ai la certitude, que, dans l'aire de ce monde, l'homme extérieur soit broyé sous tous les fléaux. »

Le poème à l'éloge d'Euric valut à Sidoine de retourner en Auvergne, mais il y fut privé de toute indépendance. Ses amis le pressaient, pour l'occuper et le distraire, d'écrire l'histoire de son temps. Il commença celle de l'invasion d'Attila, mais il n'eut pas le courage d'aller jusqu'au bout, et il jeta le manuscrit au feu.

Les occupations d'une piété mélancolique attirèrent seules ses dernières pensées. Même lorsqu'il ne la nomme pas, on sent que sa tristesse fait encore allusion à la patrie morte. Quelque chose de l'accent de Chateaubriand y résonne.

Elaphius lui avait écrit pour l'inviter à assister à la dédicace d'une basilique qu'il venait d'ériger. Sidoine le félicite d'avoir entrepris la construction d'une église, en un temps où d'autres oseraient à peine réparer les anciennes. Il ajoute : « Quoique l'automne finissant fasse les jours plus courts, et qu'aux oreilles inquiètes des voyageurs, le long de la forêt, bruissent et crépitent, doucement sonores, les feuilles qui pleuvent tout alentour, et quoique le château où vous m'invitez

des lévites, nos compagnons, nous cessions d'être terrestres, nous à qui manque la terre, et qu'il nous soit donné de devenir étrangers à nos fautes, comme nous le sommes devenus aux biens de ce siècle. »

*
* *

Le chagrin abrégea les jours de Sidoine Apollinaire. Il lui manqua de vivre quelques courtes années pour assister au baptême du royaume de de France. Cette gloire de deviner Clovis, de l'appeler de ses forêts, de balayer l'arianisme dans le flot d'une invasion catholique, était réservée à son ami, l'évêque de Reims, Remi, dont ce fut le coup de génie.

Toutefois, une pareille idée n'a pu éclore subitement ; elle était latente et encore brumeuse dans le cerveau et dans le cœur de tous les grands évêques contemporains, et il convient de penser que Sidoine l'agitait, obscure, en lui-même. En tout cas, l'âme de l'évêque de Clermont, romaine, catholique et toute frissonnante de sentiments d'une mélancolie neuve, était déjà, au v[e] siècle, une âme française, si française qu'elle eut par avance quelques-uns de nos défauts, et par exemple, le goût de l'amplification à vide, du précieux, du contourné, du bizarre, que devaient reproduire

QUATRIÈME RÉCIT

LA FAMILLE DE SIDOINE APOLLINAIRE ET SAINT AVIT

Pour M. Edmond Biré

I

Fin de l'histoire d'Ecdicius Avitus.

Après la chute de Clermont, Ecdicius s'était réfugié chez les Burgondes, à Vienne. C'était un peu le pays de son beau-frère ; peut-être y avait-il étudié lui-même avec les deux Mamert ; peut-être sa femme, Audentia, était-elle de Vienne, et tenait-il de son mariage les grandes richesses qu'il semble y avoir possédées. En tous cas, il y reparut comme un simple absent, que les événements ramènent, et il s'y mêla tout de suite à la vie publique, c'est-à-dire à la vie religieuse et municipale, la seule où pût s'exercer l'activité des esprits, après la conquête.

On ignora autour de lui ou on fit semblant

gouvernement, qui était assez doux, en somme. On ne se souvenait presque plus, dans le peuple, d'avoir été purement Romains. Les rois Burgondes avaient tenté, quelques années auparavant, d'imposer leur suprématie à la Gaule, mais ils y avaient échoué; les Goths étaient restés les plus forts. Leur défaite les rendit sages; à défaut de cette suprématie militaire, ils conquéraient peu à peu l'ascendant moral. Les bannis du reste de la Gaule trouvaient chez eux un refuge ; les catholiques y gardaient la liberté de leur culte, les évêques non seulement n'y étaient pas persécutés, ils y étaient écoutés. Cette politique était pour le moment doublement habile ; elle assurait la tranquillité à l'intérieur; à l'extérieur, elle créait, parmi les populations traquées dans leurs croyances, un parti favorable à la domination burgonde.

Quoi qu'il en soit, dans le premier moment, Ecdicius, découragé, ne pensa qu'à son âme. A la naissance de son quatrième enfant, Fuscine, il fit vœu de continence ; il était déjà à demi-moine. Une famine terrible étant survenue en Bourgogne, il nourrit à lui seul plus de quatre mille pauvres. Tant de puissance dans la charité frappa le peuple comme un prodige. Une légende se forma autour de lui ; on se transmit son nom dans les chants populaires; on parla

treprise ; les peuples peuvent oublier le soin de leur indépendance, mais quand une aristocratie d'esprits a des intérêts simples et irréductibles, tôt ou tard elle triomphe.

Le programme des évêques tenait uniquement en ceci : convertir les Barbares au catholicisme ou secouer leur domination, en d'autres termes, les assimiler aux populations latines ou les éliminer.

Convertir des ariens était une tâche longue et rebutante. Les arguments qui réussissaient avec les payens étaient des arguments de simple raison ; on leur démontrait l'absurdité de leurs croyances, dont il était aisé de les faire rougir. Mais les ariens étaient presque de purs déistes ; il ne s'agissait plus avec eux d'en appeler à une incrédulité toujours flatteuse pour l'esprit ; il fallait les amener à confesser la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire charger leur foi d'un lourd et troublant article.

Seules, des âmes tendres et mystiques, seules des intelligences infiniment délicates et artistiques étaient capables d'être touchées par une doctrine toute d'harmonie et de sagesse profonde.

Cette considération dut amener de bonne heure les évêques à penser aux Francs, cette dernière armée de la Barbarie, qui était restée païenne et qui campait dans les plaines de

Ecdicius n'eut qu'à continuer l'œuvre de son prédécesseur. Sous son épiscopat, la Bourgogne se trouva partagée entre les quatre fils de Gondioc. Ce système politique du partage était aussi avantageux que terrible. Il servait à maintenir aux Barbares leur énergie vierge. C'était en somme la constitution de la guerre civile, et un procédé de sélection, qui garantissait la supériorité du survivant. Celui-là l'emportait qui était le plus prompt, le plus profond, le plus astucieux. Il lui fallait le don d'autorité, la vigueur rapide, le regard sûr, l'esprit fécond en ressources, toutes les qualités en un mot qui font les grands meneurs de peuples.

Deux ans après leur commun avènement, Chilpéric et Godomar furent assiégés dans Vienne, pris et massacrés par leurs frères Gondebaud et Godegisèle. Ecdicius fit là son devoir d'évêque, c'est-à-dire qu'il se redressa, au milieu de ces visions de sang, avec l'autorité de son grand front pur et de ses yeux loyaux, devant lesquels le crime perdait contenance. Il arracha au vainqueur les filles du vaincu. Gondebaud n'osa pas toucher à ces enfants, sous la réprobation de ce beau regard sévère. Chrone et Clotilde étaient déjà catholiques. Elles n'avaient plus de pères que les évêques qui les avaient sauvées. Leurs âmes tragiques ne devaient pas oublier.

le bel ordre qui met au sommet les hommes de science, de paix et de méditation. Le dérangement des idées apparaît vite dans les faits.

D'autre part, Gondebaud eût bien voulu être adopté par les populations latines sur lesquelles il régnait. Sa sécurité en dépendait pour une grande part. Une invasion catholique, comme eût pu être celle des Francs, qu'il pressentait, eût emporté sa domination comme un torrent ferait d'une paille. Jamais il n'eût eu assez de troupes pour contenir à la fois des populations révoltées et faire face à l'envahisseur. Or, il savait bien que, tant qu'il resterait arien, il serait l'étranger pour des cœurs latins. Il n'eût donc pas mieux demandé que de prendre les devants et de se convertir, mais il n'osait pas. Il craignait d'être abandonné par ses Burgondes. Il tergiversa donc jusqu'à la fin, rusant avec les uns et les autres.

Pendant ce temps, Ecdicius put continuer en paix les travaux de son épiscopat; ils furent féconds mais les résultats n'en apparurent qu'après sa mort. Quoi qu'il en soit, c'est à lui que nous devons la conservation de Clotilde, sur laquelle il veilla, en vue de mystérieux desseins, dont on a le droit de supposer qu'il prévit l'accomplissement.

Ecdicius mourut en 490, laissant après lui

Tout ce que peut apprendre un écolier studieux, sous des maîtres brillants, Apollinaire l'avait complaisamment acquis; il était harnaché de science, de littérature et de philosophie à n'en pouvoir bouger. Ne sachant pas s'en servir, il agissait au hasard, et pour ne pas avoir l'air irrésolu, se résolvait sur-le-champ et au petit bonheur.

Ceux qui ne le connaissaient pas lui firent l'honneur de le prendre au sérieux, ce qui lui valut bien des embarras. Les Goths le soupçonnaient de conspirer, alors qu'il ne s'agitait, le pauvre homme, que pour qu'on le laissât tranquille. Afin de dissiper leurs préventions, il prit du service chez eux et multiplia les gages de sa fidélité. Il en donna même de compromettants et d'excessifs, par exemple, lorsqu'il suivit en Italie, avec une naïveté qui eût pu facilement s'appeler duperie, et dans une expédition dont on ne sut jamais bien si elle fut avouable, le duc Victorius, celui même qui avait mené les Goths à l'assaut de Clermont, contre son père et son oncle et qui, à moitié disgracié et suspect, alla finir ses jours dans une louche aventure. En ces sortes d'histoires, s'il y a quelque part un honnête homme, c'est presque toujours celui-là qui en fait les frais. Apollinaire fut pris, gardé en prison là-bas et ne rentra à Clermont qu'après

milieu des délices de l'éloquence paternelle, un ouvrage dont l'ennuyeuse présomption risque de lui donner la nausée. Au reste, présentez-lui la chose de votre mieux, et si cet excellent frère juge que cela est digne au moins d'être donné à lire à des enfants, obtenez qu'il me l'écrive. Que si, au contraire, ainsi que j'ai trop lieu de le craindre, il ne peut supporter, après la superbe abondance du fleuve paternel, la maigre et pauvre rosée de mon esprit, dites-lui qu'il se taise et que je saurai comprendre la leçon de son silence. »

Il s'agissait des cinq livres d'Avitus sur *Les Origines du monde*, poèmes d'une si grande distinction et d'une élégance si pure, très supérieurs, en tout cas, aux œuvres de Sidoine.

Apollinaire, dans la lettre qu'il lui écrivit pour le complimenter, lui parlait des ennuis qu'il venait d'avoir. Enfin, tout s'était arrangé; son innocence avait été reconnue; il était rentré en grâces auprès du roi Alaric et il espérait bien être plutôt monté en faveur.

Je pense qu'il s'illusionnait et que la seule faveur qu'on lui accorda fut de ne plus le prendre tant au sérieux. Heureux s'il eût compris. Que ne retourna-t-il modestement à ses livres? Mais, hélas ! lui-même était plein de son importance; il croyait ne pouvoir se dispenser de

la campagne terminée, Clovis laissa quelques officiers dans le pays pour régler, de concert avec les évêques, l'organisation de sa conquête. Il ne semble pas, du reste, que les Francs se soient beaucoup préoccupés jamais de questions administratives. Quand ils avaient besoin d'argent, ils envoyaient toucher des tributs, et c'était tout. Parfois des bandes pillardes partaient avec un capitaine sans mandat, saccager une contrée, qu'elle fût amie ou ennemie. C'était très simple et très primitif. Le reste du temps, les pays soumis se gouvernaient à peu près comme ils l'entendaient; ce qu'on pouvait appeler le code franc se réduisait à une échelle de tarifs d'amendes et de compensations, pour les crimes et délits commis par les soldats.

Quant aux populations, elles continuaient à être régies par ce qui restait des lois romaines et elles recouraient au roi, dans tous les cas qu'il était d'usage de faire résoudre par le pouvoir central. Les rois apprenaient d'elles leurs droits. Ils surent ainsi qu'ils en avaient sur la nomination des évêques et s'habituèrent vite à en user.

Dans ces conditions, Apollinaire eût pu vivre tranquille. Personne ne songeait à lui demander aucun compte. Mais il n'était pas dans son destin d'inquiet de jouir jamais du repos.

que son siège revenait de droit au fils de celui qui en avait porté si haut et si loin le renom. Malheureusement, il y avait un gros obstacle à leur projet : tout le monde était d'accord pour élire saint Quintien, cet évêque de Rodez, que les Goths avaient dépossédé et banni et qui, depuis ce temps-lá, ne vivait guère que des charités de l'Eglise de Clermont. On devait un tel dédommagement à cet homme victime d'une révolution dont tout le monde avait profité, excepté lui. Et l'on savait que cette élection serait agréable aux rois francs. Aussi Quintien fut-il tout d'abord nommé, d'une commune voix.

Placidine et Alcima allèrent le trouver pour qu'il cédât sa place à Apollinaire : « Pieux seigneur, lui dirent-elles, le titre d'évêque doit suffire à votre vieillesse; laissez-nous cet honneur; Apollinaire n'en aura que le nom ; c'est vous, en réalité, qui commanderez. — Et comment voulez-vous que je m'y oppose? reprit Quintien. Je n'ai ici aucun pouvoir. Je ne suis qu'un pauvre banni, qui reçoit sa nourriture de l'Eglise, et qui ne demande que le droit de prier en paix. »

Là-dessus, sans perdre de temps, les deux femmes dépêchent en toute hâte Apollinaire vers le roi Théodoric. Celui-ci qui ne sait rien ne fait pas de difficultés. Apollinaire sème l'argent sans

même par tout ce qu'il leur laisserait voir en lui de neuf et de déconcertant. Et comme son éducation avait dû lui donner l'aspect d'un doux, il était de ceux qui vont au crime en silence et qui le choisissent réfléchi et tel qu'on ne les voit surgir qu'au moment où se consomme leur œuvre. Inquiéter, arriver tout à coup où on ne l'attendait pas, être une énigme pour tous, voilà qui semble avoir été la vanité de cette âme trouble, stérile et orgueilleuse.

A la mort de Clovis, son fils Théodoric avait eu la ville de Clermont, dans son partage. Vers 530, ce Théodoric alla, avec son frère Clotaire, guerroyer en Thuringe, contre les oncles de celle qui devait être la reine Radegonde. Un moment, le bruit de sa mort se répandit. A cette nouvelle, Arcadius crut qu'il tenait une occasion de se faire une fortune politique et il envoya chez le roi Childebert pour lui offrir de lui livrer Clermont. Childebert accourut avec empressement et Arcadius l'introduisit en brisant les serrures d'une des portes de la ville.

Peu de jours après, on apprit que Théodoric était toujours vivant et s'avançait, en dévastant l'Auvergne, pour se venger de cette trahison. Arcadius laissa ses compatriotes s'arranger comme ils pourraient avec leur roi et se sauva à Bourges, dans les états de Childebert. Sa mère

Placidine et sa tante Alcima furent prises à Cahors, dépouillées de leurs biens et envoyées en exil. Là, elles purent méditer à loisir sur les fruits de cet esprit d'intrigues auquel leur complaisance avait souri et qu'elles avaient encouragé.

Arcadius transporta son industrie chez Childebert; il lui plaisait d'être au service de ces Barbares, dont la réflexion n'entravait jamais les actes, dont la cupidité s'hallucinait, transformant tout en proie. Sa première trahison envers son pays l'avait domestiqué; sa basse faiblesse trouvait à s'exalter au contact de ces puissances sauvages. Aussi la dernière fois que l'histoire nous montre le petit-fils de Sidoine Apollinaire, est-ce au nœud d'une de ces tragédies mérovingiennes, si pleines d'horreur que le sang en mouille encore les pages où nous les lisons.

Lorsque Childebert et Clotaire eurent comploté de tuer leurs neveux, les fils de leur frère Clodomir, ce fut Arcadius qu'ils envoyèrent, avec des ciseaux et une épée nue, à Clotilde, leur mère, pour s'informer si elle les préférait morts ou tondus, ce fut lui encore qui se hâtant de saisir et de prendre au mot, le cri qu'en sa fierté royale, la vieille dame avait poussé, courut le rapporter à ses maîtres, comme une licence de

meurtre. On connaît le touchant récit de Grégoire de Tours :

« Aussitôt Clotaire prenant le plus âgé des enfants par le bras, le jette par terre et le tue cruellement, en lui enfonçant un couteau dans l'aisselle. Aux cris de l'enfant, son frère se prosterne aux pieds de Childebert, et saisissant ses genoux, il lui disait avec des larmes : « Secours-« moi, mon excellent père, afin que je ne meure « pas comme mon frère ! » Alors Childebert, le visage couvert de pleurs dit : « Je te prie, mon « très doux frère, d'avoir la générosité de m'ac-« corder sa vie ; je te donnerai pour lui tout ce tu « voudras ; seulement qu'il ne meure pas. » Alors Clotaire, dit, plein de fureur : « Ou repousse le « loin de toi ou tu mourras certainement à sa « place, car c'est toi qui es l'instigateur de cette « affaire et voilà que tu es pressé de manquer de « foi ? » A ces mots, Childebert repoussa l'enfant et le jeta vers Clotaire, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté, comme il avait fait à son frère, et le tua. Ils firent périr les esclaves avec les gouverneurs. Après qu'ils furent morts, Clotaire étant monté à cheval, s'éloigna sans se troubler nullement du meurtre de ses neveux ; pour Childebert, il se retira dans les faubourgs de la ville. La reine fit placer les pauvres petits corps dans un cercueil, et les suivit

III

Saint Avit.

Alcimus Ecdicius Avitus avait environ quarante ans lorsqu'il succéda à son père Ecdicius, sur le siège épiscopal de Vienne. Il avait passé la plus grande part de sa jeunesse dans cette ville, et suivi les cours du rhéteur Sapaude. Soit que le professeur fût homme de goût, soit que les enseignements de la vie corrigeassent alors plus vite ceux de l'école, il semble qu'Avitus n'ait pas donné beaucoup dans le genre déclamatoire et prétentieux qui avait été celui de son oncle Sidoine. Au contraire son style simple indique qu'il dut surtout étudier les classiques et en particulier Virgile, dont il est un peu le clair de lune.

Il vécut quelque temps l'existence élégante et un peu oisive où l'invitaient son nom, sa fortune et ses goûts raffinés. Je crois même qu'il la continua, plusieurs années après que son père eût été promu à l'épiscopat ; du reste, comme il n'y avait rien que de décent dans ses actes, personne ne songea à l'incriminer. Cela se bornait à garder commerce avec le monde, à s'y montrer

charme. La nostalgie du ciel resta en lui et s'y fondit avec sa tristesse.

Avitus comprit mieux son père, dont il devint le collaborateur. Jeune, il put s'adonner sérieusement à l'étude de la théologie, de l'histoire ecclésiastique et des livres saints. Entre temps, il composait pour sa sœur un poème à l'éloge de la Virginité, où il ramassait les raisons qu'il y avait de renoncer à soi et au monde. Ce poème, dans lequel il rappelle les gloires pieuses de leur famille, fut peut-être sa première œuvre littéraire un peu longue. Il y essaya ses forces et la réussite qu'il y eut lui donna l'idée de tenter une entreprise plus haute, celle d'écrire un livre chrétien qu'on pût opposer aux Métamorphoses d'Ovide. Les origines du Monde, telles qu'elles sont contées dans la Bible, remuaient des matières d'un merveilleux grandiose, dont il était si plein, qu'il lui semblait qu'il n'aurait pas grande peine à en mouvoir les vastes images.

Et en effet, son style soulève sans trop d'efforts les poids de l'univers qui s'équilibrent d'eux-mêmes dans la phrase où il les jette. Il aborde avec aisance tous les sujets, baisse ou monte le ton à son gré et se tire de tout par des jeux de draperies.

Saint Avit fut donc presque un grand poète, le seul des poètes chrétiens qui ait abordé avec

ger de religion et il laissa abjurer son propre fils et héritier Sigismond. Lui-même en eût volontiers fait autant, mais il avait peur de l'influence du clergé arien et redoutait un soulèvement parmi ses troupes. Cependant, ses embarras allaient augmentant de jour en jour. Clovis le menaçait, Godegisèle, son propre frère, se préparait visiblement contre lui. Il risquait d'être lâché à la fois par les catholiques et par les ariens.

C'est pourquoi il favorisa la conférence de Lyon qui avait pour but la réunion des Eglises. Cette conférence commença le 2 septembre 501. Etienne, évêque de Lyon, avait choisi le prétexte des fêtes annuelles de saint Just, pour inviter plusieurs de ses confrères, entre autres, Avit, évêque de Vienne, Apollinaire, de Valence, Eonius d'Arles. Tous allèrent, en corps, saluer Gondebaud, à sa villa de Savigny. Avit fut chargé de prendre la parole en leur nom.

— « Pourquoi, dit Gondebaud, vos évêques n'empêchent-ils pas le roi des Francs de me faire la guerre et de se joindre à mes ennemis ? La religion défend de convoiter le bien d'autrui. Pourquoi, s'il est catholique, ne se conforme-t-il pas aux commandements de sa foi ? Si sa religion est la vraie, elle devrait le retenir de faire le mal. »

bler les esprits et à les exciter. Etienne dut, pour se faire ouvrir, invoquer l'ordre formel du roi. Le débat de la veille fut donc repris, mais plus tumultueux et plus confus encore. Enfin, pour le terminer, Avitus proposa hardiment d'en appeler à Dieu même et de lui demander un miracle. Les Ariens refusèrent l'épreuve, qu'ils qualifièrent de charlatanisme. On se sépara donc sans autres résultats que quelques conversions individuelles.

Du reste, la guerre appelait Gondebaud à d'autres soins. Clovis s'avançait vers Dijon. Gondebaud et Godegisèle le rencontrèrent sur la rivière de l'Ouche. Là, Godegisèle, qui avait tout machiné, passa avec son armée à l'ennemi. L'armée de Gondebaud fut écrasée et son chef n'eut que le temps de s'enfuir à Avignon, dont les Francs vinrent faire le siège. Le roi des Burgondes semblait perdu. Arédius se dévoua pour lui, passa dans le camp de Clovis en apparence pour trahir son maître, en réalité pour lui ménager un traité de paix. Clovis, sentant que l'affaire était mal engagée et qu'il n'avait travaillé que pour Godegisèle, se contenta de la promesse d'un tribut et se retira, remettant la conquête de la Bourgogne à un autre temps.

Remis de cette terrible alerte, Gondebaud rassembla de nouvelles troupes, à l'aide des-

dent, s'arrêta d'elle-même, au milieu de son expansion. Clovis mourut en 511 ; ses Etats furent partagés entre ses quatre fils. C'était plus de dix ans de paix gagnés par les Burgondes.

Gondebaud expira à son tour, en 516. Son fils Sigismond, qui lui succéda était catholique, depuis longtemps déjà. Il renouvela solennellement son abjuration, en prenant possession du trône, et nombre de Burgondes l'imitèrent. On voit combien devenait délicate la situation de l'évêque de Vienne, qui, n'ayant plus de motifs religieux de souhaiter l'éviction des maîtres du pays, était impuissant cependant à les défendre contre les conséquences d'événements qu'il avait lui-même préparés. Il avait converti Sigismond qui, par le baptême, était devenu son pupille et près de qui il avait contracté des devoirs. Et cependant, il avait sur la conscience d'avoir rendu à peu près inévitable l'invasion franque. Le reste de sa vie, il fut en proie à ce drame moral.

Il eut cependant l'amère consolation de voir Sigismond provoquer lui-même, par ses fautes, la vengeance de Dieu. Pris de ce vertige spécial, qui entraîne la chute des Etats, Sigismond se brouilla d'abord avec Avitus, à propos d'un mariage scandaleux contracté par un de ses officiers et il alla jusqu'à exiler l'évêque qui protes-

enfermé tout entier le grand Avitus, chasse de ton cœur ces tristes pensées. Car Celui que sa foi pleine, que la glorieuse élévation de son esprit, que sa piété, que sa large main libérale, que sa renommée immortalisent, celui-là n'a rien à partager avec la mort.

« Repasse sa vie : jeune, il méprise les faisceaux consulaires que lui valait l'antiquité de sa race ; il renonce aux plaisirs du monde. Il prend les insignes de l'épiscopat, et, au lieu d'en être enflé, grand, il s'abaisse, éminent, il descend aux soins médiocres. Il se fait avare, pour distribuer sans compter, il jeûne pour nourrir les pauvres ; il aime et effraie, il mêle une indulgence extrême à l'austérité ; il aide, il console, il raccommode, il unit.

« Il ne s'est pas élevé d'orateur ni de poète qui puissent lui être égalés : voilà ce que clament ses livres dispersés. Lui qui a vécu, il vit, il vivra à jamais. »

Donc, la tante et le neveu menaient en silence à Milan chétive et studieuse vie, lorsque éclata une terrible nouvelle : la nation des Ostrogoths s'était mise en route, toute entière, déménageant ses campements séculaires ; les charrues et les meules avaient été entassés sur des chars à bœufs et l'horrible armée hâtait ses bataillons velus et pleins de faim, traînant après elle la file des femmes et des petits. On avait choisi l'hiver pour aller plus vite et pour passer les fleuves. Des glaçons pendaient dans les broussailles des cheveux et des barbes ; les guenilles cassaient sur les corps ; on brûlait des forêts pour se chauffer et ces lueurs annonciatrices ruaient des fuites de villages sur l'Italie.

Pendant que chacun s'enquérait des mesures prises pour la défense, on apprit que les préfets dans les provinces faisaient prêter serment au nom de l'envahisseur, avant même qu'il ne fût arrivé. Les Cassiodore, les Festus Niger et presque tout le jeune patriciat romain étaient ralliés d'avance. Les stupeurs succédaient aux surprises.

En même temps que son nom, on entendait, dans une épouvante grandissante, l'histoire du meneur de ces hordes. Théodoric n'avait de barbare que sa suite. Il n'y avait pas longtemps que Constantinople l'admirait encore, cavalca-

sur leur générosité. Dans l'extrémité où il était, il paya d'audace. Il n'avait pas de quoi manger ; il demanda la main de Speciosa, la plus brillante héritière de Pavie.

La misère qui encanaille toujours un peu les visages de ceux qu'elle s'asservit n'avait fait que marquer la jeunesse d'Ennodius d'une grâce touchante et poser sur son front à la fois enfantin et sérieux la souffrance comme une parure. Il était aimable, il avait sans doute, sous la flexibilité forte d'une âme d'acier, ces attaches délicates, cette fine pâleur qui donnent un air de fragilité ; enfin il joignait à tous ces prestiges sa qualité un peu romanesque d'étranger. L'amour vint à lui, conduit par la douce pitié.

Il ne se demanda pas s'il aimait. Il se noyait. Ce mariage était une planche qu'il n'avait garde de lâcher, pour des subtilités sentimentales hors de saison. Du reste, l'aventure était assez belle qui le faisait passer du dénuement absolu au train d'un prince et elle comportait assez de motifs de joie, pour qu'on en pût imputer une part à la tendresse.

Ce bonheur, aux réalités trop substantielles, l'épaissit. Il fut mari honnête et bon enfant, d'un sentiment auquel il n'y avait rien à reprendre, sinon que les fleurs en étaient tombées et qu'il

ment, et s'il y eut une surprise, elle fut pour lui. Speciosa écouta ses raisons d'un visage tranquille et y acquiesça tout de suite, avec peut-être un empressement ironique, qui fut sa seule revanche. Elle se donna même le malin plaisir de l'exhorter en sa résolution, car le dessein d'Ennodius devenait plus lâche, à mesure qu'il y trouvait moins d'obstacles, et je crois bien que ce fut elle qui trancha tout, en partant avec ses sœurs pour un monastère de Pavie.

Ennodius en demeura tout interdit et douloureux. Puis il était dépité de voir finir si court un drame qu'il s'était complu à arranger en imagination, plus ample et plus tragique, et où il devait jouer un personnage si avantageux. Les rôles avaient été retournés et il restait seul sur le théâtre, avec les répliques qu'il n'avait pu placer, avec, dans le cœur, un sentiment comme un gros paquet qu'on n'avait pas voulu recevoir. Il n'arrivait pas à comprendre qu'on pût se résoudre ainsi sans phrases et ce hautain silence le mettait tout mal à l'aise. Obstinément, il se flatta qu'on lui écrirait, car à quoi bon être sublime si l'on n'en est pas payé au moins par des pages qui en témoignent? Bien au fond, il avait fait un autre rêve; il lui coûtait, en son égoïsme naïf, de perdre tout empire sur celle dont il avait été aimé et il aurait voulu simplement changer

Voilà les vérités qu'il eût coûté à Ennodius de lire et auxquelles il lui plaisait le moins de penser. Rien n'est pénible comme ces fausses positions sentimentales dont on ne sort presque jamais à son honneur. Le temps passait irrévocable. Le pauvre homme se décida à prendre la plume. Sa gêne à s'expliquer est visible ; le billet est tout ce qu'on peut imaginer de plus entortillé et de plus emphatiquement vide, et certes, dans toute sa carrière diplomatique, il n'a rien dû écrire qui lui ait donné plus de mal. Le voici, en sa laborieuse obscurité ;

« C'est ma peine qui cause mon silence. Tan-
« dis que mon cœur agitait de se venger, il souf-
« frait de voir se multiplier les griefs de notre
« affection. Qu'avais-je à faire que de me taire et
« de vous montrer que c'était à vous de ne plus
« me refuser vos lettres? De la sorte, le mépris
« que vous me témoignez, en me privant du vé-
« nérable commerce de votre conversation, vous
« eût frappée à votre tour. Vous direz peut-être
« que la vengeance était étrangère à votre esprit.
« Mais je repousse tous les reproches que vous
« pourriez m'adresser. Qui me jugerait coupable
« d'avoir suivi votre exemple, qui oserait me
« condamner, sachant que le premier tort est
« venu de vous ? Supportez donc que j'aie pré-
« variqué. En me précédant sur cette voie, ô

visite; si au contraire, l'ancien amour était bien mort, son empressement était d'autant moins justifié qu'il pouvait prêter à jaser.

Ce prétexte, il crut l'avoir trouvé, à propos d'un certain Erduic, noble ostrogoth, en résidence à Pavie, et avec lequel il avait affaire. Mais voilà qu'il rencontra en chemin son homme, qui le ramena à Milan. L'excuse était pauvre. Il l'allégua pourtant à Speciosa, après se l'être servie à lui-même. C'était une de ces mauvaises raisons qu'on se donne quand on redoute d'être mal reçu et que le cœur vous manque, au dernier moment. Ecrire est plus aisé que d'agir : on se rabat sur l'écriture. Celle d'Ennodius s'y employa en vain. Il n'obtint pas plus de réponse que les premières fois. Il comprit et n'insista plus.

Un de ses amis, Olybrius, grand avocat à Rome, lui écrivit quelque temps plus tard pour le prier d'être son intermédiaire près de Speciosa.

« Je voudrais, répondit Ennodius, que vous « sollicitiez de mon amitié tous les services, « mais pour la démarche que vous me demandez « près des pieuses dames, Speciosa et ses sœurs, « j'ai le regret de ne pouvoir la faire. Entre « elles et moi, il ne subsiste plus d'intimité ni « de liens, surtout depuis qu'elles vivent sépa-

tilien, on ne regardait plus que de leur côté; leurs harangues attiraient le beau monde, et leurs propos faisaient autorité sur le goût.

Ennodius ne s'occupa du professorat qu'en amateur. On le savait lettré éminent; c'était le parfait orateur d'académie, que le clergé ou les villes déléguaient pour prendre la parole dans les solennités. Il débuta à Pavie, en 496, en complimentant en prose et en vers saint Epiphane, à l'occasion du trentième anniversaire de son épiscopat.

Cela lui valut d'entrer presque aussitôt dans la diplomatie. Epiphane était alors en Italie l'ambassadeur par excellence, celui dont on eût pu retrouver le nom au bas de tous les traités signés depuis quarante ans. Toutes les révolutions avaient vu ses mains bénissantes et ses larmes. Une lumière surnaturelle brillait dans ses yeux creux, et sur sa face douloureuse sa bonté faisait peur.

En dernier lieu, Théodoric le chargea d'aller négocier en Gaule le rachat de six mille captifs que le roi Gondebaud, sous prétexte d'intervention dans la guerre des Goths et des Hérules, avait enlevés en Ligurie.

Ennodius accompagna son évêque en qualité de secrétaire de la légation. Ils passèrent les Alpes par Briançon, ce qui permit au jeune

et subtilité. Laurent, archevêque de Milan, tint à l'engager dans son clergé.

Ce fut alors que survint l'affaire du schisme. Cette affaire fut décisive pour la carrière d'Ennodius; il s'y lança avec toute la belle fougue de la jeunesse et de la foi. Sa cause, qui était la bonne, triompha. Il devint un personnage à la cour de Rome. Mais il nous faut raconter ici cette triste histoire qui aura le double avantage de nous initier aux passions du temps et d'en mettre en lumière les principales figures.

II

L'Affaire du pape Symmaque.

L'aventure conjugale d'Ennodius s'était déroulée parmi les péripéties d'une lutte effroyable et qui avait eu tout l'acharnement d'une guerre civile. Théodoric et Odoacre avaient joué le rôle de deux prétendants. Les Romains s'étaient partagés. Ce fut le parti des jeunes qui l'emporta avec Théodoric. Aussitôt on vit arriver aux affaires Cassiodore et Festus Niger, qui en avaient été les chefs les plus déterminés.

L'ambassadeur trouva la capitale de l'Orient en pleine fièvre eutychienne : toute la ville piochait la théologie et creusait avec fureur les textes des Conciles et de l'Ecriture. Il n'y avait plus d'autre affaire, dans l'Etat. On se battait, on exilait, on emprisonnait, on tuait. Zénon, en voulant s'en mêler, n'avait réussi avec son *Hénotique* qu'à allumer une troisième hérésie. Et voilà qu'Anastase qu'on pensait plus sage était encore plus fou. Il voulait que le pape signât l'*Hénotique.*

Là-dessus, Festus se présente au palais, pour exposer sa mission. On l'écoute à peine ; on l'interroge sur les *deux natures.* En bon Occidental, il répond qu'il n'a pas d'opinion sur la question. On lui explique alors ce que c'est que l'*Hénotique :* une formule de foi moyenne, un projet de transaction entre les partis, dont chacun cèdera quelque chose à son adversaire. Festus trouve cela parfaitement raisonnable. On lui demande s'il se chargerait de la faire signer au pape. Il dit qu'il ne voit pas la chose impossible. Le pape est son ami et il le sait personnellement bien disposé envers un empereur qui porte son nom. — « Eh bien ! ajoute-t-on, si vous prenez sur vous de réussir, nous vous accordons ce que vous sollicitez ! »

Festus, jugeant des questions religieuses avec

Il fallut en inventer. L'argent coula à flots pour cette besogne. On ramassa tout ce qu'il pouvait y avoir dans l'Eglise de prêtres tarés et de gens à tout faire, on écuma les faubourgs, on peupla les lieux publics de crieurs de fausses nouvelles, et la police, dûment frottée de théologie, reçut mission d'argumenter à force, en compagnie de quelques-uns de ces moines à gourdins, comme Byzance avait été jusque-là seule à en voir. C'est ainsi que Rome apprit que Laurent, archidiacre de Sainte-Praxède, était candidat à la papauté ; Symmaque n'en fut pas moins élu, mais, peu d'heures après, toute la canaille de Suburre, hurlant à l'indignité du pontife et à l'irrégularité de son élection, faisait le vide dans les rues et acclamait son concurrent.

La population honnête était indignée : l'Italie saignait des larmes de honte. Qu'allait-il rester de la malheureuse patrie, déjà vaincue et sous le sabot de l'étranger, si un de ses fils entreprenait de la déchirer dans ses croyances, qui étaient son ultime lien et qui seules maintenaient à l'Empire brisé une sorte de survie morale ?

Les évêques se réunirent en concile ; l'opinion était si dense et si impérieuse, la réprobation si universelle que l'antipape lui-même se soumit.

Mais rien ne s'obstine comme un grand orgueil

en trouva. Son archevêque consentit à en prêter, sur la promesse que fit Injuriosus de le lui rendre.

Malgré tout, la position du pape était intenable. Il demanda lui-même qu'on assemblât un synode pour le juger.

Ce fut alors qu'apparut à tous avec quelle maîtrise politique le roi Théodoric avait conduit ses affaires. Jusque-là il n'avait exercé sur Rome, où jamais du reste il n'avait osé se présenter, qu'un pouvoir nominatif et lointain. Il n'était que le roi de Ravenne et sa domination effective ne dépassait guère le nord de l'Italie. Et voilà que spontanément on l'appelait là-bas.

C'était la récompense de sa loyauté stricte envers les catholiques. Il avait oublié tous ses préjugés d'arien et il n'avait pas profité des embarras de l'Eglise pour la ruiner; au contraire, il avait montré aux évêques la bonne volonté la plus scrupuleuse et s'était mis tout de suite à leur disposition. Aussi l'invoquait-on maintenant comme arbitre.

Il est juste de dire que les conseils de Cassiodore n'avaient pas été étrangers à son attitude. En attendant, c'était un triomphe.

Lui-même régla minutieusement les détails de cette entrée, qui devait égaler en pompe celle des Césars.

pape Symmaque. Quand le tribunal qui devait le juger se fut réuni, aucun accusateur ne se présenta.

Il ne resta de tout cela qu'un peu de fumée impure, d'où se dégagea seulement lumineuse, l'aristocratique figure de Boèce.

III

Boèce et Cassiodore. — Boèce et Ennodius.

Anicius Manlius Severinus Boetius portait un des plus grands noms de l'antiquité; on le disait descendant du consul Manlius Torquatus. A douze ans, il était allé étudier à Athènes et il en était revenu, portant dans sa forte tête pensive, toute la somme du savoir humain. Jamais homme ne souleva de curiosité plus admirative, que ce jeune sénateur, au front monumental et qui ornait la vaste mélancolie de Rome de quelque chose d'aussi éternel que les môles de pierre de ses empereurs.

Boèce était revenu prendre sa place au sénat et ne montra d'abord aucun empressement à se produire. Il était trop certain de sa gloire pour la compromettre dans un faux début et un secret

achève de confondre ensemble ces deux compagnons de la vie. »

Pendant toute cette période, et jusqu'à son second mariage, Boèce se tint donc à l'écart, uniquement occupé de science. Traducteur d'Euclide, de Ptolémée, d'Aristote, il complétait cette encyclopédie par ses propres traités sur l'arithmétique et la musique, en attendant d'aborder la théologie. Il avait l'universalité de dons d'un Pascal et d'un Descartes, avec une situation officielle que ces deux grands hommes ne possédèrent pas. L'Etat lui confia la réforme des monnaies, le contrôle des poids et mesures. Après la bataille de Tolbiac, Théodoric, voulant envoyer à Clovis une ambassade de félicitations, chargea Boèce de trouver en Italie un joueur de cithares accompli en son art, pour en faire présent au roi des Francs. Gondebaud, roi des Burgondes, désirant avoir une de ces horloges hydrauliques dont on commençait à parler, notre savant en reçut la commande.

Et comme on n'avait pas affaire à un ingénieur ordinaire et qu'il fallait employer des formes, Cassiodore rédigea la lettre où il mit toute sa littérature de ministre bel esprit. En voici quelques fragments qui donneront une idée de ce qu'était l'écriture à la mode, en l'an 497.

« Le roi des Burgondes nous sollicite de lui

« en couleuvre siffle; des oiseaux de fer gazouil-
« lent; du silence des choses sortent les canti-
« lènes du bronze... Que dire de vos reproduc-
« tions du ciel? Celui-ci fait rouler un second
« soleil dans la sphère d'Archimède; celui-là
« fabrique, d'inspiration humaine, un nouveau
« Zodiaque. L'un nous montre, par un prestige
« de l'art, la lune réparant elle-même les défail-
« lances de ses phases et fait tourner une petite
« machine, lourde du Monde, avec son ciel por-
« tatif, un univers réduit, miniature du nôtre,
« et qui se conforme incompréhensiblement au
« mouvement de l'éther... »

Les lettres de Cassiodore sont de véritables articles de journaux, très soignés et très littéraires, sur toutes sortes de sujets, comme nous en lisons aujourd'hui et comme un autre homme d'Etat contemporain, M. Gabriel Hanotaux, se plaît à en écrire. N'est-ce pas qu'il est amusant et philosophique de pouvoir rapprocher ainsi, à la lueur furtive de l'histoire, le destin et les préoccupations d'hommes que séparent juste quatorze siècles?

Boèce épousa en secondes noces, Rusticienne, la fille de Symmaque. Ce mariage fit rentrer Boèce dans son parti naturel, qui était celui de la vieille aristocratie romaine conservatrice. Les Symmaque s'étaient toujours distingués par leur

« richesses vous fait à peu près négliger. Vous « seriez aimable de me la céder. C'est un bien « de famille; il est juste qu'il revienne à vos « parents. Dieu m'est témoin que si je peux « l'obtenir, sans qu'il vous en coûte trop, je « vous en serai infiniment obligé et je m'acquit- « terai par une obéissance de tous les instants. « Je souhaite que tout s'arrange à ce sujet, au « mieux de vos intérêts. Pour plus de sécurité, « je vous prie cependant de m'en expédier la « donation par contrat. »

Il ne semble pas que la proposition ait soulevé beaucoup d'enthousiasme chez Boèce; il fit la sourde oreille, pensant qu'Ennodius comprendrait. C'était mal connaître le cousin, qu'on ne décourageait pas si facilement, et qui pratiquait à merveille le : « *Frappez et l'on vous ouvrira* ».

« Voici déjà un tas de lettres que je vous « adresse au sujet de la maison, écrivit-il. S'il « vous est possible de me la donner, répondez- « moi; elle est bien vieille et en bien mauvais « état. En vous réitérant, Monseigneur, l'ex- « pression de mon obéissance, je vous prie « d'avoir égard à ma supplique, d'autant qu'il « ne vous en doit rien coûter. »

Rien coûter! c'était en parler à son aise. Il lui en coûtait fort au contraire. Le consul, harcelé,

« mandat de me rien accorder. Loin de moi « l'idée de me défier de votre grandeur ; ce serait « mal à moi de vous accuser d'avoir oublié votre « parole. Mais je vous prie d'en finir avec ces « obscurités. Mon seigneur, en m'acquittant de « mes devoirs de respect, je vous supplie de me « retourner avec la réponse, la sportule consu- « laire. »

Je crois que Boèce finit par s'exécuter et qu'Ennodius eut sa maison, mais ce dernier avait tant dépensé d'éloquence à la demander, qu'il ne lui en resta presque plus pour remercier. La lettre, où il dit sa reconnaissance, est courte, essoufflée et trahit l'ennui d'avoir encore à parler d'un si vieux sujet. On y sent de la désillusion aussi. En pareil cas Ennodius se disait qu'il eût été généreux avec plus de bonne grâce d'autant que la maison sollicitée devait être destinée à quelque bonne œuvre : école, salle de catéchisme ou hospice.

Mais ce savant ne voyait pas la nécessité de donner ; ses études ne l'y avaient pas préparé. Il savait être grand seigneur à l'occasion, mais trouvait choquant qu'on tendît la main et qu'on voulût forcer ses largesses. Boèce était aussi mal fait que possible pour vivre au milieu d'une société décadente. Son esprit sérieux et solitaire s'accommodait mal des capitulations morales

peuple contre les magiciens. Boèce mena l'enquête avec sa rigidité ordinaire, et il découvrit des coupables jusqu'au sein du Sénat. L'affaire devenait grave. Un autre aurait fait le silence. Il y avait risque pour le magistrat de s'attirer de puissantes inimitiés. Cette considération eût plutôt excité Boèce qu'elle ne l'eût retenu. Il alla jusqu'au bout. Une commission sénatoriale fut nommée, sous la présidence de Symmaque, assisté de Décius, de Volusien, de Cœlien, de Maximien, auxquels Théodoric adjoignit pour le représenter les comtes Arigerne et Argolic.

On arrêta les sénateurs Basile et Prétextat. Il ne s'agissait de rien moins que de la peine de mort. Mais deux jours après, quelqu'un les fit évader. On ne retrouva plus trace de Prétextat ; quelques mois plus tard, on découvrit Basile dans un couvent de Rome.

Le malheureux y avait été ramené par de singulières aventures. En sortant de prison, il s'était déguisé en moine et avait gagné les Abruzzes. Là-bas, il s'était présenté à l'évêque d'Amiterne comme une âme en quête de perfection. Le prélat sentit bien qu'il y avait quelque mystère dans la vie de cet homme, d'allure distinguée et sombre, mais tant de gens réfugiaient alors sous la bure leurs cœurs proscrits et leurs esprits tumultueux, qu'il n'en conçut aucune

Tout à coup, pendant une des absences de l'abbé, un monastère de femmes voisin fut mis tout sens dessus dessous. Une religieuse tomba en des convulsions épouvantables et se prit à crier qu'elle voulait voir le moine Basile et que lui seul était capable de la guérir. Elle fit tant de bruit qu'il fallut aller le chercher. Les moines trouvèrent la chose louche, et, avant d'arrêter aucune décision, envoyèrent consulter leur supérieur.

— « Il faut le chasser tout de suite, dit l'abbé. Quant à la religieuse, n'en soyez point en peine. Elle guérira toute seule. »

Expulsé d'Amiterne pour cette belle expérience de magnétisme, le pauvre fou pensa qu'il devait être oublié à Rome, et que c'était là, où on ne le cherchait pas, qu'il serait le mieux caché. Quelqu'un l'y reconnut ; le bruit en courut rapidement. Le peuple alla l'arracher de sa retraite, et de peur que le coupable n'échappât encore une fois, dressa lui-même le bûcher où le malheureux Basile fut brûlé sans désemparer.

Cette affaire créa à Boèce des inimitiés inexpiables. Il était guetté ; on laissa sa popularité s'user dans les honneurs dont il épuisa la série. Il eut ses deux fils consuls ensemble, ce qui peut-être ne s'était jamais vu. Tous les jours, la jalousie avait un peu plus où mordre sur lui.

côtés, Théodoric voyait venir l'orage. Il lui aurait fallu, pour résister, un Etat solide, pacifié, bien en mains. Au lieu de cela, on ne lui apportait que des nouvelles de discordes. Les catholiques, indignés de l'audace des Juifs, avaient mis le feu à la synagogue de Vérone. En apprenant cela, Théodoric entra en fureur; il exigea que les catholiques rebâtissent la synagogue à leurs frais. On sait si Israël excelle à crier à la persécution et s'il s'entend à réclamer. Un rabbin, Symmaque le Scholastique, se glissa à l'oreille du roi et souffla sur sa colère. Cassiodore perdit toute influence et tomba en disgrâce.

Là-dessus arriva le bruit que l'Empereur Justin avait promulgué des édits contre les Ariens. Théodoric jura que si l'Empereur ne les retirait pas, il y aurait en Italie de terribles représailles, et il voulut que ce fût le pape Jean, en personne, qui allât le faire savoir à Constantinople. Dans cette voie il était clair qu'il ne s'arrêterait plus. Et en effet, au retour de cette pénible ambassade, le pontife, qui naturellement n'avait rien obtenu, fut jeté dans les fers.

Cassiodore digracié, le pape en prison, Boèce et Symmaque, chefs du parti catholique et romain ne pouvaient tarder à être frappés. Il n'y manquait plus qu'un prétexte. Ce fut vite trouvé.

écrivit cette *Consolation de la Philosophie*, un des beaux livres qui aient été composés et qui portent le plus hautement témoignage de la noblesse humaine. Jamais, depuis le *Phédon*, et la fin de Socrate, problèmes plus sublimes ne furent agités avec plus de sérénité par un homme qui a la mort en soi.

Les vers y alternent avec la prose, comme dans les œuvres légères du XVII[e] siècle ou la *Psyché* de la Fontaine, ce qui donne à ce livre la grâce un peu fabuleuse du conte. La facilité molle d'Apulée et des romanciers philosophes de son école y règne, et la grandeur du sujet s'y voile et s'y assourdit de tentures littéraires dont les fleurs rappellent trop l'Orient. Ce n'est ni tout à fait grec, ni tout à fait latin, et cela ressemble à du Platon dans la mesure où notre *Télémaque* est de l'Homère.

Quoi qu'il en soit, le livre est grave, religieux, fortifiant, il est digne du peuple romain dont il est le testament philosophique, et s'il se ressent de la vieillesse du monde, pour qui il fut fait, il en illustre cependant les derniers jours d'une sorte de chef-d'œuvre.

Il y a plus. Le Moyen Age tout entier a pensé par cette tête coupée et, pendant des siècles, l'intelligence n'a guère eu d'autre luminaire. Les livres de Boèce furent alors le bréviaire des

SIXIÈME RÉCIT

FORTUNAT

Pour Mgr Bardel, évêque de Séez.

I

Avec Fortunatus, commence une lignée nouvelle de poètes. C'est moins le dernier des Latins de la décadence que le premier en date des jongleurs et des trouvères. Il inaugure leur vie errante de château en château, et, d'autre part, figure admirablement ce monde à deux corps, cette société chimérique et monstrueuse qui naquit à la fin du VIe siècle, du mélange de la barbarie germaine et de la sénile et gracieuse civilisation de Rome.

Certes, le bon Venance, dont nous entreprenons, après d'autres, de raconter les aventures, n'avait rien qui le destinât spécialement à jouer, par ses grands côtés, le personnage que nous lui prêtons. Ce n'était qu'un Italicule, un rejeton abâtardi d'une race prodigieuse, un de ces menus êtres adroits et subtils, qui n'ont gardé,

leurs remarques et de leurs commentaires aux œuvres qu'ils ont la prétention de faire connaître.

Fortunatus, qui ne se sentait de goût pour rien autre chose que pour l'étude, avait deux carrières ouvertes devant lui. Il pouvait entrer dans le clergé, où déjà l'évêque d'Aquilée avait essayé de l'attirer, ou bien rechercher le bénéfice d'une chaire dans l'enseignement. Mais ces professions positives qui réclamaient, l'une, le tracas de la persévérance, l'autre, le renoncement aux douceurs du siècle, ne contentaient qu'à demi son esprit de poète léger et paresseux. Son indécision se prolongea longtemps, et il n'en fût peut-être pas sorti, sans un mal d'yeux, dont la guérison miraculeuse fut la petite secousse qui le mit en mouvement pour la vie.

Saint Martin était alors le saint le plus populaire de tout l'Occident, et il avait sa chapelle dans la plupart des églises. Dans la basilique de Ravenne, un tableau le représentait; sous le tableau était creusée une petite niche, où luisait une lampe de verre en forme d'urne.

« C'est là, dit Fortunatus, que je courus un jour, en proie à de cruelles souffrances, désespéré de voir mes yeux se fermer à la lumière. A peine l'huile bénite les eut-elle touchés, que le brouillard de feu qui brûlait mon front se

rencontrait des fourriers, envoyés pour le retenir au passage. Inconnu la veille, il s'avançait dans une célébrité grandissante. Il semblait que toute la Grèce et Rome abolies remontassent avec le petit Italien svelte et complimenteur, et qu'il portât, dans son léger bagage, toute la monnaie de la civilisation antique.

Fortunatus connut ainsi des sensations intenses. Je ne parle pas de celles de la nature. Certes, il dut dormir plus d'une fois au bruit des cascades, sous les fantasmagories de la lune, dans les montagnes; il dut connaître les abrupts plaisirs des vents qui cinglent, et l'enivrement des froides lumières et des forts parfums au milieu desquels on monte. Mais, pour dire tout cela, il faut être un garçon mal élevé comme Rousseau, qui, ne sachant pas bien où est son âme, mêle tout et dit naïvement son plaisir. Pour l'aristocrate de lettres qu'est Fortunatus, cette nature-là est le royaume de l'horreur. Son plaisir s'arrête au corps; l'âme reste dans la tête avec tout l'accessoire des vieux décors, un petit ciel aimable et païen, délicieusement faux, et qui sert également pour tous les temps et tous les pays.

Au fond, il était modeste et de peu d'ambition. Je ne crois pas qu'il prétendît à la grande poésie, Il se disait qu'il en saurait toujours assez pour s'en tirer à son honneur et produire son petit

lisation morte. Ensemble, on se croyait encore un peu à Rome; on était heureux de se retrouver, quelques instants, aristocrates de l'intelligence, et de goûter des plaisirs savants où ne pouvaient s'associer, quelque désir qu'ils en eussent, les maîtres qu'on méprisait. Volontiers ils eussent accaparé le poète, qui avait l'air de se laisser faire, mais qui, en réalité, n'avait pas de parti et était homme à se montrer Romain avec les Romains, barbare avec les barbares.

Ce plébéien avait grandi sous la domination des Goths, dans un cadre d'institutions romaines et de noms romains, et le nom de barbare n'était guère pour lui qu'une réminiscence classique. Une descendante de roi qui avait commandé à des bandes au bord de la Caspienne ne lui apparaissait point si dénuée de noblesse. Il n'avait garde, pour un vain préjugé dont il était peu touché, de bouder des plaisirs qui venaient à lui. Il allait donc partout où on l'invitait, plein d'un égal enjouement et changeant d'âme comme il eût changé de costume. Chez les Gallo-Romains, il se montrait comme le prince des raffinés et le roi du sourire; chez les barbares, il allait jusqu'au rire, et, dans les concerts incongrus de l'ivresse, il tenait sa partie bellement et sans vergogne.

Ces gros Allemands l'aimaient pour sa sim-

à la lueur triomphale des incendies ou dans la détresse éperdue des fuites. Enfants, elles avaient porté à leurs bras nus des bracelets d'impératrices et dans leurs chevelures emmêlées les pierres des plus antiques trésors; elles avaient trait les juments dans des vases ciselés par d'amoureux génies, et, royales, dormi en des campements de bohémiens. Et maintenant, immobiles et parées, comme ces icônes de Byzance entrevues jadis aux jours de pillage, elles entendaient chanter en elles le regret des neiges et des landes.

Ce furent les premières visions où s'agrandit l'âme de Fortunatus qui ouvrit ainsi, sans presque y songer, et rien qu'en étant amoureux et curieux, à la poésie, des voies qui auraient pu la renouveler s'il avait été imité.

Toutefois, cette infiltration fut lente, et le poète n'opéra en lui-même que bien plus tard, au contact d'une femme incomparable, ce changement prodigieux. Longtemps encore il promena dans les cours et les évêchés son petit bagage de métaphores vieillottes et de fausses élégances.

II

Fortunatus arriva en Austrasie au moment des noces de Sigebert et de Brunehilde. Sigebert

mal fait au poète, qui, le soir venu, ne savait où il irait coucher.

Il envoya demander l'hospitalité à l'évêque Villicus, à qui il adressa ce distique :

La brebis court vous demander son pâturage, pasteur,
Vous êtes la nourriture des vôtres, faites-moi l'aumône
[d'un peu de pain.

Villicus l'accueillit avec l'abondance souriante d'un grand seigneur romain et d'un saint. Fortunatus, mis en verve, improvisa toute la soirée des vers à propos de tout, des plats qu'on apportait, des tentures et des meubles de la maison.

A chaque instant cependant, dans le désordre et le tohu-bohu des fêtes, il arrivait au poète, mal connu et sans suite, de désagréables mésaventures. Parfois la mélancolie de cette solitude le prenait à la gorge.

« J'erre, exilé de mon pays, écrivait-il, et plus triste que l'étranger qui fit naufrage dans les eaux d'Apollon. »

La cour avait décidé un voyage de plaisir sur la Moselle. Fortunatus avait reçu une invitation : il entendait bien n'y pas manquer. Il s'était procuré un bateau, qu'on lui avait aidé à pavoiser convenablement, et s'était même pourvu d'un petit équipage de mariniers, lorsqu'au moment de partir, un noir marmiton du roi

malle de Fortunatus ; plus vite encore, on l'en retire, car ce seul poids menace de faire tout enfoncer. Bon gré, mal gré, il faut rester à Nauriac. Alors l'excellent Papulus fait ce qui est en son pouvoir : il va chercher des vivres, et le poète mange pour se consoler.

Du reste, il fut plus heureux une autre fois. Il se promenait à cheval au bord de la Moselle, lorsque l'embarcation royale vint à passer. La reine le reconnut, et aimablement lui fit signe de venir. Aussitôt, sans se le faire redire, il laisse là son cheval, saute dans une barque, s'enfile assez maladroitement dans un défilé resserré, où il manque d'être brisé, et s'en tire à grand'peine, puis, paresseux, s'abandonne au fil de l'eau. Les rives sourient, toutes bordées de villas romaines. Trois rivières sont déjà venues s'engouffrer, écumeuses, dans la Moselle. Voici Trèves, la cité des Césars, colossale avec ses tours et ses remparts, montagne trapue dressée par les hommes dans un cirque de rochers doré de vignes. Des vendangeurs pendent à leurs parois avec des corbeilles. La cour fait halte pour visiter le vieux Sénat aux ruines altières. Mais le poète juge qu'il porte dans son âme bien d'autres ruines, et trouve plus pressé d'aller manger du raisin. Il rattrape le cortège en courant, avec des grappes dans la main. On repart

Quelle est donc la tare secrète ?... Le manque de foi au régime. Cette société ne croyait pas en elle. Le scepticisme politique de Rome décadente avait passé à ses violents héritiers. Les Gallo-Romains détestaient leurs vainqueurs, qu'ils étaient toujours prêts à trahir ; les leudes, insolents, mal disciplinés, n'étaient soumis qu'à la surface. Chacun considérait le présent comme un provisoire instable et ne songeait qu'à assurer sa fortune personnelle. C'était le règne universel de l'individualisme, c'était l'anarchie, sous un reste d'appareil monarchique. Même les bonnes volontés faussaient, en intervenant, le mécanisme auquel elles pensaient apporter aide. Fortunatus, dans les relations éparses qu'il nous a faites des incidents de son voyage, nous en fournit, sans y songer, un significatif exemple. A Trèves, il reçut l'hospitalité de l'évêque Nicetius. Voici la description enthousiaste qu'il nous donne du palais épiscopal :

« Au sommet d'une montagne escarpée qu'entourent la Moselle et le petit Rhône, et dominant un vaste panorama de vallées, Nicetius, l'homme apostolique, a érigé un bercail pour son troupeau. De trente tours il a ceint la colline et dressé son mystique atelier où était auparavant une forêt. Un palais brille à la pointe du rocher, et sur la montagne la sainte maison se dresse

de Rome, mais débridé tout à fait. L'aristocratie barbare avait gardé ses goûts nomades, et la contagion en avait gagné plus d'un Latin. Les chemins étaient pleins d'aventuriers qui se déplaçaient pour l'intrigue ou pour le plaisir. Chacun se donnait des missions à sa guise et embrouillait la politique générale de ses imaginations ou de ses fantaisies. Monde de fourbes, de charlatans, d'amoureux, d'imbéciles grandioses, de fous et de coquins, monde généreux et vindicatif, puéril et profond en perfidies, brusque, brutal et changeant.

Fortunatus put ainsi connaître, à côté de nobles esprits calmes comme le duc Lupus, des gens qui avaient eu des infortunes bien étranges. Il fut reçu à Metz, chez une pauvre reine déchue, la bonne Theudechilde, dont l'aventure un peu ridicule au fond était relevée par des péripéties quasi fabuleuses. Veuve d'un roi allemand, elle devait être épousée par son succeseur Raniger. Mais celui-ci avait oublié une promesse par lui faite à une princesse d'Angleterre. La petite Anglaise se souvenait. Elle arma une flotte, et, à la tête de quatre cents vaisseaux, partit reconquérir son infidèle qu'elle fit prisonnier et qu'elle ne relâcha que contre l'échange de l'anneau nuptial. N'est-ce pas une page de chanson de geste ?

La jeune reine le haïssait et déjà songeait à le perdre.

Fortunatus dîna plusieurs fois chez lui, mais sans éprouver pour lui la même sympathie que lui inspirèrent le duc Lupus, Sigismond, Jovinus et Dynamius. Ceux-là formaient un groupe de méridionaux lettrés que leurs fonctions retenaient la plupart en Provence. Ils n'étaient à Metz que de passage, à l'occasion des noces de leur souverain. Seul, Lupus résidait en Austrasie, où il remplissait un peu l'emploi de premier ministre.

Tous étaient plus ou moins poètes et faisaient des vers dans les loisirs de leurs charges. On allait aussi chez Bodegisèle, qui tenait table ouverte, et qu'on considérait un peu comme Romain depuis qu'il avait épousé Palatina, la fille de Gallus Magnus.

Le poète noua avec eux des liens d'amitié que ni les années ni les disgrâces ne devaient rompre. Il faut faire ici une place à part au duc Lupus, si intelligent, si loyal et si sûr. Lupus fut la tête de ceux trop rares qui comprirent le génie de Brunehilde et s'y dévouèrent sans arrière-pensée. Il lui en coûta, à un moment, la proscription. Chose triste à dire, ce fut un Gallo-Romain, l'évêque Egidius, qui s'acharna après lui, et qui, par ambition déçue et par turbulence

« Le temps s'écoule, vous le voyez, et vous ne rompez pas ce long silence. Je ne croyais pas, lorsque la Germanie nous fit connaître, que notre affection ferait un pas en arrière. Je pensais plutôt que le temps ne ferait qu'en agrandir le tissu. Hélas ! je vois que mes vœux courent dans le sens contraire : le temps s'allonge et l'amitié se raccourcit... Mon cœur est où vous êtes. Si le vent léger passe, il croit que des saluts peuvent venir avec le vent ; il entend, parmi le bruit, les pensées de son ami. »

III

Quand Fortunatus eut fini de connaître à peu près tout ce qu'il y avait de gens importants en Austrasie, il songea à prendre congé. Sigebert lui donna, pour le conduire, le comte Sigoald, excellent compagnon, dont il n'eut qu'à se louer.

Le poète avait pris goût à la compagnie des grands, des rois et des reines. Il savait que son nom commençait à retentir dans la Gaule franque ; il ne voulut pas laisser refroidir la fortune, tandis qu'elle lui était favorable, et décida de passer par Paris. En route, il fit une halte de plusieurs jours à Châlons, où le reçut l'évêque

La veuve de Childebert n'était plus que l'humble diocésaine et paroissienne de l'évêque Germain, en cette basilique, superbe pour le temps, que son royal mari avait fait construire et sous les dalles de laquelle il reposait, enseveli. La tête ascétique de saint Germain, le grand pasteur aux pieds nus, commençait à briller au loin avec un éclat de vitrail. Son humilité apparaissait comme mitrée de ce soleil de France qui se levait lentement, devant l'histoire.

C'était pourtant un homme de grande simplicité extérieure, à qui la sainteté tenait lieu d'ornements. Dès la petite pointe du jour, il était dans son église, où il attirait et retenait son peuple par la beauté des cérémonies religieuses. On y faisait beaucoup de musique. Il y avait là des chœurs d'enfants et de vieillards, des flûtistes, des harpistes, des cymbaliers, qu'accompagnaient les profondes ondulations de l'orgue.

Quant à l'église elle-même, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, voici ce qu'en a écrit le poète :

« La voûte splendide repose sur des colonnes de marbre. Toute la basilique cueille par les verrières de ses fenêtres les premiers rayons de l'aube, et la main de l'artiste y a emprisonné le jour. La vague lueur de l'aurore est prise en ses filets, et, de ses propres feux, sans soleil, le temple brille. »

le mettait au-dessùs d'un tourment si vulgaire. Il n'en guettait pas moins, sans doute, la succession d'Eufronius. Tours était un grand centre et le pèlerinage à Saint-Martin en faisait alors le cœur de la vieille Gaule. Il eût été là sur un théâtre digne de lui et propice à l'accomplissement de grandes et belles choses. Aussi ne cacha-t-il pas sa déconvenue et son humeur lorsqu'il apprit la nomination de Grégoire. Il l'appela l'Auvergnat et lui intenta un procès.

On ne peut pas dire cependant que Grégoire eût rien fait pour briguer ces hautes fonctions. Le hasard, ou plus exactement la Providence, avait voulu qu'il fût à Metz, pour arranger des affaires du diocèse de Clermont, lorsqu'une députation de citoyens de Tours vint demander un évêque à la reine Brunehilde. Il lui parut qu'elle n'en pourrait trouver de meilleur que le très pieux prêtre arverne, dont elle avait eu vite démêlé l'intelligence précise et le caractère solide.

Elle le proposa. Son nom seul parlait pour lui. Il était de vieille noblesse, et presque tous les saints évêques des derniers siècles lui étaient cousins, oncles ou ancêtres. Un peu étourdi d'abord, il avait essayé en vain de résister à l'honneur qu'on lui voulait faire. Les choses furent menées avec la rondeur et la rapidité de

des gens qui défilaient devant lui. Comme il n'aimait pas les barbares, peut-être pourrait-on l'accuser de les avoir un peu chargés, d'avoir accueilli sur eux avec trop de complaisance toutes les bonnes histoires qu'on lui contait.

Il avait la ténacité des doux ; il pardonnait, mais n'oubliait pas ; dans son âme sans fiel, la haine était remplacée par un joyeux et indulgent dédain. Toujours disposé aux accommodements, infiniment serviable pour tous, même pour ses pires ennemis, d'un bon sens dont rien ne dérangeait l'équilibre, très paternel, très simple, très accueillant, très compatissant, très prudent, il glissait à travers les pires vicissitudes, haussant les épaules et ayant l'air de dire : « Mon Dieu ! que d'embarras inutiles ces pauvres gens m'eussent épargné avec un esprit mieux tourné ! »

Félix et Grégoire, malgré des dissentiments passagers, ont également bien mérité de la patrie et de la religion, qui les a placés l'un et l'autre sur les autels. Tous deux firent briller les plus hautes et les plus humbles vertus. Mais de ce qu'ils furent des saints, il ne s'ensuit pas nécessairement que leur physionomie individuelle n'ait pas gardé, en chacun, son relief. La sainteté ne supprime pas les passions, elle les élève et les épure. La cité céleste se

mollement assise dans une tour d'argent, portée sur des roues. Mais, à ce moment, Fortunatus ne songeait qu'à la pompe et au pittoresque d'un spectacle, auquel il était bien aise d'assister. Comment l'écolier de Ravenne, admis par un coup de chance à la table des rois, aurait-il pu, en moins d'un an, démêler les passions d'âmes qui lui étaient si étrangères, et soupçonner le lacet qui étrangle en ces regards d'Allemands bonasses et démonstratifs ?

Radegonde n'avait guère que quarante ans, quand Fortunatus, ayant frappé à la porte de son monastère, fut reçu par elle, mais ses austérités l'avaient prématurément vieillie. De la brillante jeune reine d'autrefois, il ne restait plus qu'un noble et doux visage fané, où brillaient encore des yeux magnifiquement purs et pensifs.

Elle était accompagnée d'une jeune religieuse, en qui, comme en un vase aux formes parfaites, elle avait versé sa sagesse, au doigt de laquelle elle avait passé son anneau abbatial et sous l'obéissance de qui elle s'était rangée, car, à son front, trop longtemps meurtri par le diadème, le commandement pesait.

Fortunatus était venu là, méridional, la tête pleine d'histoires plaisantes et de mots à effet. Dès le seuil, il entra dans un monde de paix et

il parla avec beaucoup de tristesse de reprendre son bâton de voyageur. Mais il lui semblait qu'il ne savait plus bien ce qu'il ferait par le monde. Cette rencontre venait d'expatrier définitivement son cœur. L'Italie était bien loin; le moment était mal choisi du reste pour y retourner, car les Lombards y étaient entrés. Même en temps de paix, qu'y aurait-il fait? Et quel lendemain de rêve, après avoir connu les enivrements de la gloire, que de se perdre là-bas, obscur individu! Il n'aurait certainement pas le courage de quitter la Gaule pour toujours, et il resterait, sur son territoire rôdeur autour du cher monastère.

— Où voulez-vous aller? lui dit-on. Les routes sont peu sûres. Qu'avez-vous à faire de toujours errer? Restez avec nous.

O charme! Radegonde l'appelait: « Mon fils, » il répondait: « Ma Mère. » Agnès lui disait: « Mon frère, » et il répondait: « Ma Sœur. »

Il resta. Que ne peut, sur une nature de poète, l'influence de femmes vraiment divines?

Cependant ses assiduités au monastère donnaient à jaser un peu. Il dut protester.

« Je prends le ciel à témoin, écrivait-il à la jeune abesse Agnès, que je ne vous ai jamais vue d'un autre œil que ma sœur Tatiana. »

L'évêque de Poitiers, Marovée, qui n'aimait pas Radegonde, on ne sait trop pourquoi, et qui,

Fortunatus contait tout cela, au jour le jour, à ses amies recluses, dont la pensée l'accompagnait partout, et c'était, chaque soir, à leur adresse, quelque billet de plus en plus ingénieusement tendre, de plus en plus travaillé pour les amuser et les distraire, dans le goût de ce morceau, par exemple :

« Peut-être ton renom serait-il moindre, noble Garonne, si le Gers avait plus d'eau. Mais il coule avec tant de misère, le pauvre qu'il fait valoir ton abondance. Si l'on vous compare, du moment qu'on appellera celui-là un ruisseau, tu pourras bien te dire un autre Nil. C'est un tout petit serviteur qui entre dans ton royal domaine; Euphrate gaulois, il s'éclipse en tes flots, et il fait croître tes eaux, à peu près dans la mesure où tu gonfles l'Océan. Mais c'est surtout quand le torride été couche avec la terre, quand le sol a soif et que la triste campagne halète, lorsque le Titan roule par l'espace ses rayons dévorants, que l'humus se fend et vomit du feu, c'est alors que le malheureux a de la peine à rassembler, en fuyant, son eau, et qu'il se débat avec son poisson.

« Il lèche ses rives qu'il a vidées ; dans son propre lit il erre, exilé de ses eaux. Il se consume dans la vase qui se dessèche sous lui, et la terre devient stérile où il coulait, ravageur. Le désas-

passé ne répandent dans l'esprit qu'une flamme stérile. Il n'y a vraiment de communion féconde qu'avec les contemporains. D'eux seuls tombe la semence vivante.

Radegonde portait en son âme close toute la poésie vierge et sauvage de la Germanie errante. Fort instruite, bien plus instruite que Fortunatus, elle avait lu tous livres, mais à travers le prisme de son imagination native, en sorte qu'elle s'était enrichie de leur substance sans rien perdre de la sienne.

Dans sa conversation, quand sa pensée la reportait vers ceux qu'elle aimait et dont elle était séparée pour jamais, sa rêverie affectionnait des façons de parler comme celle-ci : « J'interroge le vent qui passe, les nuages errants dans le ciel, pour voir s'ils ne m'apporteront aucune nouvelle de mon ami. »

Fortunatus trouva l'idée jolie et se l'appropria aussitôt. Mais ce fut bien une autre révélation, quand elle lui soumit, pour qu'il les corrigeât, deux lettres qu'elle avait écrites à ses parents, exilés à Constantinople, morts là-bas peut-être. Par une piété mélancolique, à cause que ces lettres étaient restées sans réponse et comme elle n'avait de souvenirs d'eux que ses propres sentiments, elle les voulut fixer dans une matière plus précieuse que la simple prose, afin qu'ils han-

ménéfroy les avait joués et ne leur avait pas payé le salaire convenu. Ils rassemblèrent donc leurs hommes et partirent pour une de ces guerres d'extermination auxquelles les barbares avaient cent motifs de marcher. Arrivés aux bords de l'Unstrütt, ils y livrèrent bataille et purent passer le fleuve sur les corps morts qu'ils y avaient entassés. Toujours sur les talons de l'ennemi, ils entrèrent avec lui dans sa capitale de bois, au milieu d'un gigantesque incendie ; on traînait par les cheveux les femmes, avant qu'elles eussent pu crier leurs adieux à leurs enfants ; l'épouse marchait pieds nus dans le sang de son mari, la sœur, sur le cadavre de son frère, l'enfant pendait tué à la bouche de sa mère que l'horreur empêchait même de pleurer. Une tante de Radegonde, encore jeune et belle, fut égorgée devant ses yeux : la petite fille fut emmenée avec ses frères, au milieu de ces épées, de ces flammes, de ces cris, auxquels succéda un funèbre silence. Quand elle se retourna pour revoir la ville et le palais, il ne restait plus que des cendres, et l'on s'en allait, par de vastes plaines couvertes par endroits d'un peuple de cadavres, à moitié mangés des vautours.

Le roi Clother, charmé de sa grâce désolée, l'envoya dans sa villa d'Athies, avec l'intention de l'épouser quand elle serait nubile. Ce vieux

ses heures de loisir au chevet des malades. Sous tous les prétextes, elle quittait la table royale; la nuit, elle se levait au milieu de l'hiver pour prier. Le roi maugréait : « C'est une nonne que que j'ai épousée là ! » Seulement quand venait quelque serviteur de Dieu au palais, elle courait au-devant de lui, remplie d'une joie céleste, et on la voyait parfois, le soir, marcher à la rencontre du voyageur, dans la neige, la boue ou la poussière. Et quand sonnait l'heure de la séparation, elle le regardait partir le cœur serré de tristesse.

De toute sa famille, un frère lui était resté. Clother le fit mourir. Il voulait partir pour Constantinople, rejoindre ses cousins; sa sœur, qui n'avait plus que lui, le retint.

« Il a été frappé, disait-elle, n'étant qu'un petit jeune homme, sans barbe encore, et moi, sœur fatale, j'étais absente et n'ai pas vu ses funérailles. Non seulement je l'ai perdu, mais je ne lui ai pas fermé les yeux, mais je ne me suis pas jetée sur son corps pour lui dire le dernier adieu. Je n'ai pas réchauffé de mes larmes chaudes sa poitrine glacée, je n'ai pas pris de baiser aux lèvres du cher mourant; dans un triste embrassement je ne me suis pas attachée, pleurante, à son cou; je ne l'ai point pressé sur mon sein haletant. On lui refusait de vivre.

décisif. Radegonde entra dans la sacristie, se revêtit en hâte de l'habit religieux, et, revenant vers l'évêque :

— Si tu diffères de me consacrer, lui cria-t-elle, et si tu crains plus un homme que Dieu, que mon âme soit retirée de tes mains par le Pasteur de la brebis.

Foudroyé par cette apostrophe, l'évêque, un peu honteux de sa faiblesse, lui coupa les cheveux et la consacra chanoinesse. Elle était libre et n'erra point d'asile en asile, comme l'a écrit, par erreur, Augustin Thierry. L'Eglise avait alors de fortes mains pour défendre ceux qui s'étaient mis sous sa tutelle, et le roi Clother l'éprouva lui-même, quand, ressaisi par sa passion, il essaya de la ruse et de la force pour reprendre Radegonde. Il échoua et dut demander pardon.

Quoi qu'il en soit, dans le port qu'elle s'était construit, la paix ne descendit pas pleine sur son âme toute sainte. Et les chères figures de son enfance ne cessèrent de la visiter :

« Si l'enceinte sacrée d'un cloître ne me retenait, écrivit-elle à son cousin Hamalafrède, en quelque terre que tu sois, j'arriverais tout à coup. Prompte, au travers des tempêtes et du fracas des vagues, sur un vaisseau, je m'en irais gaiement par la mer soulevée. Pendante par-dessus

oncle l'a suivi, m'enfonçant l'un et l'autre au cœur une affreuse blessure. Un frère me restait; hélas! la terre de son tombeau pèse maintenant sur moi aussi. Tous sont morts (ô déchirante douleur!) et toi qui leur survivais seul, Hamalafrède, voilà que tu n'es plus. Et c'est toute la récolte de ma si longue attente, cette triste page que vous m'écrivez? J'ai si longtemps espéré pareil présent de celui que j'aimais. Est-ce de l'armée que vous me l'envoyez? Ces écheveaux de soie que vous joignez pour que je les travaille signifient-ils que, tandis que j'en déviderai les fils, l'amour tournera encore les fuseaux de la pauvre sœur? Et voilà ce que votre affection a trouvé pour ma douleur et ce que m'apporte votre premier et dernier messager. Ah! mes rêves avaient suivi un autre cours et ma soif attendait un breuvage moins amer! je n'ai pas pu le revoir vivant ni assister à sa mort; ma perte est double. Vous, au moins, cher neveu, rendez-moi ce parent, soyez par l'affection ce que celui-là était pour moi. Envoyez souvent au monastère des gens pour vous informer de moi, et puissiez-vous, avec votre pieuse mère, en retour de ces soins, vous asseoir un jour au-dessus des astres, sur le trône céleste. »

Ces pures élégies, où sonnait l'accent de la tragédie antique, éveillèrent le génie de Fortu-

d'être chez des personnes dont il était aimé, car elle connaissait aussi tous les besoins et toutes les faims du cœur. Puis, avec la divine coquetterie des âmes saintes, elle consentait qu'on devînt meilleur et qu'on fît des efforts vers Dieu pour l'amour d'elle.

L'abbesse, plus jeune et de moindre expérience, ayant cet âge où le cœur ne se sent pas encore au complet, dut accueillir avec tous les sentiments d'une sœur adoptive ce beau poète, le dernier d'une civilisation que sa jeunesse de patricienne lui avait appris à révérer et à pleurer, cet Italien aux grâces comédiennes, naïf et précieux, spirituel et poli, vif, sensible et bon enfant, et qui, en pleine gloire, parce que deux pauvres recluses, sans fard et sans art, lui avaient montré un peu d'affection, brusquement, sans regret ni retour, dans le simple geste de ceux qui se donnent pour toujours, échangeait les plus brillantes espérances contre l'étroit bonheur de les servir.

Avec l'abondance sentimentale et imaginative de sa nature, Fortunatus, s'il passait un jour sans voir ses amies, ne pouvait se retenir de leur écrire.

« Que ne suis-je auprès de vous, mère aimée, mandait-il à Radegonde, mes mains ne se refuseraient à aucune corvée; celle qui vous écrit tirerait de l'eau au puits, taillerait la vigne, sar-

Braisne, où devait se juger contre l'évêque de Tours un procès en accusation de lèse-majesté qui pouvait le perdre, le poète lire un panégyrique de Chilpéric et de Frédégonde, les accusateurs de son ami. Mais si Fortunatus se décida, en cette circonstance, à reprendre sa lyre ancienne de courtisan, il y a lieu de penser que ce ne fut pas pure inconscience de sa part, et qu'il dut escompter, au contraire, au profit de l'accusé, la faveur coutumière dont il était l'objet. L'évêque fut, en effet, non seulement acquitté, mais complètement réconcilié avec la terrible cour. Il est vrai que Fortunatus multiplia les épitaphes, les épigraphes et les madrigaux.

Ce fut probablement l'occasion de ses dernières poésies profanes. De plus en plus, son talent tournait aux sujets dévots. Il écrivait des vies de saints, déjà il avait composé deux hymnes, qu'on chante encore dans l'Eglise : le *Vexilla regis* et le *Pange lingua*, qu'il fit pour célébrer l'arrivée, au couvent de Radegonde, d'un fragment de la vraie Croix, qu'envoyait de Constantinople l'empereur Justin.

Cependant ses saintes amies vieillissaient ; le souhait qu'il avait formé de mourir avec elles ne fut point exaucé; elles disparurent, il demeura.

Mais l'impérissable souvenir qu'elles lais-

cet équipage désordonné, étaient venues trouver l'évêque métropolitain. Le bon Grégoire essaya vainement de les raisonner et de les calmer, en leur montrant par le texte même des Constitutions de leur monastère qu'elles étaient sous le coup de l'excommunication ; elles ne voulurent rien entendre, et, à chaque menace, elle répondaient :

— Point du tout, nous irons trouver les rois.

— Vous attendrez, au moins, pour cela, le retour de l'été, reprit Grégoire. Car vous ne pouvez vraiment pas voyager par une saison pareille.

Force, en effet, fut à Chrodielde d'attendre à Tours, quelques mois. Après quoi, elle se rendit à Autun, près du roi Gunthramn, qui lui fit un accueil assez paternel. Les autres, ne voyant rien venir, étaient retournées à Poitiers et s'étaient enfermées dans la basilique de Saint-Hilaire, où tous les bandits et les amateurs de désordres se joignirent à elles et leur constituèrent une garde, si bien que, le jour où les évêques se présentèrent pour leur lire la sentence d'excommunication, ces brigands les assaillirent, les frappèrent, les traînèrent sur les dalles et peu s'en fallut qu'ils ne les tuassent.

Chrodielde, de retour, en digne fille de ces cardeuses de laine dont les caprices des rois

nut plus guère de douleurs que celles inévitables à une longue existence. Un à un, tous ses amis descendirent dans la tombe. Le siècle, en se retirant de lui, le faisait voir toujours plus grand. Ce suprême représentant de la civilisation romaine s'avança ainsi, tout seul, assez loin, dans le moyen âge commençant. Lorsque l'évêque Marovée mourut, le suffrage de l'Eglise de Poitiers se porta sur lui. La mitre orna son front glorieux et sanctifié, et de son pas apostolique, fermant la marche des grands évêques gaulois, il conduisit, jusqu'aux six ou sept premières années du VIIe siècle, une ombre encore imposante de ce passé qui devait finir avec lui.

et sèche. En s'en retournant dans sa patrie, il laissa derrière lui quelques hymnes dont se répandirent vite, par toutes les églises, les strophes véhémentes et inspirées.

Quintus Aurelius Prudentius Clemens était né vers 348. Saragosse, Calahorra et Tarragone se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Sa jeunesse — c'est lui-même qui nous le dit — fut violente et débauchée. La mort de ses parents lui amena probablement cette suite de procès dont il nous parle et où il s'entêta. Entre temps, il étudiait la rhétorique et le droit et entrait dans la magistrature où il exerça les plus hautes fonctions ; il fut gouverneur de sa province, consul d'une grande ville. Tout chargé d'honneurs, l'ennui le saisit. En se voyant des cheveux blancs et des rides, il comprit le travail de la mort qui le dévêtait peu à peu, avant de le prendre ; il comprit qu'on vivait pour mourir, et que le passage au tombeau était la grande affaire.

« L'homme pieux, dit-il, consacre à Dieu les dons d'une bonne conscience : un autre donne son argent, pour nourrir les pauvres; moi, je veux lui offrir ces courts iambes, ces trochées contournés. Pauvres prosaïques vers dénués de sainteté, incapables d'apporter du soulagement aux indigents, Dieu vous approuve cependant ;

qui saigne sous ses griffes et qu'il déchire avec ivresse.

Prudence est le poète des supplices. Il était bien de cette race espagnole, dure à soi et aux autres, mère des grands mystiques et des inquisitions. Il peint comme Ribera.

Tout ce qui couvait de sombre poésie dans les âmes d'ascètes, depuis quatre siècles, éclata avec lui et s'épanouit dans le feu de ses hymnes, comme une immense rose de vitrail. Désormais, le gril, les haches, les chaises de fer, les poulies meurtrières, les ongles d'acier et tout l'appareil effroyable des tortures s'apprêta à remonter, en une vision pieuse, vers les verrières des basiliques où le soleil allait tremper ses flammes au sang rouge et lumineux des saints.

Il va, dans ses peintures, jusqu'au bout de l'imagination du bourreau pour pouvoir faire jeter à ses martyrs quelques-uns de ces cris de défi à la douleur qui sont aussi à l'extrême limite de l'énergie humaine.

Sa poésie ressemble à celle du Dante, dont elle a la concision, la violence d'antithèse et la fougue sauvage ; elle en a aussi la tendresse brusque et la grâce adolescente.

La vie de Dracontius nous est encore moins connue. Ce poète, sur qui M. Boissier a écrit de fort intéressantes pages, vécut en Afrique, alors

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES

de Prudence,
de Saint Paulin de Nole,
de Saint Prosper d'Aquitaine,
de Fortunat,
de Boèce.

PRUDENCE

I

HYMNE AVANT LE REPAS

O bon Porte-Croix, créateur de la lumière, père de tout, source de la parole, ô Jésus né du corps d'une vierge, mais qui dans le sein du Père étais tout puissant, bien avant qu'existassent les astres, la terre et l'océan,

Incline, je t'en prie, l'éclat de ta face vivifiante et irradie sur nous, pour qu'en l'honneur de ton nom nous puissions prendre ces nourritures.

Sans toi, rien n'est doux, Seigneur, et rien ne sert de boire ni de manger, si ta bonté, Christ, n'a imprégné nos aliments, si la foi n'a pas tout sanctifié.

O Crucifer bone, lucisator,
Omniparens, pie, verbigena,
Edite corpore virgineo :
Sed prius in Genitore potens,
Astra, solum, mare quàm fierent.

Huc nitido precor intuitu
Flecte salutiferam faciem,
Fronte serenus : et irradia,
Nominis ut sub honore tui
Has epulas liceat capere.

Te sine dulce nihil, Domine
Nec juvat ore quid appetere,
Pocula ni priùs, atque cibos,
Christe, tuus favor imbuerit,
Omnia sanctificante fide.

Nos ruses prennent les oiseaux au piège. Enduites de glu couleur d'écorce, des branches d'osier empêtrent leur plumage et les empêchent de s'envoler.

A travers les flots, les vagabonds troupeaux de la mer se laissent entraîner dans nos filets flexibles : le poisson suit encore le bambou et se laisse prendre à la pointe meurtrière, où sa crédule avidité croit saisir sa nourriture.

Et voici les richesses innocentes des champs, la moisson alourdie d'épis et les bras de la vigne chargés de pampres, où, fille de la paix, la baie du raisin mûrit.

Cela suffit à notre opulence, Chrétiens. Loin de nous la faim qui a besoin du carnage du bétail pour ses sanglants festins.

Que les peuplades sauvages se rassasient de la chair des quadrupèdes égorgés ; nous nous contenterons, pour nos repas innocents, de la chevelure des légumes et de la cosse de nos pois.

Dans nos vases écumants nous emporterons de l'étable le lait neigeux, qui, coagulé et rendu massif, sera fermé ensuite dans des paniers d'osier.

Callidus illaqueat volucres
Aut pedicis dolus, aut maculis,
Illita glutine corticeo
Vimina plumigeram seriem
Impediunt, et abire vetant.

Ecce per æquora fluctivagos
Texta greges sinuosa trahunt :
Piscis item sequitur calamum,
Raptus acumine vulnifico,
Credula saucius ora cibo.

Fundit opes ager ingenuas
Dives aristiferæ segetis
Heic, ubi vitea pampineo
Brachia palmite luxuriant,
Pacis alumna ubi bacca viret.

Hæc opulentia Christicolis
Servit, et omnia suppeditat.
Absit enim procul illa fames,
Cædibus ut pecudum libeat
Sanguineas lacerare dapes.

Sint fera gentibus indomitis
Prandia de nece quadrupedum :
Nos oleris coma, nos siliqua
Fetu legumine multimodo
Paverit innocuis epulis.

Spumea mulctra gerunt niveos
Ubere de gemino latices,
Perque coagula densa liquor
In solidum coit, et fragili
Lac tenerum premitur calatho.

Puis, au travers de délicieux bosquets, en des lieux ombreux tu lui ordonnas d'habiter : là respire un printemps éternel et des prairies multicolores s'abreuvent aux eaux rapides d'un quadruple fleuve.

— Servez-vous de ces choses, dis-tu ; je vous donne tout cela pour votre usage : cependant je vous interdis de cueillir des pommes à l'arbre de mort, qui verdoie au milieu du bosquet. »

Le Dragon corrompit l'esprit indocile de la Femme-Vierge afin que ses mauvais conseils poussassent l'homme, son compagnon, à manger du fruit défendu et à la suivre dans la mort.

Leurs corps mutuels, qu'il leur était défendu de connaître, ils les voient nus : lubrique égarement dont ils rougissent ; ils se font une ceinture de feuillage pour cacher leur honte.

Leur faute, dont ils ont conscience et qui leur fait redouter Dieu, les exile loin de la chaste demeure : la femme qui avait été vierge subit l'empire de l'époux ; elle est condamnée à souffrir la triste alliance.

Tunc per amœna virecta jubet
Frondicomis habitare locis,
Ver ubi perpetuum redolet,
Prataque multicolora latex
Quadrifluo celer amne rigat.

Hæc tibi nunc famulentur, ait,
Usibus omnia dedo tuis :
Sed tamen aspera mortifero
Stipite carpere poma veto,
Qui medio viret in nemore.

Heic Draco perfidus, indocile
Virginis illicit ingenium,
Ut socium malesuada virum
Mandere cogeret ex vetitis,
Ipsa pari peritura modo.

Corpora mutua, nosse nefas,
Post epulas inoperta vident,
Lubricus error et erubuit :
Tegmina suta parant, foliis,
Dedecus ut pudor occuleret.

Conscia culpa Deum pavitans
Sede pia procul exigitur.
Innuba femina quæ fuerat,
Conjugis excipit imperium,
Fœdera tristia jussa pati.

La férocité des fauves tremble, en face du troupeau candide. Le loup rôde triste au milieu des brebis et, oublieux du sang frais, il contient la convoitise furieuse de sa gueule.

Car voici que, par un merveilleux retour des choses, c'est l'Agneau qui maintenant commande aux lions, et, poursuivant les aigles farouches à travers la nue errante et les vents, c'est maintenant la colombe, tombée du ciel, qui met en fuite les grands oiseaux.

Christ, colombe puissante, devant qui cède l'oiseau carnassier, agneau blanc qui dans ta bergerie fermes la gueule aux loups, et qui imposes le joug aux tigres,

Donne, Dieu magnifique, à tes serviteurs qui te prient selon les rites, de refaire leurs membres avec un peu de nourriture, sans que l'estomac s'appesantisse sous la charge immodérée des viandes.

Ecarte de nous le breuvage amer, ne permets pas que notre main touche quoi que ce soit de funeste ou d'interdit : c'est assez, que pour un premier crime, la chair de Dieu ait pu mourir.

Quæ feritas modo non trepidat,
Territa de grege candidulo ?
Impavidas lupus inter oveis
Tristis obambulat, et rabidum
Sanguinis immemor os cohibet.

Agnus enim vice mirifica
Ecce leonibus imperitat,
Exagitansque truces aquilas
Per vaga nubila, perque Notos
Sidere lapsa columba fugat.

Tu mihi Christe, columba potens,
Sanguine pasta cui cedit avis :
Tu niveus per ovile tuum
Agnus hiare lupum prohibes,
Sub juga tigridis ora premens.

Da, locuples Deus, hoc famulis
Rite precantibus, ut tenui
Membra cibo recreata levent,
Neu piger immodicis dapibus
Viscera tenta gravet stomachus.

Haustus amarus abesto procul,
Nec libeat tetigisse manu
Exitiale quid, aut vetitum :
Sufficiat semel ob facinus
Plasma Dei potuisse mori.

II

A LA VIERGE EULALIE

Elle comptait douze hivers, lorsque, sur un bûcher crépitant, farouche elle épouvanta ses bourreaux.

Déjà elle avait fait pressentir qu'elle ne tendait qu'au trône de Dieu, quand elle maltraitait ses membres destinés au lit conjugal, — toute petite fille qui ne savait pas jouer,

Qui dédaignait les douceurs, écartait avec larmes les roses, repoussait les bracelets d'or ; qui, le visage serein, la démarche modeste, avait le front méditatif des vieillards.

Au bruit qu'une tourmente furieuse se lève contre les serviteurs de Dieu, et qu'on ordonne aux chrétiens de brûler l'encens trempé de sang et de sacrifier à des dieux funestes le foie d'une bête,

L'esprit sacré d'Eulalie frémit, et fière, elle se prépare à se jeter dans le tourbillon de la guerre ; le cœur rude, haletante de Dieu, femme, elle défie les armes des hommes.

Curriculis tribus, atque novem
Treis hiemes quater attigerat,
Cum crepitante pyra trepidos
Terruit aspera carnifices,
Supplicium sibi dulce rata.

Jam dederat priùs indicium,
Tendere se Patris ad solium :
Nec sua membra dicata toro
Ipsa crepundia repulerat,
Ludere nescia pusiola.

Spernere succina, flere rosas,
Fulva monilia respuere :
Ore severa, modesta gradu,
Moribus et nimium teneris,
Caniciem meditata senum.

Ast ubi se furiata lues
Excitat in famulos Domini
Christicolasque cruenta jubet
Thura cremare, jecur pecudis
Mortiferis adolere Diis.

Infremuit sacer Eulaliæ
Spiritus, ingeniique ferox
Turbida frangere bella parat,
Et rude pectus, anhela Deo
Femina, provocat arma virûm.

« Vous recherchez, horde misérable, la race des chrétiens ? Me voici, moi, l'ennemie de vos mystères démoniaques, foulant aux pieds vos idoles et du cœur et de la bouche, confessant Dieu.

« Isis, Apollon, Vénus néant ! Néant aussi, votre Maximien ; néant, ces dieux, parce que faits de main d'hommes ; néant, votre Empereur, parce qu'il adore les ouvrages des hommes ; Frivolité et néant, l'une et l'autre chose !

« Que votre puissant Maximien, qui se fait le client de ces pierres, prostitue, voue à ses dieux sa propre tête ; mais pourquoi frappe-t-il des cœurs généreux ?

« Ce bon chef, ce rare arbitre se repaît du sang innocent, et, gueule béante contre les corps pieux, il déchire de sobres entrailles, il jouit à torturer la foi.

« Adonc, bourreau, brûle, coupe, partage ces membres coagulés de boue ; briser cette fragile chose est facile. Mais ce qui ne sera pas pénétré par la douleur, c'est mon âme profonde. »

Quæritis, o miseranda manus,
Christicolûm genus ? en ego sum
Dæmonicis inimica sacris :
Idola protero sub pedibus :
Pectore et ore Deum fateor.

Isis, Apollo, Venus nihil est,
Maximianus et ipse nihil :
Illa nihil, quia facta manu :
Hic, manuum quia facta colit :
Frivola utraque et utraque nihil.

Maximianus opum dominus,
Et tamen ipse cliens lapidum,
Prostituat, voveatque suis
Numinibus caput ipse suum :
Pectora cur generosa quatit ?

Dux bonus, arbiter egregius
Sanguine pascitur innocuo,
Corporibusque piis inhians,
Viscera sobria dilacerat,
Gaudet et excruciare fidem.

Ergo age, tortor, adure, seca,
Divide membra coacta luto.
Solvere rem fragilem facile est :
Non penetrabitur interior
Exagitante dolore animus.

« Dis-moi, c'est donc une si grosse affaire que de te dérober à tout cela ; un peu de sel, une pincée d'encens, que bien disposée tu consentirais à toucher du bout de tes doigts, et, voilà écarté, le grave châtiment. »

La martyre ne répond rien, mais elle frémit et crache à la face du tyran ; puis elle brise les statues et met le pied sur l'autel.

Aussitôt, les deux bourreaux lacèrent sa poitrine, les ongles de fer entrent dans son sein virginal, qu'ils fendent jusqu'aux os ; Eulalie compte ses plaies.

Sans pleurs ni gémissements, joyeuse et intrépide, elle chantait. La dure douleur est hors de son âme ; le sang frais qui s'écoule d'elle comme une chaude fontaine, lave sa peau et teint de pourpre ses membres.

Mais voici la dernière invention du bourreau ; on allume des lampes dont la flamme mord ses flancs et ravage ses entrailles.

Sa chevelure odorante avait glissé sur ses seins ; elle voltigeait sur ses épaules, protégeant sa pudeur virginale.

Hæc, rogo, quis labor est fugere?
Si modicum salis eminulis,
Thuris et exiguum digitis
Tangere virgo benigna velis
Pœna gravis procul abfuerit.

Martyr ad ista nihil : sed enim
Infremit, inque tyranni oculos
Sputa jacit : simulacra dehinc
Dissipat, impositamque molam
Thuribulis pede prosubigit.

Nec mora, carnifices gemini
Juncea pectora dilacerant,
Et latus ungula virgineum
Pulsat utrinque, et ad ossa secat,
Eulalia numerante notas.

Hæc sine fletibus et gemitu
Læta canebat, et intrepida.
Dirus abest dolor ex animo,
Membraque picta cruore novo
Fonte cutem recalente lavant.

Ultima carnificina dehinc,
Non laceratio vulnifica
Cratetenus, nec arata cutis :
Flamma sed undique lampadibus
In latera stomachumque furit.

Crinis odorus et in jugulos
Fluxerat, involitans humeris
Quo pudibunda pudicitia,
Virgineusque lateret honos,
Tegmine verticis opposito.

III

HYMNE A VINCENT DE SARAGOSSE

Maintenant, compagnon des anges, vous brillez avec eux sous la robe glorieuse, que, témoin indomptable, vous lavâtes dans les flots de votre sang,

Alors qu'un satellite d'idole, armé de lois atroces, voulait vous contraindre par le fer et les chaînes, à sacrifier aux dieux des nations.

Il débuta par des paroles câlines et de captieux conseils, comme un loup qui, voulant ravir une génisse, joue d'abord avec elle.

— « Le roi le plus grand de la terre, dit-il, celui qui tient le sceptre de Romulus, a décrété que tous se rangent au culte ancien des dieux.

« Vous, les Nazaréens, soumettez-vous, rejettez un rite barbare. Ces marbres sacrés que le Prince adore, apaisez-les par la fumée et le sang des victimes. »

A ces mots, Vincent se récrie, Vincent, lévite de la tribu sainte, ministre de l'autel de Dieu, l'une des sept blanches colonnes du temple :

Nunc Angelorum particeps,
Luces in insigni stola :
Quam testis indomabilis
Rivis cruoris laveras.

Cum te satelles idoli
Præcinctus atris legibus,
Litare Divis Gentium
Ferro et catenis cogeret

Ac verba primùm mollia
Suadendo blandè effuderat
Captator : ut vitulum lupus
Rapturus, alludit prius.

Rex, inquit, orbis maximus,
Qui sceptra gestat Romula,
Servire sanxit omnia
Priscis Deorum cultibus.

Vos Nazareni adsistite,
Rudemque ritum spernite,
Hæc sacra, quæ princeps colit,
Placate fumo, et victima.

Exclamat heic Vincentius,
Levita de tribu sacra,
Minister altaris Dei,
Septem è columnis lacteis.

« Tourments, cachots, ongles de fer, laminoirs qui sifflent au feu, tout, et jusqu'au suprême châtiment, la mort, n'est qu'un jeu pour les chrétiens.

« O votre sotte vanité, ô la grossière illusion de César, bien dignes de vos sens épais, vous voulez nous faire honorer des dieux,

Modelés par des mains d'ouvriers, cuits au four, à qui il manque la voix et le mouvement, des dieux immobiles, aveugles, muets.

« C'est pour eux que de somptueux édifices s'élèvent en un marbre splendide, pour eux, que tombent, égorgés, les cous des taureaux mugissants:

« Oui, ils sont là aussi, les esprits qui les habitent, mais ce sont des instituteurs de crimes : oui, les garants de votre salut, errants, impuissants, immondes,

« Sont là qui, en secret, vous excitent à toutes les abominations, vous poussent au carnage des justes et à la dévastation du peuple pieux.

« Ils connaîtront bientôt, ils savent déjà que le Christ est puissant et vivant et qu'approche son règne, formidable aux perfides.

Tormenta, carcer, ungulæ,
Stridensque flammis lamina,
Atque ipsa pœnarum ultima,
Mors Christianis ludus est.

O vestra inanis vanitas,
Scitumque brutum Cæsaris,
Condigna vestris sensibus
Coli jubentis Numina,

Excisa fabrili manu,
Cavis recocta et follibus :
Quæ voce, quæ gressu carent,
Immota, cæca, elinguia.

His sumptuosa splendido
Delubra crescunt marmore :
His colla mugentium
Percussa taurorum cadunt.

Adsunt et illic spiritus :
Sed sunt magistri criminum,
Vestræ et salutis aucupes,
Vagi, impotentes, sordidi :

Qui vos latenter incitos
In omne compellunt nefas,
Vastare justos cædibus,
Plebem piorum carpere.

Norunt et ipsi ac sentiunt
Pollere Christum et vivere,
Ejusque jam mox affare
Regnum tremendum perfidis.

Déjà toute la vigueur de ces brutes, épuisée, était tombée ; haletants, ils lâchaient les fouets, de fatigue.

Lui, tout joyeux, le front serein, ombré d'aucun nuage, ne voyait que vous, Christ, qui étiez venu.

« Voyez ce visage, criait Datien en fureur. O honte, il est joyeux, il resplendit, il nous nargue, torturé plus allègre que le bourreau.

« Votre vigueur, exercée par tant d'exécutions est sans effet contre cet homme ; l'art des supplices est vaincu.

« Vous, nourrissons de la geôle, couple jusque-là invaincu, reposez un peu vos bras ; respirez, pour que vos forces reviennent.

« Une fois séchées, ses plaies, quand une cicatrice se formera sur le sang caillé, une main violente la rouvrira. »

A ceci, le lévite répond : « Que si tu t'aperçois que languit l'énergie de tes chiens, toi, plus grand carnassier,

Ac jam omne robur fortium
Eviscerando cesserat,
Nisusque anhelus solverat
Fessos lacertorum toros.

Ast ille tanto lætior,
Omni vacantem nubilo
Frontem serenam illuminat,
Te, Christe, præsentem videns.

Quis vultus iste, pro pudor!
Datianus aiebat furens.
Gaudet, renidet, provocat,
Tortore tortus acrior.

Nil illa vis exercita
Tot noxiorum mortibus
Agone in isto proficit,
Ars et dolorum vincitur.

Sed vos, alumni carceris,
Par semper invictum mihi,
Cohibete paulum dexteras,
Respiret ut lassus vigor.

Præcisa rursus ulcera,
Dum se cicatrix colligit
Refrigerati sanguinis,
Manus resulcans diruet.

His contra Levites refert :
Si jam tuorum perspicis
Languere vigorem canum,
Age ipse, major carnifer!

« Puisque une telle obstination durcit ton cœur calleux, au point que tu aurais en abomination de toucher à notre coussin,

« Découvre-nous au moins les livres secrets et que soit livrée aux flammes la criminelle semence. »

— « Ce feu dont ta malice menace les écritures mystiques, tu en seras brûlé toi-même justement, dit le martyr,

« Car la cohorte des anges sera la vengeresse de ces livres et ta langue chargée de tant de venin sera dévorée par leur foudre.

« Tu vois les cendres de ceux de Gomorrhe et la poussière de Sodome, qui témoignent de leur perte éternelle.

« Voilà tes modèles, ô serpent. Cette fumée de soufre, de bitume et de poix te vêtira, au fond du Tartare. »

Le persécuteur pâlit, rougit, bouillonne, tordant ses yeux fous, grinçant des dents, tout écumeux.

Il ordonne les derniers supplices : par le feu, le lit de fer et les lames il fait donner la question.

Si tanta callum pectoris
Prædurat obstinatio,
Pulvinar ut nostrum manu
Abomineris tangere :

Saltem latentes paginas,
Librosque opertos detege,
Quo secta pravum seminans
Justis crematur ignibus.

His, martyr, auditis, ait :
Quem tu, maligne, mysticis
Minitaris ignem litteris.
Flagrabis ipse hoc justius.

Romphœa nam cœlestium
Vindex erit voluminum,
Tanti veneni interpretem
Linguam perurens fulmine.

Vides favillas indices
Gomorrhœorum criminum :
Sodomita nec latet cinis,
Testis perennis funeris.

Exemplar hoc, serpens, tuum est :
Fuligo quem mox sulfuris,
Bitumen et mistum pice
Imo implicabunt Tartari.

His persecutor saucius
Pallet, rubescit, æstuat,
Insana torquens lumina,
Spumasque frendens egerit.

Tunc deinde cunctatus diu
Decernit extrema omnium :
Igni, grabato et laminis
Exerceatur quæstio.

Là pèse une éternelle nuit, qu'aucun astre ne pénètre ; c'est l'enfer de cette horrible prison.

Dans cette fosse l'ennemi féroce fait jeter le martyr, à qui on a enfoncé des ceps dans les pieds.

Puis il ordonne que des tessons pointus soient étendus dessous.

On lui compose ainsi tout un lit d'épines qui, sous son corps sans sommeil, enfonceront leurs dards.

Telles étaient les savantes imaginations du monstre ; mais les calculs de Belzébuth, le Christ les détruit.

Car voici que l'aveugle cachot fulgure de splendeur, et que, d'un double coup de lance les murs rompus, la clarté passe.

Vincent reconnaît qu'approche ce qu'il avait espéré, la récompense de tant de peine, le Christ, porteur de lumière.

Il voit aussi les morceaux de tessons se couvrir de molles fleurs et la prison s'emplir de parfum.

Æterna nox illic latet,
Expers diurni sideris :
Hic carcer horrendus suos
Habere fertur Inferos.

In hoc barathrum conjicit
Truculentus hostis martyrem,
Lignoqûe plantas inserit,
Divaricatis cruribus.

Fragmenta testarum jubet
Hirta impolitis angulis
Acuminata, informia
Tergo jacentis sternerent.

Totum cubile spiculis
Armant dolores anxii :
Insomne qui subter latus
Mucrone pulsent obvio.

Hæc ille versutus, vafra
Meditatus arte struxerat :
Sed Belzebutis callida
Commenta Christus destruit.

Nam carceralis cæcitas
Splendore lucis fulgurat,
Duplexque morsus stipitis,
Ruptis cavernis, dissilit.

Agnoscit heic Vincentius
Adesse quod speraverat,
Tanti laboris præmium,
Christum datorem luminis.

Cernit deinde fragmina
Jam testularum, mollibus
Vestire semet floribus,
Redolente nectar carcere.

Il entend le chant du martyr, auquel, comme une seconde voix répond, en écho, le cachot sonore.

Effrayé, il colle ses yeux aux interstices des gonds ;

Il voit fleurir le lit de tessons et son prisonnier, les liens brisés, qui se promène en chantant.

Les oreilles du préteur sont pleines du bruit de ce miracle; la colère, la douleur, la honte roulent dans son cœur dépité.

« Qu'on le tire de prison, dit-il ; qu'avec de tendres soins on le ranime, pour fournir une neuve pâture à de nouvelles douleurs. »

Alors de toute la ville vous eussiez vu descendre en foule le peuple fidèle, pour lui faire une molle couche et sécher ses plaies vives.

Celui-ci parcourt des yeux le sillon double des ongles de fer : celui-là baise le sang rouge de son corps.

La plupart teignent des tuniques de lin à ce sang qui s'égoutte, afin d'assurer à leur postérité une protection sainte.

Psallentis audit insuper
Prædulce carmen martyris,
Cui vocis instar æmulæ
Conclave reddit concavum.

Pavens deinde introspicit
Admotu quantum postibus
Acies per arctas cardinum
Intrare juncturas potest.

Vernare multis floribus
Stramenta testarum videt,
Ipsumque vulsis nexibus
Obambulantem pangere.

Implentur aures turbidi
Prætoris hoc miraculo :
Flet victus et volvit gemens
Iram, dolorem, dedecus.

Exemptus inquit, carcere,
Paulum benignis fotibus
Recreetur, ut pastum novum
Pœnis refectus præbeat.

Coire toto ex oppido
Turbam fidelem cerneres,
Mollire perfultum torum
Siccare cruda vulnera.

Ille ungularum duplices
Sulcos pererrat osculis :
Hic purpurantem corporis
Gaudet cruorem lambere.

Plerique vestem lineam
Stillante tingunt sanguine,
Tutamen ut sacrum suis
Domi reservent posteris.

Le propre gardien de la geôle, le portier de la maison de fer, ainsi que le rapportent les Anciens, soudain crut lui-même au Christ.

Cependant, a peine a-t-il posé la tête sur l'oreiller, le martyr s'ennuie de son repos, la soif de la mort l'enflamme.

Si toutefois on peut appeler mort, ce qui, de l'ergastule corporel libère l'âme et la restitue à Dieu, son auteur.

Et droit, par quelque haut sentier, il s'ouvre vers le Père ce chemin qu'autrefois avait gravi le bienheureux Abel frappé par un frère impie.

Les blanches théories des Saints l'entourent, et son émule en captivité, Jean-Baptiste, l'appelle.

Mais l'ennemi du nom chrétien cuisait dans son venin ;

Vous eussiez dit d'un dragon dont on aurait cassé les dents. Il s'est évadé, le rebelle, hurle-t-il ; il a remporté sa palme.

« Mais, il me reste de frapper son cadavre, de le livrer aux fauves, de le donner à manger aux chiens.

Tunc ipse manceps carceris,
Et vinculorum janitor,
Ut fert vetustas conscia,
Repente Christum credidit.

At vero postquam lectuli
Martyr quietem contigit.
Æger morarum tædio,
Est mortis incensus siti.

Si mors habenda hujusmodi est
Quæ corporali ergastuio
Mentem resolvit liberam
Et reddit auctori Deo.

Cui recta celso tramite
Reseratur ad patrem via
Quam fratre cæsus impio
Abel beatus scanderat.

Stipant euntem candidi
Hinc inde sanctorum chori,
Parique missus carcere
Baptista Joannes vocat.

At Christiani nominis
Hostem coquebant irrita
Fellis venena, et lividum
Cor efferata excusserant.

Sævire inermem crederes
Fractis draconem dentibus.
Evasit exsultans, ait,
Rebellis et palmam tulit.

Sed restat illud ultimum,
Inferre pœnam mortuo,
Feris cadaver tradere,
Canibusve carpendum dare.

« J'anéantirai si bien ses os, qu'il n'aura pas de sépulture, où sa secte moutonnière puisse attacher sa vénération et suspendre le titre de martyr. »

Il dit, grinçant des dents et, forfait exécrable, il fait déposer le corps sacré, nu et sans suaire, entre les roseaux.

Mais nulle bête affamée, nul oiseau de proie n'ose souiller le glorieux trophée de son contact impur.

Mieux, si quelque oiseau suspect battant des ailes, tournoie trop près, une attaque impétueuse le met en fuite.

Car le corbeau, donné jadis à Elie, pour lui porter sa nourriture, fait la garde avec zèle et de son œil obstiné le couve.

Du taillis voisin, chassé par le bruit affreux de ses ailes, qui lui battent les yeux, un loup énorme s'est enfui.

Que te semble, Datien, d'un tel prodige? Et comme secrètement ton amour propre a dû saigner.

Jam nunc et ossa exstinxero,
Ne sit sepulchrum funeris,
Quod plebs gregalis excolat,
Titulumque figat martyris.

Sic frendit et corpus sacrum,
Profanus, ah! dirum nefas,
Nudatum, negato tegmine,
Exponit inter carices.

Sed nulla dirarum fames
Aut bestiarum, aut alitum
Audet tropæum gloriæ
Fœdare tactu squalido.

Quin si qua clagens improbe
Circumvolaret eminus,
Trucis volucris impetu
Depulsa vertebat fugam.

Nam corvus Eliæ datus
Olim, ciborum portitor,
Hoc munus implet sedulo,
Et irremotus excubat.

Hic ex frutectis proximis
Infestus alarum sono,
Oculosque pennis verberans,
Exegit immanem lupum.

Quis audienti talia
Datiane, tunc, sensus tibi ?
Quantis gementem spiculis
Figebat occultus dolor?

« Qu'il tire du lit de roseaux le corps qui y gît intact,

« Qu'il l'enferme dans une corbeille et qu'il y attache une pierre, qui l'entraîne au fond des eaux.

« Puis qu'il le noie, sitôt qu'il sera hors de la vue du rivage. »

Un soldat du nom d'Eumorphio, violent et brutal, s'offre pour cette besogne.

Il emplit un sac du corps, l'y coud, se lance au loin à travers la mer orageuse, et l'y jette.

O toute puissante vertu de Dieu, créatrice de tout, qui jadis aplanis sous les pieds du Christ les flots enflés,

Afin que foulant de ses talons secs le dos des vagues il s'avançât, piéton du vaste gouffre.

Tu ordonnes maintenant à la mer d'incliner ses vagues et de ramener doucement au rivage le saint corps.

Rapias palustri è cespite
Corpus, quod intactum jacet,
Levique vectum lembulo
Amplum per æquor auferas.

Sed complicatum sparteus
Claudat cadaver culleus :
Quem fune connexus lapis
Præceps in altum deprimat.

At tu per undas emices
Rorante præceps palmula,
Donec relictum longior
Abscondat adspectus solum.

Hæc jussa quidam militum,
Eumorphio nomen fuit,
Violentus, audax, barbarus,
Furore fervens arripit.

Funale textum conserit,
Suto quod implet corpore.
Emensus et multum freti
Inter procellas excutit.

O præpotens virtus Dei,
Virtus creatrix omnium :
Quæ turgidum quondam mare,
Gradiente Christo, straverat

Ut terga calcans æquoris
Siccis mearet passibus,
Plantas nec undis tingeret,
Vasti viator gurgitis.

Nec non et ipsa nunc jubet
Servire sancto corpori
Pontum quietis lapsibus
Ad curva pronum littora.

PAULIN DE NOLE

Un pauvre homme du peuple, paysan de son état, avait un couple de bœufs dont le travail nourrissait sa chétive vie. Tantôt il les attelait pour des charrois à prix faits, tantôt il les louait pour des labours : c'était une manière de revenu. En eux reposaient tout son espoir, tout son avoir. Ils lui étaient chers plus que ses enfants, plus que lui-même ; ils étaient ses fils. Il veillait à ce qu'ils fussent bien repus ; il en avait un soin tout paternel ; il eût plutôt épargné sur ses enfants que sur eux ; pas de gramen, pas de paille, mais de bon blé qu'il refusait à lui-même et aux siens, voilà ce que, la faim au ventre, il leur portait, indigent pour lui, riche pour eux.

Or, ces tant chers consolateurs de sa vie, une nuit

Quidam homo re tenuis, plebeius origine, cultu
Rusticus, è geminis angustam bobus alebat
Pauperiem mercede jugi : nunc subdere plaustris
Suetus eos, oneri pacta regione vehendo,
Nunc operæ pretium sub aratra aliena locatis
Paupertatis habens reditum : spes anxia resque
Tota inopi par illud erat. Non carior illi
Progenies, aut ipse sibi : sed pignora et ipsos
Ducebat : neque cura minor saturare juvencos,
Quam dulces natos educere ; parcior imo
Natis, quam pecori caro ; non gramine vili
Illos, aut sterili paleâ, sed tegminè aprico
Algidus, et de farre sibi natisque negato
Esuriens pascebat, egens sibi, dives in illis.

Hos igitur tam cara suæ solamina vitæ,

la nuit, à saint Félix, comme à leur gardien, il demande compte vivement et mêle à des paroles suppliantes des récriminations :

« Saint Félix, toi qui toujours eus pitié de mes peines, et qui maintenant m'oublies, pourquoi et au profit de qui, je t'en prie, m'abandonnes-tu dépouillé? J'ai perdu les chers jouvenceaux que je tenais de ta libéralité, que je venais si souvent te recommander, que ta sollicitude me conservait et qu'elle paissait pour moi. Sous ta garde ils étaient saufs et ta droite pourvoyante les maintenait beaux et gras. Malheureux que je suis, cette nuit me les a ôtés. Et, à présent, que faire? A qui aller conter ma déception? Qui incriminer? Me plaindrai-je à toi de tes torts? Accuserai-je mon patron de m'avoir oublié?

« Tu m'as laissé envahir par un sommeil si épais que je n'ai pas senti les voleurs fracturer ma clôture.

Fusus humi, et raptos nocturna fraude juvencos
A Felice pio, velut à custode reposcit,
Increpitans, miscet que precantia verba querelis.

Felix sancte meos semper miserate labores,
Nunc oblite meî, cur me rogo, vel cui nudum
Deseris? Amisi caros tua dona juvencos,
Sæpe tibi supplex quos commendare solebam;
Quos tua perpetuo servabat cura favore,
Pascebatque mihi. Tua nam custodia salvos,
Dextraque sufficiens illos præstabat opimos
Quos misero mihi nox hæc abstulit. Heu! quid agam nunc?
Quò deceptus eam? quem criminer? An tibi de te
Conquerar? immemoremque mei accusabo patronum?

Qui mihi sopito tam densum irrepere somnum,
Ne mea sentirem perstringere claustra latrones,

voleurs. Mon débiteur est ici ; le gardien me sera caution du voleur ; oui, toi, saint, tu es coupable, tu leur as servi de complice, je te tiens ; tu sais où ils sont, toi qui, à la lumière du Christ, vois tout ce qui est caché, toi dont l'œil atteint les choses au loin absentes et, du sein de Dieu où tout est renfermé, embrasses tout. En quelque retraite que se cachent mes larrons ils ne peuvent ni se dérober à toi, ni s'évader de toi. Rends-moi donc, rends mes bœufs, empoigne mes voleurs.

« Quant aux coupables, je ne les recherche pas ; qu'ils aillent se faire pendre; je sais ta manière, saint, tu es incapable de punir un méfait ; tu aimes mieux corriger les gens par le pardon que de les perdre par un châtiment.

« Donc, faisons un accord, nous deux ; prends ce qui te revient, donne-moi mon dû ; que mes inté-

Debitor hic meus est ; ipsum pro fure tenebo
Custodem ; tu, sancte, reus mihi, conscius illis
Te teneo ; tu scis ubi sint, qui lumine Christi
Cuncta et operta vides, longeque absentia cernis,
Et capis, includente Deo, quo cuncta tenentur,
Atque ideo occulti fures, quacumque latebrâ
Non tibi celantur, nec de te evadere possunt.
Redde igitur mihi, redde boves et corripe fures.

Sed non quæro reos, abeant, non nescio mores,
Sancte, tuos, nescis malè facta rependere, mavis
Emendare malos veniâ, quam perdere pœnà.

Conveniat nobis igitur ; sic divide mecum
Quæ tua, quæ mea sunt ; indemnis stet mea per te
Utilitas, justeque tuas clementia partes

plutôt que de son insolente plainte, il se met en devoir de ne pas le faire trop attendre.

Pendant ce temps, le jour coula, le soir vint, mais le bonhomme n'arrêtait ni de prier ni de pleurer, et toujours figé à la porte, il répétait : « On ne m'arrachera pas d'ici, j'y mourrai, si je n'y reçois ce qui est ma raison de vivre. » A la fin, cependant, comme la pleine nuit obligeait à fermer la porte, et que lui, oublieux du temps et ne pensant qu'à ses malheurs, obstruait de tout son corps l'ouverture, après qu'on lui eût en vain crié aux oreilles de se retirer, une main violente le saisit et la foule l'arracha de là, tandis qu'il se débattait, et le jeta hors de l'enceinte sacrée.

Ainsi chassé, il gémit avec plus d'amertume et gagne sa maison ; de ses sanglots résonnent les silences de la nuit et de ses plaintes immenses au loin

Poscentisque fide, non libertate dolentis
Motus, opem properat ; paucis mora ducitur horis.

Interea labente die, jam vespere ducto,
Nec precibus dabat ille modum, nec fletibus ; una
Vox erat affixi foribus : Non eruar istinc,
Hic moriar, vitæ nisi causam protinùs istic
Accipiam. » tandem tamen, ut jàm plurima tutum
Nox secretum adytis fieri cogebat ; et ille
Temporis oblitus, damni memor, ostia prono
Ore premens; toto prohibebat corpore claustra.
Sed multis frustrà pulsatum vocibus aures
Aggreditur violenta manus ; tandemque revellit
Turba reluctantem, et sanctâ procul exigit aulâ.

Pulsus ab æditius flet amariùs, et sua lugens
Tecta pectit, resonant plangore silentia noctis,

pas à celui qui aime. Tous les vestiges qu'elles ont laissés de leurs derniers pas, il les regarde, il les palpe de la main, les repalpe, gémit, ajoute la froideur de ses membres à la trace déjà froide de leurs pieds. A défaut de son corps, il envoie son âme à la chapelle sacrée de Saint-Félix; il invoque le saint en pleurant, il l'appelle par son nom; il ne désespère pas de son secours et n'épargne pas les sollicitations et les promesses.

Cependant, la nuit ayant traversé le centre du pôle, baignait la terre de paix et de sommeil; tout se taisait; seul, l'espérance et l'angoisse tenaient notre villageois éveillé. Tout à coup il entend du bruit à sa porte, qu'on heurte et qui résonne : fou de frayeur, il croit que ce sont encore des voleurs et leur crie : « Pourquoi, barbares, voulez-vous fracturer ma maison? c'est en vain, elle est vide. Je n'ai plus de

Si qua illi extrema tulerant vestigià gressu
Aspicit, et palpante manu calcata retractans
Ingemit, et refricat totis jam frigida membris
Signa pedum; mentemque suam licet eminùs absit
Corpore, sacratam Felicis mittit ad aulam
Felicem fletu, Felicem nomine clamans :
Nec desperat opem, nec parcit fundere vota.

Nox medium transvecta polum perfuderat orbem
Pace soporiferâ, reticebant omnia somno,
Solum illum sua pervigilem spes curaque habebat.
Ecce repente suis strepitum pro postibus audit,
Et pulsas resonare fores; quo territus amens
Exclamat, rursum sibi fures adfore credens :
Quid vacua incassùm crudeles ostia vultis
Frangere? jam nullus mihi bos, quid quæritis ultrà?

propre mouvement, moitié entraînés par l'action de la divinité, les bœufs volés sont enlevés à leurs voleurs, et saint Félix les conduit par d'invisibles guides à travers la campagne.

Et lorsqu'ils eurent atteint au chaume du toit familier, joyeux d'être revenus, encore craintifs cependant et ayant l'air d'appréhender la main du ravisseur, ils heurtent à la porte, de leurs fronts unis et usant de leurs cornes comme si elles étaient des mains, ils essaient de faire lever leur maître. Celui-ci, entendant du tumulte autour de son enclos, croit à un retour de l'ennemi ; les bêtes comprennent la cause de son hésitation et émettent un mugissement, pour le rassurer et l'amener à leur ouvrir.

Celui-ci contemplant ces marques inattendues de la libéralité divine, hésite encore ; la joie le trouble ; il n'ose croire, il craint de ne pas croire ; il voit et se

... Spontè quasi, non spontè tamen, quia Numinis actu
Ereptos potiore manu prædonibus illos
Egerat occultis Felix moderatus habenis.
Et postquàm attigerant assueti culmea tecti
Culmina ; gaudentes reditu, expertasque timentes
Sat memori terrore manus, quasi spontè timerent
Instantem sibi raptorem, quatere ostia junctis
Frontibus, et tanquàm manibus sic cornibus uti,
Ut dominum excirent sonitu. Sed territus ille,
Rursùs ut hostili circùm sua claustra tumultu,
Tuta etiàm timuit ; rursus sapientia bruto
Adspirat pecori causam sentire morantis,
Atque intellectum domini reserare timentis,
Edere mugitum, de quo formidine pulsâ
Panderet exclusis aditum securus alumnis.
Ille inopina videns divini insignia doni,
Hæret adhuc, trepidumque etiam sua gaudia turbant,

trempent de leurs babines la main qui les palpe ; de leurs baisers baveux ils souillent tout son habit. Tandis que le maître embrasse leurs chers cous jumeaux, ils le flattent en caressant d'un mouvement doux sa bénigne poitrine. Leurs cornes ne le blessent pas ; il rapproche de son sein leurs fronts qu'il ne trouve pas durs et leur langue n'a rien de rugueux pour ses mains.

Cependant l'honnête bouvier se souvient de son devoir, et avant de rentrer ses animaux dans l'étable, avant de leur donner à manger, après leur longue course, il n'a qu'un souci, les mener à celui qui les a fait ravoir. Le voilà donc qui vient, les conduisant ; sa joie n'est ni cachée ni silencieuse ; il la raconte à tout le monde et traîne derrière lui des foules ;

Il entre, au milieu de l'admiration universelle,

Cognoscunt hilares lætum, lambuntque vicissim
Mulcentem, labrisque manus palpantis inundant,
Atque habitum totum spumosa per oscula fædant,
Dum complectentis domini juga cara benignum
Molliter obnixi blandâ vice pectus adulant.
Illum dilecti pecoris nec cornua lædunt,
Et collata quasi molles ad pectora frontes
Admovet, et manibus non aspera lingua videtur,
Quæ lambens etiam silvestria pabula radit.
Sed tamen hæc inter, non vano corde, fidelis
Rusticus officii meminit, neque curat anhelos
Ante boves stabulis inducere, postque laborem
Atque famem recreare cibo, quam ducere secùm
Illùc, unde suos meruit. Venit ergò reductos
Ducens, nec tacitis celat suo gaudia votis :
Et referens, densas trahit ad sua verba catervas
Ingrediturque sacras cunctis mirantibus ædes.

I

Création de l'homme.

Ce ne fut d'abord qu'une boue informe, d'où se dégageait, avec les organes d'un corps, la silhouette humaine, puis, divine image, apparut la figure encore inconnue de l'homme, d'abord sans âme ; brusquement l'esprit s'y répand et court par les membres ; le sang rouge emplit le cœur qui s'échauffe ; de la peau vient, où s'agglutine la poussière ; la terre dépose des moelles au creux des os ; en moisson surgissent les cheveux ; dans leur orbe double s'allument les yeux ainsi que des émaux ; la voix est donnée et la nouvelle machine s'ébranle et, dans sa joie d'exister, loue son Auteur.

Alors l'homme jette ses yeux sur tout ; il admire que le lieu où il est fleurisse ainsi, et qu'aussi purs

Limus adhuc informis erat, membratur in artus
Corporeos species hominis, cœlestis imago.
Conspicitur nova forma viri, sine mente parùmper,
Spiritus infusus subito per membra cucurrit,
Et calefacta rubens tenuit præcordia sanguis.
Jam cutis est, qui pulvis erat, jam terra medullas
Ossibus includit, surgunt in messe capilli,
Orbe micant gemino gemmantia lumina visus
Et vocem compago dedit, nova machina surgens
Auctorem laudare suum, gavisa, quod esset.

Tunc oculos per cuncta jacit, miratur amœnum
Sic florere locum, sic puros fontibus amnes

yeux, d'aucun voile couverte, nue dans son corps de neige, comme une nymphe de la mer, la chevelure intacte et flottante, la joue belle de rougeur ; tout en elle est beau, les yeux, la bouche, le col, les mains, et elle est telle que pouvaient la former les doigts du Tonnant.

Et leur âme ne sait pas quel motif il y avait qu'ils fussent. Et alors Dieu, leur prince, tous deux les réunit. Et la chair de son côté revient vers l'homme et sur son sein il reçoit ses propres membres.

III

Etonnements d'Adam et d'Eve devant la Nuit.

Le couple terrestre voit avec étonnement disparaître le soleil et il n'imagine pas que sa lumière puisse revenir et ils se consolent à la clarté de la lune des graves ténèbres, ils remarquent tous les astres qui rayonnent dans le ciel serein. Mais dès que,

Constitit ante oculos nullo velamine tecta,
Corpore nuda simul niveo, quasi nympha profundi
Cæsaries intonsa comis, gena pulchra rubore,
Omnia pulchra gerens, oculos, os, colla, manusque,
Vel qualem possent digiti formare Tonantis.
Nescia mens illis, fieri quæ causa fuisset :
Tunc Deus et princeps ambos conjunxit in unum.
Et remeat sua costa viro ; sua membra recipit.

... Mirata diem, discedere solem,
Nec lumen remeare putat terrena propago ;
Solanturque graves lunari luce tenebras,
Sidera cuncta notant cælo radiare sereno.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE

Vers attribués à saint Prosper d'Aquitaine, touchant l'invasion de la Gaule en 406.

Voilà de grands mois écoulés, sans que vous ayez écrit une seule page de vers. Quelle a pu être la cause de ces longs silences ? Quelle douleur comprime votre mélancolique génie ? Je sais bien que les lourdes angoisses de l'heure pénètrent jusqu'à la poésie, mais elle a des cordes pour exprimer la tristesse. Et si les malheurs de ce monde bouleversé vous étreignent et si l'Océan soulevé n'offre que l'asile d'une seule barque, c'est une raison de plus pour conserver dans l'étude notre vigueur intacte. Ce qui doit durer s'effraierait-il de la chute de ce qui est périssable ?

Heureux, dites-vous, celui à qui Dieu accorde de traverser de pareils temps, en gardant son esprit

Maxima pars lapsis abiit jam mensibus anni,
Quò scripta est versu pagina nulla tuo.
Quæ tam longa tibi peperere silentia causæ ?
Quisve dolor mœstum comprimit ingenium?
Quanquam et jam gravibus non absint carmina curis,
Et proprios habeant tristia corda modos :
Ac si te fracti perstringunt vulnera mundi,
Turbatumque una si rate fert pelagus ;
Invictum deceat studiis servare vigorem.
Cur mansura pavent, si ruitura cadunt ?
O felix cui tanta, Deo tribuente, facultas
Contigit, ut tali tempore liber agat !

contrées et tant de peuples ? Quand même l'Océan tout entier se serait répandu sur les champs de la Gaule, certes sur les vastes eaux eussent surnagé plus de nos troupeaux, plus de nos récoltes, — je ne parle pas de nos vignes ou de nos oliviers, — qu'il n'en survit ; moins d'édifices auraient été engloutis que n'en a détruits l'incendie. Quant aux rares maisons qui restent debout, leur abandon est encore plus triste à voir. Et, si cela ne fait pas assez de malheur ! hélas voilà dix ans que dure le carnage et que nous sommes égorgés par le fer des Vandales et des Goths. Ni nos châteaux sur les rochers, ni nos citadelles perchées sur les montagnes, ni les fleuves protégeant nos villes n'ont pu nous préserver des ruses et des fureurs barbares. Nous avons touché les extrémités de la souffrance. Je ne parlerai pas du peuple exterminé sans distinction ; la mort des magistrats n'arrêtait pas la furie des vainqueurs. Peut-être que les plus âgés expièrent leurs offenses envers

Oceanus, vastis plus superesset aquis
Quod sane desunt pecudes, quod semina frugum.
Quodque locus non est vitibus, aut oleis :
Quod fundorum ædes vis abstulit ignis et imbris
Quarum stare aliquos tristius est vacuas :
Si toleranda mali labes, heu ! cæde decenni
Vandalicis gladiis sternimur et Geticis.
Non castella petris, non oppida montibus altis
Imposita, aut urbes amnibus æquoreis,
Barbarici, superare dolos atque arma furoris
Evaluere omnes, ultima pertulimus
Nec querar extinctam nullo discrimine plebem,
Mors quoque primorum cesset ab invidia.
Majores anni ne forte et nequior ætas,
Offenso tulerint quæ meruere Deo :

Mettons encore, si vous le voulez, tout cela sur le compte des horreurs de la guerre ; il ne saurait régner de l'ordre en ces temps maudits.

Mais peut-être que dans les temps de paix Dieu daigne davantage avoir souci des choses du monde. Revoyons donc les temps anciens et ajoutons-y ce que que nous avons pu voir nous-mêmes. Toujours nous trouvons très grande la place faite aux gens injustes et presque nulle la part accordée aux bons opprimés. Celui qui a été violent, atroce, perfide, avare, celui dont le cœur est sans foi et le visage sans pudeur, celui-là, tous l'admirent, l'aiment, le respectent, l'honorent. A lui, les faisceaux ! à lui, les richesses.

Au contraire le juste qui s'applique à mener une existence pure et sans crime reste méprisé, pauvre, en exécration aux jeunes gens et aux vieillards et il vit comme un exilé dans tous les pays du monde. Et pendant que l'impie triomphe et que rien n'entame

Carpebas duram, non sine fasce, viam ;
Cum sacer ille senex plebem, usta pulsus ab urbe
Ceu pastor laceras duceret exsul oves.
Verum hæc sub belli sileantur turbine gesta,
Confusis quoniam non fuit ordo malis.
Forte etenim placidas res mundi et tempora pacis
Arbitra dignetur cernere cura Dei.
Si cunctos annos veterum recolamus avorum,
Et quidquid potuit nostra videre dies ;
Maximus injustis locus invenietur in orbe,
Oppressis autem pars prope nulla bonis.
Qui fuerit violentus, atrox, versutus, avarus ;
Cujus corde fides cesserit, ore pudor,
Hunc omnes mirantur, amant, reverentur, honorant,
Huic summi fasces, huic tribuuntur opes.

Extrait de la réponse à ces attaques contre la Providence.

L'un gémit parce qu'on lui a pris son argent ou son or, parce qu'on lui a enlevé sa vaisselle et parce que les femmes des Goths se sont partagé ses bijoux. L'autre pleure son bétail emmené, ses maisons brûlées, son vin bu. Mais le sage serviteur du Christ n'a rien perdu, car il méprisait toutes ces choses, et dès le premier jour il avait tout placé au ciel. Que si dans la tempête quelque objet de ce monde auquel il tenait encore, vient à se perdre, il subit courageusement sa disgrâce, et assuré de l'honneur qui lui a été promis, il n'a de hâte que d'en finir avec le combat qu'est la vie. Mais toi, qui pleures des champs saccagés, des maisons désertes ou la destruction d'une villa qui a été brûlée, ne ferais-tu

.....Gemit ille talentis
Argenti atque auri amissis, hunc rapta supellex,
Perque nurus Geticas divisa monilia torquent.
Hunc pecus abductum, domus ustæ, potaque vina
Afficiunt, tristes nati, obscenique ministri.
Sed sapiens Christi servus nil perdidit horum
Quæ sprevit, cæloque priùs translata locavit,
Ac si quid mundi sub tempestate laborum
Incidit, intrepide subiit, manifestus honoris
Promissi, et cupidus victo certamine solvi.
At tu, qui squalidos agros desertaque defles
Atria, et exustæ proscenia diruta villæ ;

SAINT AVIT

I

La Création.

Déjà le Père tout-puissant, du poids de sa parole qui équilibre tout, avait séparé la terre de la masse des eaux, enfermé la mer dans ses rivages et enclos les fleuves : déjà les formes se dessinaient dans la belle lumière, et l'ombre se retirant, de couleurs variées une grâce nombreuse peignait le monde désormais distinct. Alors, ayant pris chacun leur tour dans le temps, au ciel brillèrent, d'un cours alterné, les luminaires du Soleil et de la Lune. Le reste de la nuit, la sidérale blancheur des astres tempérait l'horreur des ténèbres. Et tirant tout de son sein, en un doux enfantement, belle, la terre se vêtit d'un gazon rapide. Sans germe, ayant reçu l'ordre de naître, d'elles-mêmes les plantes se constituaient en

Jam Pater omnipotens librantis pondere verbi
Undique collectis discreverat arida lymphis,
Littoribus pontum contringens, flumina ripis :
Jam proprias pulchro monstrabat lumine formas,
Obscuro cedente die, varioque colore
Plurima distinctum pingebat gratia mundum.
Temporibus sortita vices tum lumina cœlo
Fulsere alterno solis, lunæque meatu.
Quin et sidereus nocturno tempore candor
Temperat horrentes astrorum luce tenebras.
Actutum suavi producens omnia fœtu,
Pulchra repentino vestita est gramine tellus.
Accepere genus sine germine jussa creari,

querrai, dit-il, le nom de Dieu, et sur les astres je poserai mon siège éternel, semblable au Très Haut et ne lui cédant pas en puissance... ».

Dès que celui-ci eût vu les hommes nouveaux en leur séjour paisible mener sans crime une vie heureuse, et sous une loi acceptée, obéir familièrement au seigneur du monde, et jouir dans la paix de leur cœur des choses qui leur étaient soumises ; l'étincelle de la haine souleva en lui une subite fumée et son envie qui brûlait sous la cendre s'accrut jusqu'à l'incendie. Ressentant en son cœur sa chute récente, sa tristesse augmente de ce que, ce qu'il avait perdu, d'autres le possédassent :

— O rage, dit-il. Voir se dresser tout à coup contre nous ce limon vivant ; voir une race détestée s'enrichir de notre ruine !

J'ai été grand, je ne suis plus qu'un proscrit, et la vase de la terre succède à la dignité de l'ange. La terre est maîtresse du ciel ; une vile argile animée

Nomen, et æternam ponam super æthera sedem,
Excelso similis, summis nec viribus impar. »
Vidit ut iste novos homines in sede quieta
Ducere felicem nullo discrimine vitam,
Lege sub accepta domino famularier orbis,
Subjectisque frui placida inter gaudia rebus :
Commovit subitum zeli scintilla vaporem,
Excrevitque calens in sæva incendia livor.
Hoc recolens, casumque premens in corde recentem,
Plus doluit periisse sibi quod possidet alter.
— « Proh dolor ; hoc nobis subitum consurgere plasma,
Invisumque genus nostra crevisse ruinâ !
Me celsum virtus habuit, nunc ecce rejectus
Pellor, et angelico limus succedit honori.
Cœlum terra tenet, vili compage levata

III

Métamorphose de la femme de Loth.

Le ciel commençait à se couvrir d'un brouillard dense et à retentir de bruits auparavant inconnus. On eût dit les coups répétés du tonnerre, lorsque l'atmosphère montre ses foudres aux terres épouvantées. Avec un fracas effroyable par les airs éclataient de sombres météores. Avertis ensemble, Loth et sa femme s'éloignaient et pleins des ordres qu'ils avaient reçus s'en allaient vers la demeure qui leur avait été assignée, les regards droits devant eux.

Mais, à un tumulte plus grand qui sortit de la ville, la femme retourna la tête; aussitôt, les pieds immobilisés, elle s'arrêta et cessa de voir; en son sang gelé une torpeur de marbre coula, raides devinrent ses joues, une pâleur étrange lui envahit la

Si nova perdatur simili substantia casu,
Si comes excidii subeat consortia pœnæ,
Et quos prævideo nobiscum dividat ignes.

III

Cœperat obduci victum caligine densa
Aque ignota priùs demittere murmura cœlum.
Nec sic ut tonitru crebro cum percitus æther
Ostentat pavidis innoxia fulmina terris.
Sed prorsùs finale malum stridore minaci
Tetra per aerios mittebant signa tumultus.
Tendebant moniti simul, et mandata tenentes
Concessam rectis ad sedem vultibus ibant...
  Ergo ubi majorem vicina ex urbe tumultum
Accepit mulier, vultum deflexa retortum,
Vix primo in visu restrictis motibus hæsit,

IV

Le Déluge.

Le ciel se couvre; d'épaisses ténèbres interceptent les rayons du soleil noir. A peine la terreur commençait-elle à toucher les âmes folles des hommes, qu'un nuage extraordinaire descendit de l'éther et ne laissa d'abord tomber qu'une forte pluie. Toute la terre en fut trempée également et le ciel en entier ne formait qu'une nuée. L'Egypte elle-même prit peur de cette chute étrange d'eaux; les Garamantes en furent envahis, et les Syrtes brûlants connurent la fraîcheur. L'orage ne garda pas longtemps cet aspect de pluie, qui choit par gouttes, mais du ciel

IV

Ilicet obtegitur cœlum, nimiisque tenebris
Victa repelluntur fuscati lumina solis.
Insanas hominum mentes vix tangere terror
Cœperat, insuetus mox profluit æthere nimbus,
Et valido primùm similis demittitur imbri.
Arida terrarum pariter maduere per orbem,
Una fuit toto facies et nubila cœlo.
Ægyptus tunc ipsa novas expavit ad undas,
Alsit et infusus Garamas, dudùmque calentes
Humida Massylas tetigerunt frigora Syrtes.
Nec longùm pluviæ species, non denique guttæ
Stillant, sed rupto funduntur flumina cœlo.
Undarum tali quatitur certamine tellus,

coup : l'Océan bouillonnant attendait encore derrière son rivage, qui sert de ceinture à la terre et aux eaux et semblait hésiter, avant de rompre sa foi et de se jeter dans les campagnes. Mais le voici à son tour qui sort de ses lois éternelles, qui abandonne son lit et qui, gagnant d'autres royaumes, achève de troubler les traités de la Nature.

En ressentant ses premières fureurs, les fleuves illustres, que la renommée appelle grands en raison de leur course, ont comme une stupeur à ces mouvements nouveaux, puis tout à coup comme s'ils fuyaient ils se retournent vers leur source et reviennent sur terre, entraînant avec eux d'énormes masses prises à la mer : l'Océan les suit, il se dresse contre les vagues qui lui reviennent et repousse de sa barre tous les courants. Au fracas qu'il fait, la terreur s'accroît chez les malheureux mortels ; ils montent sur les tours et sur les sommets des édifices, pour retarder de quelques minutes la mort qui les

Concedens spatium rapiat sors ultima carnem :
Oceanus vertex rerum ni fervidus uno
Littore, quo tantùm terras atque æquora cingit,
Exiret, rumpensque fidem perfunderet arva.
Dissipat æternas leges, et sede relicta
Regna aliena petens naturæ fœdera turbat.
Ut diros primùm pelagi sensere furores
Illustres fluvii, magnos quos inclita cursu
Fama refert, motusque novos stupuere parumper,
Ut credas sapuisse fugam, sic versa retrorsum
Per terras spargunt sublata volumina ponto.
Insequitur tamen Oceanus, refugisque fluentis
Imminet, et falsis impellit molibus amnes.
Tunc major strepitu tanto mortalibus ægris
Fit metus, ascendunt turres, et celsa domorum

BOÈCE

Petits poèmes philosophiques

I

Que celui dont l'âme n'a d'élan que vers la gloire et qui la met au-dessus de tout, considère la vaste étendue de l'azur et l'étroite demeure qu'est la terre, et quand il verra qu'il ne peut même pas remplir ce court territoire du bruit amplifié de son nom, il aura honte.

Pourquoi, superbes, essayer en vain de lever le cou hors du joug humain ? Quand même la renommée irait chez les peuples les plus éloignés et délie-

Quicumque solam mente præcipiti petit
    Summumque credit gloriam,
Latè patentes ætheris cernat plagas,
    Arctumque terrarum situm :
Brevem replere non valentis ambitum
    Pudebit aucti nominis.
Quid ò superbi colla mortali jugo
    Frustra levare gestiunt ?
Licet remotos fama per populos means
    Diffusa, linguas explicet,

II

Toute volupté a ceci, qu'elle presse d'aiguillons ceux qui en jouissent, pareille à la voltigeante abeille qui, à peine a-t-elle donné son miel, fuit, et d'une tenace morsure enfonce au cœur son souvenir.

III

Quiconque d'une âme profonde cherche la vérité et ne veut pas s'en laisser écarter par de faux chemins, celui-là n'a qu'à tourner en lui-même la lampe de sa vision, et après avoir considéré le monde, qu'à montrer à son esprit que tout ce qu'il a pu voir au dehors fait déjà partie de son trésor intime et caché.

II

Habet omnis hoc voluptas,
Stimulis agit fruenteis,
Apiumque par volantum.
Ubi grata mella fudit,
Fugit, et nimis tenaci
Ferit icta corda morsu.

III

Quisquis profundà mente vestigat verum,
Cupitque nullis deviis falli,
In se revolvat intimi lucem visus,
Longosque in orbem cogat inflectens motus,
Animumque doceat quidquid extra molitur,

FORTUNAT

Gelesuinthe.

Tolède t'envoya deux tours, ô Gaule ; la première est debout encore, mais la seconde gît, brisée. Haute sur les collines, belle en sa gracieuse architecture, de son sommet les vents mauvais l'ont précipitée sur le sol. Laissant ses fondements dans la terre de son pays, elle ne s'est pas longtemps soutenue. Monument émigré, un sable étranger la recouvre et, hélas, ici, exilée et pèlerine, elle est tombée. Qui pourra dire par les débuts les présages d'un tel deuil, et

Toletus geminas misit tibi, Gallia, Turres :
Primâ stante quidem, fracta secunda jacet.
Alta super colles, speciosa cacumine pulchro,
Flatibus infestis culmine lapsa ruit.
Sedibus in patriæ sua fundamenta relinquens,
Cardine mota suo non stetit una diu ;
De proprio migrata solo (nova mersit arena)
Exul et his terris, heu peregrina jacet.

racontent combien sont longs les chemins. Cependant, touchés par la douleur de cette mère, ils sentent leurs cœurs s'amollir et ceux qui tout à l'heure étaient les plus pressants, s'efforcent de dissimuler maintenant. Au milieu de ces embrassements, deux, trois, quatre jours se passent ; les envoyés parlent de nouveau de repartir ; alors Goïsuinthe s'adresse à eux, en gémissant :

— « Si j'étais captive de la férocité du Gélon, peut-être devant ces larmes mon ennemi s'adoucirait-il. A défaut de pitié, l'avarice ferait céder son cœur ; il me rendrait ma fille pour une rançon.

Et s'il ne voulait pas fléchir son âme cruelle, au moins permettrait-il à la mère d'accompagner son enfant. Ici, on ne me donne pas de délai, on n'accepte pas de rançon. Plus cruels que l'ennemi, vous ne m'accordez rien.

Après les douleurs et les nombreux périls de l'en-

Instant legati Germanica regna requiri,
    Narrantes longæ tempora tarda viæ.
Sed matris moti gemitu sua viscera solvunt,
    Et qui compellunt, dissimulare volunt.
Dum natæ amplexu genitrix nodata tenetur,
    Prætereunt duplices, tertia, quarta dies.
Instant legati nota regione reverti ;
    Quos his alloquitur Goïsuintha gemens :
« Si feritate trucis premerer captiva Geloni,
    Forsan ad has lacrimas et pius hostis erat ;
Si nec corde pius, cupidus mihi cederet hostis,
    Ut natam ad pretium, barbara præda, daret.
Si neque sic animum velit inclinare cruentum,
    Matri præstaret quo simul iret iter.
Nunc mora nulla datur, pretio neque flectimus ullo :
    Qui nihil indulget, sævius hoste nocet.

pendre ses membres à mon sein ? Qui tiendrai-je sur mes genoux, joyeuse de mon doux fardeau, quelle main légère me frappera, pour s'amuser?

Ah ! ma fille, quoique tu sois grande, je te porterais bien encore sans fatigue, toi qui m'étais un poids trop doux et trop léger. Pourquoi t'en vas-tu vers de nouveaux pays où, moi, ta mère, je ne serai pas ? N'est-ce pas assez d'une contrée pour nous tenir toutes deux ?

A pleurer je perdrai mes yeux, emportes-en la lumière avec toi. S'il m'est défendu de m'en aller toute, une part de moi te suivra. »

Alors les grands, les domestiques, le palais, la ville, le roi lui-même, tout sanglote. Par tous les chemins ce n'est qu'un gémissement. Cependant on court aux portes, mais la foule grondeuse, en voulant avancer les choses, les entrave. L'affection résiste, mais la cohue entraîne. Des deux côtés c'est un

Cervici insiliant pendula membra meæ?
Quam teneam gremio, blando sub fasce laborans,
Aut leviore manu verberer ipsa joco ?
Nec te ferre sinu, quamvis sis adulta, gravarer,
Quæ mihi dulce nimis et leve pondus eras.
Cur nova rura petas illic ubi non ero mater ?
An regio forsan non capit una duas ?
Plorans perdam oculos, duc et mea lumina tecum :
Si tota ire vetor, pars mea te sequitur. »
Tum proceres, famuli, domus, urbs, rex ipse remugit,
Quâque petisses iter, vox gravis una gemit.
Progrediere fores tamen, sed turba morosa,
Solvere dum properat, se properando ligat.
Hinc tenet affectus, rapit inde tumultus euntes :
Sic per utrasque vices flebile fervet opus.

la seule à être exclue de ce nombre. Cruelles portes, qui me laissez partir, que ne m'avez-vous de vos serrures fermé le passage !

« Plût à Dieu qu'on eût scellé vos battants dans une pierre adamantine qui eût clos vos issues. Je m'en vais en des lieux inconnus, tremblante de ce qu'il me faudra y apprendre ; nations, âmes, coutumes, villes, campagnes et forêts. Qui vais-je trouver en arrivant en ces terres étranges où ne m'accompagnent ni concitoyen, ni ami, ni parent ?

« Dis-moi, Tolède, est-il possible que je me plaise aux soins d'une nourrice d'une autre race, qui me lavera le visage et ornera ma tête ? Je n'aurai pas là-bas de jeune fille avec qui jouer.

« Ici, délices de mon âme, ici, mon cœur vous reposez. Si tu ne peux, patrie, me garder autrement, qu'au moins chez toi un sépulcre nu me reçoive. Et puisqu'il ne m'est plus permis de vivre ici, au moins

En ego de numero non ero sola tuo :
Crudeles portæ, quæ me laxastis euntem,
Clavibus oppositis nec vetuistis iter !
Antea vos geminas adamans petra una ligasset,
Quam daret huc ullam janua pansa viam.
Pergo ignota locis, trepidans quidnam antèa discam :
Gentem, animos, mores, oppida, rura, nemus.
Quem, precor, inveniam peregrinis advena terris,
Quo mihi nemo venis civis, amice, parens ?
Dic, si blanda potest nutrix aliena placere,
Quæ lavet ora manu, vel caput ornet acu ?
Nulla puella choro neque collactanea ludat :
Hic mea blanditius, hic mea cura jaces.
Si me non aliter, vel nuda sepulchra tenerent :
Non licet hic vivi ? Hic mihi dulce mori

l'autre penchées. Alors Goïsuinthe commença une farouche lamentation :

— « O Espagne, si vaste pour tes habitants, si étroite pour une mère, pays sitôt fermé pour moi seule ; quoique tu ailles du Zéphyr à l'Eurus, que tu t'étendes depuis la mer Thyrrhénienne jusqu'à l'Océan et que tu aies de larges contrées pour tes peuples, maintenant que ma fille n'y doit plus être, tu me deviens bien petite. Sans elle je serai ici errante et pèlerine, et dans ma propre cité je serai à la fois citoyenne et exilée.

« Toi, ma fille, tu vas être mon unique douleur, et quel que soit l'enfant qui me vienne sourire, en l'embrassant, ce sera ton corps que mon cœur sentira. Qui que ce soit qui coure, qui s'asseye, qui pleure, qui entre ou qui sorte, toujours ta seule douce image reviendra dans mes yeux. Toi partie, je courrai cher-

Incipit hic gemitu Goisuintha fero :
« Civibus ampla tuis, angusta Hispaniâ matri,
Et regio soli tam cito clausa mihi !
Quæ licet à Zephyro calidum percurris in Eurum,
Et de Tyrrheno tendis ad Oceanum,
Sufficiens populis quamvis regionibus amplis :
Quo est mea nato absens, terra mihi brevis es.
Nec minus hic sine te errans et peregrina videbor,
Inque loco proprio civis et exul ero.
Tu dolor unus eris ; quisquis mihi luserit infans,
Amplexu alterius tu mihi pondus eris.
Currat, stet, sedeat, fleat, intret et exeat alter.
Sola meis oculis dulcis imago redis.
Te fugiente, errans aliena per oscula curram,
Et super ora gemens ubera sicca premam

loureuse : O ma mère qui n'as plus de fille, Goïsuinthe, adieu ! » Alors toutes deux dénouent leurs bras et s'éloignent en se regardant ; leur tendresse s'envole, à travers l'air, des baisers. Puis Galesuinthe sur son char reprend la route de Gaules, pendant que les roues s'ébranlent, elle reste debout triste, les yeux fixes. De son côté, la pauvre mère, suivant sa fille du regard, s'en retourne. Elle tremble toute, qu'une mule ne s'emporte, qu'un cheval impatient ne renverse le quadrige. Et son âme ne cesse de voltiger autour de celle qui l'aime ; elle la suit en pensée, au tournant du chemin ; souvent elle parle comme si sa fille était encore avec elle et il lui semble qu'elle tient l'absente, de la main. Croyant la saisir, elle tend les bras dans le vent et, au lieu de son enfant, elle ne frappe que les brises errantes. Au milieu de tant de personnes qui l'entourent, elle n'est attentive qu'à une qui s'en va, elle ne voit de route que celle par où s'éloigne son amour.

Dum se non possunt, aera lambit amor.
Hinc pilente petens loca Gallica Gelesuintha
Stabat fixa oculis, tristis, eunte rotâ.
E contra genitrix post natam lumina tendens,
Uno stante loco, pergit et ipsa simul.
Tota tremens, agiles raperet ne mula quadrigas,
Aut equus impatiens verteret axe rotas,
Sollicitis oculis circumdolitabat amantem,
Illuc mente sequens, qua via flectit iter.
Sæpe loquebatur quasi secum nata sederet,
Absentemque manu visa tenere sinu.
Prendere se credens in ventos brachia jactat,
Nec natam recipit, sed vaga flabra ferit
Inter tot comites unam spectabat euntem,
Sola videbat iter quâ suus ibat amor.

Elle est plus suspendue que sa fille même au char fatal ; et toutes les deux vont titubant l'une avec des vœux, l'autre avec des roues. Et quand tout l'espace s'est évanoui derrière elle et que la vue ne peut plus percer l'ombre qui recouvre le jour, elle croit revoir encore sa fille dans les fantasmagories du soir, et quand les formes s'effacent, la chère image reparaît. Impatiente, tremblante, pleurante, inquiète mère, que suis-tu de tes larmes ? Est-ce que ton amour pressent l'avenir ?

Galesuinthe cependant continue sa route, au milieu des larmes ; elle passe sous les nuages les hautes Pyrénées par le col glacé de Julius ; les monts blancs de neige s'élancent aux étoiles ; plus haut que les pluies s'érige leur sommet en aiguille. Voici Narbonne et le plat littoral que longe l'Aude avant d'entrer mollement dans les eaux du Rhône. Après plu-

Plus genitrix suspensa animo quam filia curru :
    Hæc titubans votis ibat, et illa rotis.
Donec longe oculo spatioque evanuit amplo
    Nec visum adtingit, dum tegit umbra diem,
Ipsa putat dubios natæ se cernere vultus,
    Et cum forma fugit, dulcis imago redit
Mobilis, impatiens, metuens, flens, anxia mater,
    Quid sequeris lacrimis ? Augurat altus amor ?
Illa tamen pergit qua trita viam orbita sulcat ;
    Quisque suis vacuos fletibus implet agros.
Inde Pyrenæas per nubes transilit Alpes,
    Quaque pruinosis Julius alget aquis,
Qua nive canentes fugiunt ad sidera montes,
    Atque super pluvias exit acutus apex.
Excipit hinc Narbo, qua littora plana remordens
    Mitis Atar Rhodanas molliter intrat aquas.

sieurs villes, elle atteint les remparts de Poitiers, qu'elle traverse, en pompe royale. C'est là qu'Hilaire à l'ample voix, naquit et vécut; c'est de là que retentissait sa parole tonnante. Et moi, nouveau venu, je l'ai vue de mes yeux traverser lentement la ville dans une tour d'argent roulante; la pieuse Radegonde, dans son maternel amour, désira vivement de la voir, s'il était possible. Et depuis la douce mère s'attacha à la douce fille, par un fréquent commerce de lettres et elle commença par aimer paisiblement celle que plus tard elle devait pleurer.

De là Galesuinthe gagne lentement les plaines de Tours, où brille l'étoile de saint Martin; elle traverse la Vienne au cours rapide comme le vol d'un oiseau. La foule qui l'accompagne sort alerte de ces eaux. Plus loin la Loire rampante la reçoit sur son eau vitreuse, où le poisson ne trouve pas même de

Post aliquas urbes Pictavas attigit arces,
    Regali pompa prætereundo viam,
Inclitus ille quibus vere amplus Hilarius oris
    Et satus et situs est, ore tonante loquax.
Hanc ego nempe novus conspexi prætereuntem
    Molliter argenti turre rotante vehi.
Materno voluit pia quam Radegundis amore
    Cernere ferventer, si daret ullus opem.
Sæpe tamen missis dulci sibi dulcis adhæsit,
    Et placide coluit quod modo triste dolet.
Toronicas terras Martini ad sidera noti
    Inde petit, lento continuante gradu.
Vingennæ volucer transmittitur alveus alno:
    Turba comes rapidis alacris exit aquis.
Excipit inde repens vitrea Liger algidus unda,
    Quo neque vel piscem levis arena tegit.

sable. On arrive à l'endroit où la Seine poissonneuse se jette dans la mer, par l'estuaire rouennais.

La jeune vierge s'unit au roi ; elle mérite d'être aimée du peuple, d'un grand amour. Elle gagne les uns par des présents, les autres par de douces paroles et, quoiqu'ils lui soient inconnus, elle les fait siens. Elle prête serment devant les gens d'armes et se lie à eux, en acceptant leur loi.

Bref, elle régnait, dirigeant sa vie par des lois paisibles ; étrangère, elle s'était faite la mère des pauvres. Et, enfin pour être plus sûre d'arriver au royaume éternel, elle avait adhéré à la foi catholique.

O douleur insigne, pourquoi retardes-tu de pleurer, pourquoi en allongeant ton récit, dissimules-tu l'horrible catastrophe? Inique destinée des hommes, tu nous guettes dans l'ombre pour, à notre premier faux pas, sous l'aile de la mort, dévorer d'un coup

Pervenit qua se piscoso Sequana fluctu
In mare fert, juncto Rotomagense sinu.
Jungitur ergo toro regali culmine virgo,
Et magno meruit plebis amore coli,
Hos quoque muneribus permulcens, vocibus illos,
Et licet ignotos sic facit esse suos.
Utque fidelis ei sit gens armata, per arma
Jurat jure suo, se quoque lege ligat.
Regnabat placido componens tramite vitam,
Pauperibus tribuens advena mater erat :
Quaque magis possit regno superesse perenni,
Catholicæ fidei conciliata placet.
O dolor insignis, quid differs tempora fletus
Lugubresque vices plura loquendo taces?
Improba sors hominum, quæ improviso abdita lapsu
Tot bona tam subito, morte volante, voras !

tous nos biens! Galesuinthe était à peine unie au roi, elle était au début de sa vie, lorsque le tombeau l'a saisie. Le malheur s'est abattu sur elle comme un épervier; elle est tombée; la torche de sa vie s'est renversée ; sa lumière est morte.

Son inforunée nourrice, à la nouvelle de ce trépas, vole, demi-morte, vers ce corps sans vie. Et là, au milieu des servantes fidèles, elle se jette, et peut enfin proférer ces mots que la douleur empêchait d'abord de sortir.

« Ainsi te voilà, Gélésuinthe, toi que, la plus méchante des nourrices, j'avais promis à ta mère, de garder longtemps sauve? C'est ainsi que mes yeux éteints revoient ma lumière? Et voilà pâle, ce visage rose. Aie pitié de moi, parle-moi? Que rapporterai-je à ta mère, si je retourne jamais là-bas? C'est donc pour te voir ainsi que je t'ai suivie, pèlerine, à tra-

Nam breve tempus habens consortia nexa jugales
    Principio vitæ funere rapta fuit.
Præcipiti casu volucri præventa sub ictu
    Deficit, et verso lumine lumen obit.
Infelix nutrix, audito funere alumnæ,
    Exanimum ad corpus vix animata volat.
Ipsa inter famulas incumbens prima fideles,
    Hæc tandem potuit clausa dolore loqui :
« Sic placidæ matri promisi pessima nutrix,
    Te longe incolumem, Gelesuintha, fore ?
Sic extincta meum mea cernunt lumina lumen ?
    Pallida sic facies, qua rubor ante fuit ?
Dic aliquid miserans, miseræ mihi redde loquellas !
    Quid referam ad matrem, si remeare licet ?
Hoc sum per tantos peregrina secuta labores ?
    Pro vice tale mihi munus, alumna, refers ?

vers tant de fatigues? C'est la récompense de mes soins pour toi, mon enfant? Tu me disais souhaiter de partager avec moi la vie et la tombe; j'ai vécu avec toi, et tu t'es laissé mourir sans moi? Plût à Dieu que l'ordre de la vie eût été suivi pour la vieille et pour la jeune femme, et, que, toi debout, je t'aie précédée dans la mort! »

Pendant ce temps, on apporte la morte sur son triste catafalque; l'affection lui paie le tribut funéraire. On emmène, on pare, on pleure, puis on dépose en son caveau la voyageuse. Tout à coup éclate un signe miraculeux; la lampe qui luit pour les obsèques tombe sur les dalles, toute droite; intacte, elle continue à brûler; ni le verre ne s'est brisé, ni la flamme ne s'est éteinte.

La nouvelle, cependant, arrive jusqu'aux oreilles de sa sœur, qui exhale sa plainte en cette lamentation :

Optabas pariter nobis vitam atque sepulchra :
    Quæ tecum vixi, me sine passa mori?
Ordo utinàm vitæ juvenique senique fuisset :
    Te stante incolumi, me prius ire neci! »
Interea vehitur tristi lacrimata feretro,
    Solvit et exequias obsequialis amor.
Ducitur, ornatur, deponitur, undique fletur,
    Conditur et tumulo sic peregrina suo.
Nascitur hic subito rerum mirabile signum;
    Dum pendens lychnus lucet ad obsequium,
Decidit in lapidem, nec vergit et integer arsit,
    Nec vitrum saxis nec perit ignis aquis. —
Fama recens residis germanæ percutit aures,
    Affectuque pio sic movet ora soror :
« Hanc, rogo, germanæ mandasti, cara salutem?
    Scripta tuis digitis, hoc mihi charta refert?

« Voilà donc, chère, le salut que tu mandes à ta sœur ! Voilà la lettre que tu m'écris ! De mes yeux avides j'interrogeais l'horizon par où tu devais venir. Ce n'est pas tout à fait le voyage, dont je t'avais priée. Je souhaitais que l'Espagne t'envoyât ici. Et voilà que ta sœur ne te possède pas, que ta mère ne te possède plus. A tes suprêmes obsèques Brunehilde n'a même pas assisté. Pourtant ne pouvant pas t'accueillir vivante, j'aurais voulu t'honorer morte. Pourquoi, douce exilée, n'ai-je pas fermé tes yeux ? Pourquoi n'ai-je pas bu sur tes lèvres tes dernières paroles ? De mon triste devoir je n'ai rien pu payer, et cette main n'a touché ni les membres, ni le visage de ma sœur. Il ne m'a été donné ni de répandre des larmes, ni de crier ma douleur, pas même de laver d'eau tiède son froid cadavre. Pourquoi, nourries ensemble, élevées dans le même pays, nous fais-tu un chemin différent vers la mort, ô douleur ? »

Sollicitis oculis expectabam unde venires :
 Quale precata fui, non agis illud iter.
Optavi Gallis te huc Hispania ferret :
 Non te hic cara soror, non ibi mater habet.
Extremo obsequio non huc Brunichildis adivi ;
 Si tibi nil vivæ, mortis honora darem.
Cur peregrina tuos non clausi dulcis ocellos,
 Auribus aut avidis ultima verba bibi ?
Officio tristi nil impendi ipsa sorori,
 Membra, manus, faciem nec manus ista tegit.
Non licuit fundi lacrimas, nec ab ore resorbi,
 Frigida nec tepido viscera fonte lavo.
Nutritas pariter, junctas regionibus iisdem,
 Cur ad mortis iter dividis, alte dolor ? »
Sicque relicta soror casu laceratur ademptæ ;
 Hæc vocat, illa jacet nec repetita redit

Ainsi la sœur survivante est déchirée par le chagrin; elle appelle, mais son aimée est dans le tombeau et ne revient pas. Gélésuinthe, tu te tais ? Réponds au moins comme répondent à ta sœur les choses muettes, les rochers, les monts, les bois, les eaux. Anxieuse, elle interroge les bois eux-mêmes, mais sur ton salut tout est silencieux.

La nouvelle franchit les fleuves et les montagnes, le chagrin vole comme une flèche. Au moins, si remplissant tous les autres lieux, il se faisait plus lent pour aller jusqu'à la mère de Gélésuinthe !

Mais, hélas ! plus on aime et plus tôt on entend ce que la renommée apporte. Goïsuinthe doute d'abord, son angoisse lui garde de l'espoir. Mais, quand le javelot de la douleur entre dans son oreille, ses genoux fléchissent, elle s'abat à terre. A ce mot de mort, une autre mort heurte ; dans ce corps maternel

Gelesuintha, taces ? Responde, ut muta sorori
    Repondent : lapides, mons, nemus, unda, polus.
Anxia sollicitans ipsas interrogat auras :
    Sed de germanæ cuncta salute silent.
Nuntius hic subito fluvio transcendit et Alpes,
    Mœrorisque gravis tam cito pinna volat.
Optandum fuerat, postquàm loca cuncta replesset,
    Tardius ad matrem hic dolor iret iter.
Sed quod fama refert, qui plus amat, et priùs audit,
    Ac dubium credit, dante timore fidem.
Mox igitur matris jaculans dolor attigit aures,
    Anxia succiso poplite lapsa ruit.
Audita de morte una mors altera pulsat,
    Et pæne incolumi corpore funus erat.
Pallida suffuso tum Goïsuintha rubore
    Molliter hæc, anima vix redeunte, refert :

le trépas pénètre. Toute pâle, quand l'âme lui revient, Goïsuinthe profère ces mots sans force :

« Ainsi donc je me berçais au tendre amour de ma fille, pour que cette blessure entre plus profond dans mes entrailles ! Ah ! si ma lumière est morte, si ma fille n'est plus, pourquoi, cruelle vie, me retiens-tu pour pleurer ? Dure mort, ton erreur est trop grande ; tu devais enlever la mère et c'est la fille que tu prends. O pourquoi les fleuves ne se sont-ils pas répandus sur leurs rives englouties, pourquoi la terre n'a-t-elle pas fait naufrage sous les eaux, pourquoi les hautes Pyrénées n'ont-elles pas dressé leur muraille jusqu'aux astres, quand je t'ai laissée partir, Gélésuinthe, vers le nord. Plût à Dieu que ni les roues du char n'eussent pu tourner ni les chevaux s'avancer parmi les flots. Ce qui t'attendait là-bas, mon cœur en avait eu le pressentiment ; de mes bras je n'ai pu te couvrir, ma fille. Nous nous sommes soumises

« Siccine me tenero natæ solabar amore,
    Ut mea nunc gravius viscera vulnus aret ?
Si nostrum jam lumen obit, si nata recessit,
    Quid me ad has lacrimas, invida vita, tenes ?
Errasti, mors dura, nimis : cum tollere matrem
    Funere debueris, sors tibi nata fuit.
O utinam mersis crevissent flumina ripis,
    Naufraga ceu fusis terra natasset aquis,
Alta Pyrenæi tetigissent sidera montes,
    Aut vitrea glacie se solidasset iter,
Quando relaxavi te, Gelesuintha, sub Arctum,
    Ut nec reda rotis, non equus isset aquis,
Huc ergo illud erat, quod mens præsaga timebat ?
    Non posse amplexu vellere, nata, meo.
Paruimus votis alienis, jussa sequentes ;
    Promissa existi, non reditura mihi.

aux désirs de l'étranger, nous avons obéi. Tu es partie fiancée pour ne plus revenir. C'est pour cela qu'en mon paisible amour pour ma fille, j'ai donné à presser mon sein à ses petites lèvres ?

Souvent, quand tu dormais, je t'ai pris de furtifs baisers, et pour que ton sommeil fût plus léger, je t'ai mise sur ma poitrine. A quoi m'a servi de rêver qu'un jour, venue de toi, une petite fille jouerait sur mes genoux d'aïeule ? Si tu as été heureuse je ne l'ai pas su, quand le malheur est venu, je ne t'ai pas vue mourir. Dans les deux cas mon cœur a perdu sa peine. »

Ainsi de leurs sanglots, ici la sœur, là-bas la mère, émurent les échos du Tage et du Rhin. Le fleuve Batave roula les mêmes gémissements que celui de la Bétique, et de l'Escaut et de l'Ebre coulèrent les mêmes larmes.

Hoc erat altus amor, placida dulcedine natæ
    Quod teneris labiis ubera pressa dedi ?
Sæpe soporantem furtiva per oscula suxi,
    Ut leve dormires viscera subposui.
Optasse extremum de te quid profuit illud,
    Luderet ut gremiis parvula neptis avis ?
Nec felix vota aut infelix funera vidi :
    Perdidit, heu, nimius hoc labor, illud amor. »
Partitis lacrimis soror hinc, inde anxia mater
    Vocibus hæc Rhenum pulsat et illa Tagum :
Condolet hinc Batavus, gemit illinc Bœticus axis,
    Perstrepit hoc Vachalus, illud Hiberus aquis.

POÉSIES D'AUSONE

dont la traduction est insérée dans le premier récit.

I

Ephemeris.

Ad Parmenonem.

Mane jam clarum reserat fenestras ;
Jam strepit nidis vigilax hirundo ;
Tu, velut primam mediamque noctem,
　　Parmeno, dormis.

Dormiunt glires hiemem perennem,
Sed cibo parcunt : tibi causa somni,
Multa quod potas, nimiaque tendis
　　Mole saginam.

Inde nec flexas sonus intrat aures ;
Et locum mentis sopor altus urget,
Nec coruscantis oculos lacessunt
　　Fulgura lucis.

Annuam quondam juveni quietem,
Noctis et lucis vicibus manentem.
Fabulæ fingunt, cui Luna somnos
　　Continuârit.

Surge, nugator lacerande virgis :
Surge ; ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur : rape membra molli,
Parmeno, lecto.

Fors et hæc somnum tibi cantilena
Sapphico suadet modulata versu.
Lesbiæ depelle modum quietis,
Acer ïambe.

II

Ausonius Paulino s.

EPISTOLA

Discutimus, Pauline, jugum, quod certa fovebat
Temperies; leve quod positu, et tolerabile junctis.
Tractabat paribus concordia mitis habenis;
Quod per tam longam seriem volventibus annis
Fabula non unquam, nunquam querimonia movit,
Nulla querela loco pepulit, non ira, nec error,
Nec quæ, compositis malesuada et credula causis,
Concinnat verisimiles suspicio culpas;
Tam placidum, tam mite jugum, quod utrique parentes
Ad senium nostri traxere ab origine vitæ;
Impositumque piis hæredibus, usque manere
Optarunt, dum longa dies dissolveret ævum
Et mansit, dum læta fides, nec cura laborat
Officii servare vices ; sed sponte feruntur
Incustoditum sibi continuantia cursum...
... Discutimus, Pauline, tamen : nec culpa duorum
Ista, sed unius tantum, tua ; namque ego semper
Contenta cervice feram. Consorte laborum
Destituor; nec tam promptum gestata duobus
Unum, deficiente pari, perferre sodalem,
Non animus, viresque labant; sed iniqua ferendo
Conditio est oneri, quum munus utrumque relicto
Ingruit, acceduntque alienæ pondera libræ...

DE PAULIN DE NOLE

(Traduite dans le premier récit.)

I

Ausonio Paulinus.

Ego te per omne, quod datum mortalibus
Et destinatum sæculum est
Claudente donec continebor corpore
Discernar orbe quolibet,
Nec orbe longe, nec remotum lumine,
Tenebo fibris insitum,
Videbo corde, mente complectar piâ
Ubique præsentem mihi.
Et cum solutus corporali carcere,
Terrâque provolavero,
Quò me locarit axe communis Pater,
Illic quoque te animo geram.
Neque finis idem, qui meo me corpore,
Et amore laxabit tui.
Mens quippe, lapsis quæ superstes artubus
De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse est simul et affectus suos
Teneat æque ut vitam suam,
Et ut mori, sic oblivisci non capit,
Perenne vivax et memor.

II

Ad Conjugem (1).

Age, jam precor, mearum
Comes irremota rerum,
Trepidam brevemque vitam
Domino Deo dicemus.
Celeri vides rotatu
Rapidos dies meare,
Fragilisque membra mundi
Minui, perire, labi.
Fugit omne quod tenemus,
Neque fluxa habent recursum :
Cupidas vagasque mentes
Specie trahunt inani.
Ubi nunc imago rerum est ?
Ubi sunt opes potentum
Quibus occupare captas
Animas fuit voluptas.

(1) Ces vers ont été publiés dans les œuvres de S. Prosper d'Aquitaine.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE



Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue de la Quarantaine, 18.

